Bine-
Valm r

La vie
amoureuse
de
Marie
Walewska

Collection "Leurs amours"

Binet-Valmer

La vie amoureuse de Marie Walewska

Ernest Flammarion, éditeur

Collection « Leurs amours »

ANDRÉ ANTOINE

La vie amoureuse de François-Joseph Talma

LOUIS BARTHOU, *de l'Académie française*

La vie amoureuse de Richard Wagner

ANDRÉ BEAUNIER

La vie amoureuse de Julie de Lespinasse

LOUIS BERTRAND, *de l'Académie française*

La vie amoureuse de Louis XIV

BINET-VALMER

La vie amoureuse de Marie Walewska

ABEL BONNARD

La vie amoureuse d'Henri Beyle (Stendhal)

LUCIEN DESCAVES, *de l'Académie Goncourt*

La vie amoureuse de Marceline Desbordes-Valmore

MAURICE DONNAY, *de l'Académie française*

La vie amoureuse d'Alfred de Musset

CLAUDE FARRÈRE

Une aventure amoureuse de Monsieur de Tourville

RENÉ FAUCHOIS

La vie d'amour de Beethoven (2 volumes)

ALBERT FLAMENT

La vie amoureuse de Lady Hamilton

FRANC-NOHAIN

La vie amoureuse de Jean de La Fontaine

ROSEMONDE GERARD

La vie amoureuse de Madame de Genlis

MYRIAM HARRY

La vie amoureuse de Cléopâtre

GÉRARD D'HOUVILLE

La vie amoureuse de l'Impératrice Joséphine
La vie amoureuse de la Belle Hélène

DUC DE LA FORCE, *de l'Académie française*

La vie amoureuse de la Grande Mademoiselle

* *Le plus beau parti de France*
** *Le mariage secret*

GEORGES LECOMTE, *de l'Académie française*

La vie amoureuse de Danton

MAURICE MAGRE

La vie amoureuse de Messaline

CAMILLE MAUCLAIR

La vie amoureuse de Charles Baudelaire

PRINCESSE LUCIEN MURAT

La vie amoureuse de la Grande Catherine

PIERRE DE NOLHAC, *de l'Académie française*

La vie amoureuse de Pierre de Ronsard

FERNAND NOZIÈRE

La vie amoureuse de Ninon de Lanclos

PAUL REBOUX

La vie amoureuse de Madame du Barry

MAURICE ROSTAND

La vie amoureuse de Casanova

CECILE SOREL, *de la Comédie-Française*

La vie amoureuse d'Adrienne Lecouvreur

MARCELLE TINAYRE

La vie amoureuse de Madame de Pompadour

ÉMILE VUILLERMOZ

La vie amoureuse de Chopin

La vie amoureuse

de Marie Walewska

Il a été tiré de cet ouvrage :
soixante-quinze exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 75
et cent cinquante exemplaires sur papier vergé
pur fil Lafuma
numérotés de 76 à 225

Collection " Leurs amours "

Binet-Valmer

La vie amoureuse de Marie Walewska

L'épouse polonaise de Napoléon

Ernest Flammarion, éditeur

A

BÉATRICE BINET-VALMER

La vie amoureuse de Marie Walewska

I

Rêveurs, voulez-vous rêver? Voici un conte de fée. Oh ! pas autre chose ! Les historiens pourront me trouver en faute à chaque page. Je ne me soucie guère de leurs querelles, car ils ont accoutumé d'ensevelir, sous le fatras des documents qui se contredisent, leurs héros et leurs héroïnes. Quant à moi, j'ai vécu tout simplement avec Marie Walewska. Mais oui ! puisque je l'aime ! Pour la rejoindre, je n'ai qu'à fermer les yeux. En vérité, je l'aime de tout mon cœur, fraternellement et passionnément, depuis des années.

Chacun de nous, imitant le cher Julien Sorel du romantique et méticuleux Stendhal, a traversé dans sa jeunesse une lyrique crise d'adoration pour l'Em-

pereur. Nous avons tout voulu connaître de ce maître de nos plus nobles, de nos plus furieuses ambitions, et quand nous l'avons trouvé qui chancelait, trop humain, entre les deux Impératrices, la Créole et l'Autrichienne, nous étions contents de savoir qu'il avait eu auprès de lui, de 1807 à 1815, prompte à le secourir au premier appel, cette délicieuse, douce, gentille, modeste et vibrante, compatissante et secrète Marie Walewska, son *épouse polonaise,* ainsi que la nommait Frédéric Masson, la seule femme qui ait su le chérir comme une épouse.

Un tel sentiment, quiconque s'approche de l'épopée le partage, et la reconnaissance envers la blonde et fragile Marie soutient la pure légende qui semble protéger contre les indiscrets la mémoire de cette amoureuse. Mais elle me plaisait trop, ma tendre dame aux yeux bleus, pour que j'imitasse une si pudique réserve. Moins aveuglément, moins fiévreusement épris de l'Empereur, essayant de le comprendre et peut-être de le juger — voyez comme j'étais encore jeune ! — je cherchais à créer autour de lui des personnages à ma taille. Je les dépouillais de tout héroïsme. Lisant les mémoires de l'époque, je n'admettais plus que Fouché fût simplement un traître, Joséphine une courtisane qui aimait les fleurs, Marie-Louise une mère dénaturée, une ingrate et une vilaine adultère, la Walewska une victime du patrio-

tisme, une chaste jeune femme qui s'était donnée à l'Empereur dans l'espoir de sauver sa patrie, de ressusciter l'antique royaume que s'étaient partagé la Prusse, l'Autriche et la Russie. Peu à peu, les acteurs du prodigieux drame abandonnaient le cothurne tragique, m'émouvaient davantage par l'âpre banalité de leurs joies et de leurs peines, et c'est en écoutant pleurer sur ses fautes et ses déboires, sur la vanité du sacrifice, le sensuel fantôme de la légendaire Polonaise, que je devins amoureux d'elle qui est morte avant d'avoir trente ans.

Rêveurs, je vous invite sans jalousie à prendre place au foyer de celle qui a tant rêvé. Maîtresse patiente d'un Titan infatigable, elle a regardé, sur l'écran de ses paupières à demi closes, la grande armée qui s'en allait, de l'Occident vers l'Orient, à la chimérique conquête de l'Asie; puis, quand les peuples sont revenus, marchant de l'Orient vers l'Occident, quand la grande oscillation du destin a balayé la gloire française et jeté bas le trône impérial, elle a vu, les yeux grands ouverts sur la laideur des êtres, les convulsions sublimes de l'Homme à l'agonie, la fièvre des Cent-Jours, Waterloo, le départ pour Sainte-Hélène. Et puis, tout s'est effacé, elle a cru apercevoir enfin son propre avenir, son avenir à elle, son bonheur, car chacun a le droit d'être un peu heureux ; elle a commis la faute qui

la rapproche de notre tendresse, elle a épousé Ornano, vous savez bien : le colonel comte d'Ornano, un des plus braves soldats de la Garde. Et, quand elle l'a eu épousé, elle a vu, sur l'écran de ses paupières, Napoléon, captif, en plein Océan. Alors, elle est morte.

Il faut l'aimer. Je ne vous demande pas de l'admirer ni de lui pardonner. Marchez sur la pointe des pieds pour entrer dans la maison de cette vie. Toutes les chambres semblent endormies dans la pénombre. Prenons garde de ne pas hausser la voix. Ce serait mettre en fuite celle que les clartés de l'Histoire offensent encore aujourd'hui.

II

Dans le solitaire château de Walewice, Anastase Colonna de Walewice-Walewski, vieillard septuagénaire qui portait sur son habit le cordon bleu de l'Aigle blanc, recevait, ce soir-là, non seulement les nobles de sa province, mais encore quelques officiers russes appartenant aux garnisons voisines. Grand amateur de jolis visages, il souriait aux jeunes Polonaises qui dansaient la mazurka.

Tout particulièrement lui plaisait cette petite Marie Laczinska, l'une des filles de son cher et défunt ami Laczinski, la plus charmante, la grâce même. Ses yeux, sa bouche, ses dents, étaient admirables. Son rire était si frais, son regard si doux, l'ensemble de sa figure si séduisant, qu'on ne pensait jamais à ce qui pouvait manquer à la régularité de ses traits. Délicieusement blonde, elle rappelait les figures de Greuze. Entre ses paupières qui battaient, l'iris bleu

était animé par le frémissement d'une prunelle à l'extrême sensibilité, et qui, dilatée, semblait donner à ce visage puéril une gravité de femme effrayée (1). Faite à ravir, assez petite de taille, vive et souple, elle avait une toilette blanche, très simple, presque pauvre, car sa mère, Mme Laczinska, possédait pour toute fortune l'humble domaine qu'elle faisait valoir et dont les revenus lui permettaient d'élever à grand'peine ses six enfants.

Pour le vieil Anastase Colonna de Walewice-Walewski, cette médiocrité n'était pas une tare. Au contraire, elle lui faisait espérer qu'on lui vendrait la gamine. En effet, bien qu'il ne possédât point l'une de ces immenses fortunes qui permettaient aux Potocki, aux Poniatowski, aux Branicki et à tant d'autres Polonais illustres, d'entretenir une véritable cour, il était assez riche pour se permettre une dernière fantaisie. Et il avait l'âme sans scrupules d'un potentat. Ne descendait-il point en ligne directe des Colonna de Rome? Ses ancêtres, établis depuis si longtemps à Walewice, portaient les mêmes armes que les princes romains. Lui-même avait été chambellan du feu roi, habitué aux mœurs quasi orientales

(1) Il est bien entendu que je ne peux me tromper, puisque je vois Marie, mais ce portrait de sa jeunesse c'est la comtesse Potocka, l'une de ses contemporaines et l'une de ses rivales, qui l'a esquissé dans ses Mémoires.

de Varsovie, aux ironiques indulgences de Versailles, aux excès voluptueux de la grande Catherine. Ce vieillard avait envie de cette petite Laczinska. Pour la conquérir, sans doute faudrait-il l'épouser. Eh bien ! il l'épouserait ! Mieux valait qu'elle réchauffât son lit que de faire la joie de l'un de ces jeunes officiers russes, élégants et séduisants vainqueurs, les ennemis de la nation. Anastase Colonna de Walewice-Walewski s'était habitué à leur présence ; il les recevait chez lui, quand il ne pouvait faire autrement, mais il les haïssait, comme il haïssait les Prussiens et les Autrichiens, les trois peuples qui avaient déchiré sa patrie.

Donc, ce soir-là, — et c'était un soir de l'automne 1803, — le grand salon du château de Walewice, fenêtres ouvertes sur l'immense plaine, resplendissait de lumière, et l'on voyait, dans l'espace que les danseurs et les danseuses laissaient vide au centre de la pièce, Marie Laczinska et son brillant cavalier. Il avait tout pour lui, beauté et ardeur.

Saisissant d'une main ferme celle de sa partenaire, redressant crânement la tête, et rejetant un pied en arrière, il se mit en position et attendit la mesure. Soit qu'il fût à cheval, ou qu'il dansât la mazurka, il y déployait tous ses avantages. A la première note, jetant un regard triomphant et satisfait à sa dame, il frappa du talon, et bondissant avec l'élas-

ticité d'une balle, il s'élança dans le cercle, en l'entraînant avec lui. Il en parcourut d'abord la moitié sur un pied presque sans toucher terre, et en allant tout droit aux chaises, qu'il semblait ne pas apercevoir ; puis tout à coup, faisant résonner ses éperons, glissant sur ses pieds, arrêté une seconde sur ses talons et choquant de nouveau ses éperons sans bouger de place, tournant rapidement sur lui-même, et donnant son coup de talon du pied gauche, il repartait pour l'autre bout de la salle. Marie devinait chacun de ses mouvements sans s'en rendre compte, et les suivait en s'y abandonnant sans résistance. Tantôt, la tenant de la main droite ou de la main gauche, il pirouettait avec elle ; tantôt, tombant sur un genou, il la faisait tourner autour de lui, puis, se relevant, il s'élançait avec une telle rapidité qu'il semblait devoir l'entraîner au travers des murailles, et pliait tout à coup le genou, pour recommencer de plus belle ses gracieuses évolutions. Ramenant ensuite sa dame à sa place, et l'ayant de nouveau fait pirouetter avec une élégante désinvolture, en faisant sonner ses éperons, il termina par un profond salut, tandis que Marie oubliait, dans son trouble, de lui faire la révérence traditionnelle (1).

(1) Le lecteur reconnaîtra sans doute la célèbre description de la mazurka, par Tolstoï, dans *La guerre et la paix*.

Mais oui, elle était troublée, elle l'aimait, ce jeune conquérant, et il lui avait dit, quelques moments auparavant, qu'elle devait accepter de devenir son épouse. « Vous épouser, moi? » avait-elle répondu. Et puis, ils avaient dansé la mazurka sous le regard captivé d'Anastase Colonna de Walewice-Walewski.

Les fenêtres du salon s'ouvraient sur la plaine immense. On sait que le nom de « Pologne » vient du mot slave « Polié » qui signifie plaine. Il faut chérir filialement ces grandes étendues monotones pour accepter d'y vivre, et c'est pourquoi, sans doute, la race née de ce constant sacrifice est plus attachée que nulle autre à sa patrie, malgré les ingrats horizons de cette terre des invasions et des champs de bataille.

Epouser un Russe!... Marie, qui s'est approchée de la fenêtre, vient de comprendre. Elle a été imprudente et folle ; elle a tout oublié, ce soir. Elle ne dansera plus, puisqu'il en est ainsi, plus jamais. Epouser un Russe, elle que ses frères et ses sœurs mettaient en fureur en lui proposant comme fiancé un orthodoxe ou un protestant, un Moscovite ou un Prussien! Marie ne dansera plus, c'est fini.

Elle a peur d'elle-même. Il faut qu'elle s'en aille. Mais pourquoi sa mère parle-t-elle avec tant de gaîté au vieux Walewski? D'abord, pourquoi leur

hôte reçoit-il chez lui l'un des envahisseurs? C'est sa faute si Marie est toute tremblante. Elle lui en veut, elle le déteste. Comment ose-t-il la regarder ainsi ? Ce sont les mêmes regards enflammés qu'elle avait un inconscient plaisir à trouver dans les yeux du jeune Russe. Mais, à présent, elle détourne la tête et voudrait se cacher.

Songez que Marie n'a pas seize ans. Elle vient de sortir de la pension à laquelle Mme Laczinska a confié ses filles ; on lui a enseigné à parler français, on lui a appris un peu d'histoire, un peu de géographie et de littérature ; on l'a surtout élevée dans la croyance catholique. Elle est pure, malgré la puberté. Toutes ses exaltations, elle les a orientées vers la Sainte Vierge, sa patronne, et vers la patrie déchirée. Elle ignore que les hommes sont des bêtes cruelles dans leur désir, même quand ils ne sont ni Russes ni Prussiens. Pourtant, depuis cette mazurka qui a suivi l'aveu du beau danseur, elle commence à comprendre qu'il y a autre chose que la patrie et l'Eglise, d'autres sentiments que la foi en la Vierge et l'héroïsme des grands sacrifices à la Pologne. Oui, il y a l'amour. Elle ose appeler l'amour par son nom. Ce n'est pas l'amour divin, ce n'est pas l'amour du pays, c'est l'amour. Elle a envie de pleurer...

Et elle éclata en sanglots, cette enfant promise au

malheur, quand sa mère l'appela auprès d'elle, après le retour dans la maison familiale.

— Sotte ! Sotte ! disait Mme Laczinska. Tu devrais te réjouir. A peine arrivée chez nous, tu rencontres deux partis de cette qualité !

Car le jeune Russe, correct, a fait sa demande, et le vieil Anastase Colonna de Walewice-Walewski, témoin de cette entrevue, s'est posé, lui aussi, en candidat à la main de l'ingénue.

— Il a voulu se moquer de nous, maman. Il est trop âgé, ce n'est pas possible !

Brusque prélude à la scène qui doit mettre en deuil pour toujours l'âme si fraîche de celle que l'Histoire nommera « la Walewska » ! La scène atroce, vilaine : une mère qui vend sa fille et n'admet pas que sa fille proteste. Plus elle comprend l'horreur de son acte, plus elle se montre susceptible. Dans chaque parole de son enfant, elle entend une offense, une injure, un jugement. D'abord, elle plaide. Le vieux Walewski est très riche, et il faut que toute la famille vive. Marie pourrait bien se sacrifier à l'avenir de sa famille ! De quoi se plaint-elle ? Elle portera un des plus vieux noms de la Pologne et même d'Europe, puisqu'elle sera Colonna. Il a soixante-dix ans, c'est vrai, mais... Et l'argument stupide : « Ce n'est pas ma faute ! » Elle n'ignore pas que c'est sa faute et qu'elle pourrait attendre.

La stupidité de sa réplique déchaîne sa fureur. Mme Laczinska lève la main sur sa fille et la châtie.

Sans doute faut-il nous rappeler que cette scène se passait en Pologne, aux confins de l'Orient, et au début du dix-neuvième siècle. Elle n'en est pas moins abominable, et chaque fois que vous aurez envie de blâmer Marie, pensez à cette enfant que l'on a battue pour qu'elle épousât un vieillard septuagénaire, à cette enfant qui n'a pas seize ans et qui reçoit des coups parce qu'elle ne veut point se livrer à un vieillard septuagénaire, à cette enfant qui tombe malade d'une « fièvre inflammatoire » et demeure quatre mois entiers entre la vie et la mort, à cette pauvre petite convalescente que l'on traîne à l'autel.

III

Quelle nuit de noces ! Je ne saurais être trop sévère pour cet Anastase. Certains chroniqueurs nous le montrent moins abject, le décrivent comme un ardent patriote. Ils s'appuient sur un voyage que le vieillard fit à Paris, en l'an XI, pour y être présenté au Premier Consul. Soit ! Walewice-Walewski aimait sa patrie et déjà voyait en Bonaparte le sauveur possible de la Pologne opprimée. Mais il reste l'horrible nuit de noces et toutes les nuits qui la suivirent. Je n'insiste pas. Cela m'est affreusement pénible. A tel point que je ne voudrais pas croire que Marie ait eu, au bout de trois ans de telles amours, ce fils dont parle Frédéric Masson. Et pourtant, je dois m'incliner. D'ailleurs, à y bien réfléchir, elle ne serait plus mon héroïne si elle s'était laissée simplement vivre dans la demi-opulence du château de Walewice. Il faut qu'une fièvre intérieure prépare pour

son destin cette femme qui n'est encore qu'une enfant mignonne malgré les caresses séniles.

Pendant ces trois années, Marie a beaucoup prié la Sainte Vierge ; elle a eu soif de pureté, elle ne croyait plus à l'amour qu'elle appelait naguère par son nom. Celui-là, c'est une ordure, c'est le vieux qui s'efforce. Ah ! pouah !... Mais l'amour divin exalte Marie. Elle accepte le châtiment de son mariage. Que la volonté de Dieu soit faite !

Hélas ! la résignation n'est pas un aliment suffisant pour son âme, et les excès de la prière ne réhabilitent point son corps. Il lui faut aimer des êtres qui habitent la terre. Elle aimait la Pologne, détestait ses tyrans. Cependant la Pologne n'est qu'une idée sublime. Il est nécessaire que l'idée s'incarne dans un être qu'elle pourra chérir. Peut-être Marie a-t-elle voulu être mère ? En tout cas, dès qu'elle a été mère, l'idée de patrie devient plus forte en elle que l'idée religieuse. Même elle paraît détruire, cette véhémente passion polonaise, la tendresse maternelle qu'elle avait suscitée. Marie Walewska ne fut jamais une mère ardente. Elle était comme habitée par de mystiques pressentiments.

Nous possédons une date certaine. Ce fut le 1[er] janvier 1807 que Marie rencontra pour la première fois Napoléon. Mais les trois années qui ont

précédé cette journée, pour nous inoubliable, ont vu grandir la fortune du conquérant français. Le Premier Consul, auquel le vieil Anastase avait rendu visite, est devenu le tout-puissant Empereur. 1805 : c'est Ulm, l'Autriche vaincue, c'est Austerlitz, la puissance moscovite ébranlée. 1806 : c'est Iéna, l'entrée triomphale à Berlin. Nous sommes encore éblouis par la lumière d'une telle gloire. Son éclat déforme l'image de Bonaparte. Comment donc la petite épouse du vieux Walewice-Walewski se représente-t-elle l'homme encore jeune qui va conquérir le monde ? Elle est convaincue qu'il va le conquérir, que tout lui est possible. Elle l'approuve de s'être fait précéder des insignes impériaux de Charlemagne, le jour de son couronnement à Milan. Anastase discute, il voudrait peut-être plus de modération. Ce descendant des Colonna de Rome garde une certaine indépendance d'esprit. Mais pour Marie, Bonaparte n'est plus que l'envoyé de Dieu. Qu'il soit de petite noblesse, peu lui importe ! C'est une lumière qui grandit dans sa vie. Il n'est pas seulement empereur des Français et roi d'Italie, il est surtout, il est uniquement le héros prédestiné au salut de la Pologne martyre. Puis, dans l'intimité de la chapelle où Marie s'agenouille et prie, son image apparaît ; et ce n'est point distraction dans l'extase religieuse, il fait corps avec la prière, la prière s'in-

corpore à lui, et c'est lui que Marie prie en s'adressant à la Madone.

Elle voudrait que le vieil Anastase le lui décrivît, mais le vieil Anastase ne possède pas l'art de peindre par des mots un aussi fier visage ; il s'acharne à parler du teint bilieux de cet homme à la taille médiocre et au regard surprenant. Toutefois, après Iéna, Walewice-Walewski est emporté par la vague d'enthousiasme qui déferle sur Varsovie et les provinces. On dit que Bonaparte va se rendre dans l'ancienne capitale de la Pologne ; les bruits les plus extraordinaires circulent. Ils atteignent le château de Walewice, déformés.

Etre là, ne rien savoir, être loin de tout ! Marie est dans un état de nervosité qui inquiète ses gens et son mari. Lui-même ne tient plus en place. Un jour, le vieillard et la jeune femme se rencontrent dans cette bourrasque passionnée qui souffle sur l'immense plaine polonaise. Ah ! ces grands orages de l'humanité emportent les pauvres êtres sans leur donner le loisir de mesurer leurs forces, de se demander s'ils auront l'aile assez puissante, si l'envergure de leurs ailes sera assez large pour les soutenir jusqu'au bout de vol ; la tempête les saisit dans leur repaire ou dans leur nid et les jette vers l'horizon où se dessine déjà ce qui sera la légende. Le mari septuagénaire, octogénaire, prétend la comtesse Potocka,

et la petite épouse qui n'a pas vingt ans quittent Walewice pour aller prendre leur place dans le cortège de la légende, là-bas, à l'horizon des immenses plaines.

IV

N'oublions pas que Varsovie est aux mains des Prussiens, maîtres détestés d'un pays qu'ils n'avaient pas conquis, mais que leur avait livré l'odieux partage de 1795. Le général Kalkreuth, commandant de la ville, ne peut se méprendre sur les sympathies que réveillent la campagne foudroyante des armées impériales, la défaite d'Iéna et l'entrée à Berlin ; mais les événements se succèdent sur un rythme tellement accéléré que ce pauvre Kalkreuth, oublié dans la bagarre, reste sans instructions et se contente de supprimer les journaux, de faire brûler les lettres, sans réussir à étouffer longtemps les glorieuses nouvelles.

La comtesse Potocka écrit dans ses Mémoires :

« Les journaux étrangers n'étant pas comme aujourd'hui un des premiers besoins de la vie, fort peu de gens y étaient abonnés. Les jours de poste, les portes des privilégiés étaient assiégées par tous ceux

qui étaient curieux de savoir ce qu'allait devenir la monarchie prussienne. »

Je vois le vieil Anastase, qui n'a plus beaucoup de relations à Varsovie, mais qui en a gardé quelques-unes, quelques amis, quelques parents et parentes, je vois très bien ce Walewice-Walewski, sortant de sa réserve un peu hautaine pour se mêler à ces groupes d'hommes réunis dans les salons, par exemple chez Mme Abramowicz, l'une des plus francophiles Polonaises. Mais bientôt un accès de goutte le retient chez lui, dans cette maison où il s'est installé et qui est montée sur un pied convenable, car ne faut-il pas que Marie fasse son entrée dans le monde ? Je vous ai dit qu'elle n'avait plus dansé depuis le fameux bal. Mais il est bien question de danser maintenant ! Puisque le mari est podagre, la frémissante épouse ira toute seule aux nouvelles. Accompagnée d'une de ses cousines aussi passionnée qu'elle pour la cause sacrée de la patrie, elle ne quitte plus le salon de Mme Abramowicz, et sa beauté si douce rayonne d'un éclat inattendu quand parvient la nouvelle officielle de l'entrée de Napoléon à Posen et de la retraite du général Kalkreuth qui abandonne Varsovie pour rejoindre les Russes campés de l'autre côté de la Vistule.

Combien il est plus facile de vivre quand le peuple, toute la nation à laquelle on appartient, halette

de fièvre. Marie ne sait plus qu'elle est l'épouse d'un octogénaire, qu'elle lui a donné un enfant qui est resté là-bas, à Walewice. Est-elle heureuse, est-elle malheureuse ? Elle l'ignore, elle n'est plus que le joli visage aux cheveux blonds, aux yeux bleus, le gai visage de la Pologne fiancée au héros. Quelques médisants prétendent qu'elle fut un peu légère, emportée par l'enthousiasme, et la comtesse Potocka, cette jalouse, se fait l'écho de bruits qui ne reposent sur rien si ce n'est sur cette façon gamine que Marie a d'effleurer de sa petite main potelée le bras des hommes en leur parlant, et peut-être aussi sur la paresse de son regard. Parfois, Marie oublie qu'elle vous regarde ; vous êtes étrangement attiré par l'iris bleu où se dilate démesurément la pupille. Dans aucun document digne de foi, je n'ai trouvé quoi que ce soit qui excuse cette calomnie de Mme Potocka, cette phrase perfide : « Si Napoléon fut le dernier de ses amants, on prétendait qu'il n'avait pas été le premier. » C'est absurde, et c'est laid. Croyez-vous que les amants de la Walewska n'auraient pas trouvé le moyen de solliciter les bienfaits de leur ancienne maîtresse devenue la favorite de l'Empereur ? Or, si l'un des frères de Marie obtint quelques avantages de sa parenté, nous n'avons découvert aucune trace d'intrigues que les mœurs de l'époque auraient excusées. Mais dès maintenant, il nous fau-

dra défendre Marie et contre les envieux qui médisent et contre les faiseurs d'apologie qui oublient qu'elle fut simplement une femme.

Le général Kalkreuth avait quitté Varsovie escorté par les huées des gamins, et le prince Poniatowski, le héros des guerres de l'Indépendance, fut chargé par le roi de Prusse de maintenir l'ordre dans la ville. La tâche aurait été difficile si tous les Polonais n'avaient eu un seul cœur, ces jours-là. Les Prussiens ne laissaient pas un fusil dans les arsenaux. Poniatowski arma de piques et de bâtons ferrés une centaine de volontaires, et il n'y eut aucun désordre.

Le 21 novembre 1806, le premier régiment français faisait son entrée à Varsovie. Rappelez-vous l'entrée des Français à Milan décrite par Stendhal dans *La Chartreuse de Parme*. Voici l'entrée des Français à Varsovie décrite par cette peste de comtesse Potocka :

« L'ivresse fut à son comble, toute la ville s'illumina comme par magie. Certes, ce jour-là, il ne fut pas nécessaire que les autorités s'occupassent de loger les nouveaux venus, — on se les disputait, on se les arrachait, — c'était à qui les recevrait le mieux. Ceux des bourgeois qui, ne sachant pas le français, ne pouvaient se faire comprendre, empruntaient un langage muet qui est de tous les pays et, par des signes d'allégresse, des poignées de main, des éclats

de joie, faisaient comprendre à leurs hôtes qu'ils leur offraient de grand cœur ce que la maison contenait, *la cave inclusivement*... On dressa des tables jusque dans les rues et sur les places, on porta plus d'un toast à la future indépendance, à la brave armée, au grand Napoléon !... »

Quelques jours plus tard, le 28 novembre d'après Mme de Rémusat, le grand-duc de Berg fit son entrée à cheval. C'était Murat, lui, son panache, son extraordinaire allure, son état-major étincelant. Sa légende le précédait : Murat, le cavalier de l'Empereur.

Oui, la légende entoure déjà Marie Walewska, légende de l'armée française, de l'armée invincible, légende des princes de la famille impériale, de tous ces êtres qui paraissent surhumains à la petite provinciale, de ceux qui étaient hier de pauvres officiers et qui sont aujourd'hui des princes et seront des rois demain.

La comtesse Potocka elle-même, et c'est une grande dame d'une famille souveraine et que l'on ne peut comparer à la famille Laczinska, la comtesse Potocka perd un peu la tête. Elle avoue qu'elle était très curieuse de voir *un* Français, « ceux de la veille ne comptant pas », elle les avait regardés en *masse ;* mais le premier qu'elle vit dans son salon, Charles de F..., officier de l'état-major de Murat,

elle se prit à l'aimer, voilà, tout subitement. Je trouve cela naturel, mais pourquoi Mme Potocka se permet-elle de médire de Mme Walewska ?

A coup sûr, Marie assista à l'entrée du premier régiment, à la fête populaire qui suivit. Avec sa cousine favorite, et peut-être Mme Abramowicz, elle s'en allait dans les rues, curieuse, elle aussi, de voir les Français. Mais elle les aimait tous et non pas un seul. Elle leur jetait des baisers, et ils riaient à cette jolie figure de chez eux, car la Walewska ressemblait à un Greuze. N'est-ce pas, Mme Potocka ?

Quand elle rentrait chez elle, le vieil Anastase la regardait avec indulgence. Il avait fini par où il aurait dû commencer : Marie n'était plus sa femme, mais sa petite fille qu'il aimait bien. Vieux diable devenu ermite et fort dévot, il se reprochait d'avoir abîmé toute la vie de cette enfant. Peut-être rendu jaloux par les compliments qu'il recevait à propos d'elle, il reconnaissait qu'elle avait bien le droit de le tromper ; il avait horreur de s'en faire l'aveu ; et qu'elle aimât toute la France, voire l'Empereur, le rassurait, car c'était aimer sans péril. Néanmoins, il essayait avec sagesse de modérer l'enthousiasme de sa petite Marie. Il lui disait :

— Même si Buonaparte...

— L'Empereur, corrigeait Marie.

— Eh ! oui, l'Empereur ! Nul ne l'admire plus que moi. Même si votre dieu avait envie de recréer le royaume de Pologne, il n'y parviendrait point aussi facilement que vous le croyez. Qui donc serait roi ?

Hélas ! toute la question polonaise en quelques mots... On n'ignore pas que la royauté était élective dans ce malheureux pays. Aucune des grandes familles rivales ne pouvait imposer sa puissance. Peut-être Joseph Poniatowski ? Et encore, ce ne fut que plus tard que l'empereur Alexandre lui offrit la couronne, plus tard, après la retraite de Russie. En 1806, si l'on en croit Mme de Rémusat, la famille de Bonaparte commença à convoiter le trône de Pologne : « Jérôme avait quelque espérance de l'obtenir ». Et Murat, qui n'espérait pas encore devenir roi de Naples, se comparait volontiers à Jean Sobieski, l'illustre roi de Pologne qui vainquit les Turcs et délivra Vienne : même fortune hardie, même splendide bravoure.

— Vous autres, Polonais, disait-il, vous avez besoin d'un roi-soldat.

Le peuple de Varsovie aurait tout accepté de ses libérateurs, mais les grandes familles, à l'exception de quelques-unes, attendaient avec prudence l'issue des événements. Les Russes ne sont pas encore complètement défaits, ils campent de l'autre côté de

la Vistule, et les grands propriétaires terriens de ce pays agricole ont la plupart de leurs domaines entre les mains des armées du Tsar; ils savent par expérience qu'un arrêt de confiscation immédiate suivrait toute preuve de leur attachement à l'empereur des Français. Ils se cachent si bien que l'on a grand'peine à former la députation que Joseph Poniatowski accepte d'envoyer à Posen, sur la demande de Murat. Napoléon ne se trompe point sur la qualité de ces ambassadeurs d'une si noble nation; il les traite avec brusquerie, les renvoie sans aucune promesse et fait savoir par Murat qu'il fera à Varsovie une entrée solennelle.

Aussitôt, le peuple élève des arcs de triomphe, prépare les quinquets des illuminations ; les poètes cherchent les rimes françaises des inscriptions de bienvenue, et les femmes tressent les couronnes, préparent les banquets.

Je vois notre fiévreuse Marie, ses cousines, ses amies, Mme Abramowicz, peut-être même la jeune, la très jeune Mlle Laczinska, la sœur cadette, et le frère qui est déjà officier de cavalerie, je ne sais sous quels drapeaux, et ses camarades qui sont officiers ou vont le devenir, qui seront ces brillants chevau-légers de la Garde, les lanciers de la Vistule, les soldats de l'illustre Konopka et, dans les dernières convulsions de l'Empire, les soldats de Joseph

Poniatowski, le héros fidèle; je vois toute cette jeunesse, femmes ravissantes, élues de la poésie, et jeunes hommes que le regard des fiancées a rendus charmants, toute cette jeunesse dont la voix chantante ose employer la langue française pour exprimer non l'ironie mais l'amour ; j'entends les rires qui veulent cacher l'émotion et la révèlent, et, me rappelant une fois de plus les admirables pages de Stendhal, le chapitre de *La Chartreuse de Parme*, où palpite le cœur d'une belle Milanaise, je plains et j'envie tous ces illuminés. La lumière de la liberté, même si elle ne créa que de décevants mirages, a l'incomparable vertu de toujours attirer les jeunes gens et les femmes. C'était la liberté de l'Italie que les troupes de la République française apportaient aux héroïnes de Stendhal ; c'était la liberté de la Pologne que l'envoyé de Dieu, l'Empereur tout-puissant, apporterait demain au peuple de Varsovie.

Cependant Napoléon n'était pas content des Polonais. Il leur joua un tour où l'on retrouve bien sa manière. Négligeant les arcs de triomphe, dédaignant la réception officielle, il quitta la chaise de poste au dernier relais, se fit donner un cheval et suivi du seul Roustan, son mameluck, entra à Varsovie sur le coup de quatre heures du matin. Il se rendit au Château. Tout le monde dormait ; même la sentinelle dans sa guérite. L'Empereur réveilla ce fac-

tionnaire, et, sans lui garder rancune, se fit conduire dans l'appartement qui lui était réservé, l'appartement du dernier roi, resté intact et comme prêt à le recevoir.

Quelle déception pour toute notre jeunesse et tout le peuple ! Ils ne verront pas l'Empereur traverser les rues à la tête de sa Garde, comme ils l'imaginaient. On a beau leur expliquer que la faute en est à l'état des routes rendues impraticables par les affreuses boues de cet hiver pluvieux. Ils sont déçus, ils sont tristes. Napoléon a fait annoncer qu'il recevrait le soir même les autorités et les seules personnes qui avaient le droit de lui être présentées. Cette déclaration trop sèche sonne faux, et la députation arrive au Château, l'esprit mal préparé. L'Empereur se montre extrêmement nerveux, irritable, et il parle sans arrêt, avec cet espèce de bredouillement qui le gêne parfois. C'est à tel point que les grands seigneurs polonais garderont un triste souvenir de l'entrevue. Mme Potocka écrit qu'une sorte de surprise silencieuse se peignit sur la figure de tous ceux qui écoutaient l'Empereur. Peut-être s'en aperçut-il ? Il fit une sortie virulente contre les magnats qui, à son avis, ne témoignaient pas assez de zèle et de patriotisme.

— Il faut, s'écria-t-il, du dévouement, des sacrifices, du sang ! Sans quoi vous ne serez jamais rien.

Je cite toujours Mme Potocka. Notez qu'elle n'a pas encore vu Napoléon, qu'elle répète ce que son beau-père, qui assistait à la réunion, lui a raconté. Plus tard, quand elle aura affronté le demi-dieu, elle changera de ton. Mais sa méchanceté sournoise, insupportable, traduit avec sincérité les sentiments de l'Empereur et des grandes familles polonaises. Le maître est mécontent. L'hiver, plus exactement les pluies gênaient les mouvements de ses armées, leur ravitaillement, et, derrière la Vistule, les Russes attendaient... Avant de se décider à les rejoindre et à les combattre, l'Empereur sentait bien qu'il ne lui serait pas possible de les vaincre sous un ciel aussi inclément, et pourtant il lui fallait les vaincre, il lui fallait toujours vaincre sous peine de succomber. Et le voici dans cet illustre palais des plus grands seigneurs de l'Europe, de ceux que leurs pairs élisent rois, dans le *Château* de Stanislas-Auguste, le voici qui retrouve le vieux geste de sa jeunesse : il gratte de ses ongles son visage trop nerveux.

Anastase Walewski n'assistait point à l'audience impériale, mais les mauvaises nouvelles ne demeurent jamais secrètes ; Mme Abramovicz est fort bien renseignée : Napoléon ne fera rien pour la Pologne si la Pologne ne parvient pas à le séduire.

Et le climat de cette patrie que tous ses enfants adorent semble, par ses rigueurs, s'opposer à l'œuvre

de séduction indispensable. Les tempêtes succèdent aux tempêtes ; les inondations et la boue couvrent les plaines, achevant de ruiner le paysan déjà appauvri par le passage de l'armée russe, et il faut nourrir cent mille Français, cent mille « grognards », car c'est pendant cette campagne que Napoléon traita pour la première fois ses soldats de « grognards ». La comtesse Potocka prétend même que l'Empereur aurait accepté un projet de Savary, alors son aide de camp, projet qui tendait à rien moins qu'à se saisir de tous les vivres destinés au ravitaillement de la population de Varsovie. Berthier et Talleyrand seraient intervenus. Je cite Mme Potocka :

« Le prince de Neuchâtel (Berthier) et M. de Talleyrand ayant eu le courage de représenter à l'Empereur qu'il risquerait d'exciter une émeute, on se décida à lui faire ouvrir de force le cordon autrichien, ce qui nous procura, ainsi qu'à l'armée, les vivres en abondance. »

Mais l'alerte avait été chaude. Dans l'hôtel du comte Potocki, on avait entassé les provisions et sans doute aussi dans la demeure d'Anastase. De ces événements résultait une sorte de découragement. Napoléon se tenait enfermé au Château, n'y recevait que les personnes utiles et ne s'occupait guère de la beauté des Polonaises. Ces dames commençaient à s'en indigner. Seules, les fanatiques, parmi

celles-là Marie, trouvaient une grandeur nouvelle dans cet isolement. Ces patriotes, d'autant plus exaltées qu'elles voyaient leurs compagnes se détacher de leur idéal, encourageaient les jeunes gens à s'enrôler dans la nouvelle armée polonaise, suppliaient les plus riches de leurs compatriotes de tout donner à Napoléon le libérateur. Et je pardonne à la comtesse Potocka sa méchanceté, parce qu'elle écrivit à ce propos une phrase bien émouvante :

« *Lorsque l'argent vint à manquer, nous envoyâmes tous notre vaisselle à la Monnaie.* »

Il s'agissait de créer ces trois légions qui reçurent leurs étendards le 3 mai 1807, avant la bataille de Friedland, et que le prince Poniatowski conduisit ensuite sur tous les champs de bataille de l'épopée.

Le prince Joseph Poniatowski est digne, lui, d'appartenir à la légende. C'est une des plus grandes, une des plus attachantes, une des plus nobles figures de l'Histoire. Nous aurons à rappeler sa mort magnifique. Il vécut superbement. Il était plus que beau, il imposait sa prodigieuse vitalité et sa volonté de conquérir les cœurs. Peu de femmes lui furent cruelles. Il savait les aimer, mais, en dépit d'une extrême courtoisie, il n'avait pas grande opinion de leur vertu et leur manifestait moins de respect que d'admiration. Très haut seigneur oriental, cet intrépide soldat, cet organisateur remarquable de la

nouvelle armée polonaise, pensait, lui aussi, que la Pologne devait, sous peine de mort, séduire l'Empereur et que les Polonaises pouvaient y aider. Il ne cachait pas son opinion, et bientôt toute la ville la partagea servilement. Il fallait à tout prix donner à Napoléon, solitaire, une maîtresse polonaise et que cette maîtresse eût sur lui l'influence que les favorites des rois de France avaient eue sur ces souverains, sur Louis XV par exemple, sur l'époux de Marie Leczinska. Le prince Murat conseillait d'ailleurs à Poniatowski ce moyen d'intéresser à la nation malheureuse le maître du monde. Talleyrand tenait les mêmes propos, et Berthier et Duroc. Il ne restait plus qu'à choisir la dame. On ne pensa point alors à Marie, malgré l'âge de son vieil époux. J'en suis absolument certain, en dépit des témoignages de la comtesse Potocka et de Mme de Rémusat. Tout à l'heure vous partagerez ma conviction.

La vérité est que l'on n'eut guère le temps de s'occuper de cette grande affaire. Soudain l'Empereur se décide à livrer bataille aux Russes qui se sont retranchés dans la petite ville de Pultusk. Il quitte Varsovie, traverse la Vistule. Les armées sont aux prises pendant quatre jours, mais le résultat de cette âpre lutte demeure incertain, et Napoléon, plus sage qu'il ne devait être en 1812, ne s'obstine pas à lutter contre l'hiver, les pluies torrentielles, le climat

tragique. M. de Fezensac écrit dans ses *Souvenirs militaires* : « Le nom des *boues de Pultusk* s'est conservé dans le souvenir de nos soldats. » La campagne est interrompue, l'Empereur attendra les gelées pour la reprendre ; il va rentrer à Varsovie pour y organiser l'administration du pays et l'approvisionnement de ses troupes. Toujours prompt dans ses actes, il monte en chaise de poste. Duroc l'accompagne. C'est le 1er janvier 1807. On changera de chevaux à Bronie, et chacun sait, je pense, que c'est à Bronie que Napoléon rencontra pour la première fois Marie Walewska.

V

Nous avons dit que Marie trouvait une grandeur nouvelle dans l'isolement où s'était plu Napoléon pendant son premier séjour à Varsovie. Le mystère offrait une nourriture singulièrement irritante à l'amour quasi mystique de cette jeune femme. Aucune de ses amies, aucune des grandes dames, ses rivales en beauté, ni Mme Abramovicz, ni Mme Potocka, n'avaient aperçu l'Empereur. Il ne s'était point montré à la foule, n'avait point tenu *cercle* pour les dames. Il était là, derrière les murailles du Château, et Marie se promenait parfois, inutilement, devant la demeure du demi-dieu qu'elle avait prié, agenouillée au pied des autels de Walewice. Elle ne l'avait point aperçu, pas même son ombre sur la fenêtre éclairée, et, lorsqu'il était parti pour attaquer les Russes de l'autre côté de la Vistule, l'enfant amoureuse s'était jetée dans les bras de sa cousine

préférée et avait éclaté en sanglots. « Et s'il est tué ! » pensait-elle. Les officiers français auxquels elle avait parlé de son idole ne s'étaient pas fait scrupule de lui déclarer que l'Empereur s'exposait à chaque bataille. S'il était tué avant qu'elle eût pu le voir, avant qu'elle lui eût parlé comme elle voulait lui parler pour le convaincre qu'il fallait délivrer la Pologne : « Puisque je vous aime, ne me refusez pas ! » Voilà ce qu'elle lui aurait dit si elle avait pu l'approcher. Mais il était parti, s'était battu, et il n'avait pas triomphé. O stupeur ! ô nouvel aliment pour la passion de Marie ! On discute autour d'Anastase Walewski les chances qu'ont les Français d'être battus par les Russes et par l'hiver, par l'étendue des plaines et par les boues; on discute le génie de Napoléon. Il faut donc que Marie le défende. Il lui appartient davantage, et quand elle apprend qu'il va revenir, déçu, fatigué sans doute, elle veut le voir, lui parler à tout prix, et puisque cela n'est point possible à Varsovie, puisque cela créerait un scandale dont elle a horreur par pitié pour Walewski, elle persuade sa cousine qui l'admire de l'accompagner jusqu'à Bronie, car elle sait, cette folle, que l'Empereur doit traverser Bronie sur la route du retour.

Le geste est charmant. Il renferme, comme un parfait symbole, toutes les vertus de Marie : l'élan

irraisonné vers ce qu'elle croit beau et noble, le goût de l'aventure chimérique, et, par contre, le besoin de ne pas faire de bruit, de rester en dehors des grands tumultes, soit de la rue, soit des salons. Elle va à la rencontre de celui qu'elle aime, pour plaider la cause du pays qu'elle adore, mais elle fera cela discrètement, à un relais de poste, et elle désire que personne ne le sache. Les tempêtes de son âme sont trop bruyantes pour qu'elle ait besoin d'autres clameurs.

Et la petite cousine, fanatisée par Marie, promet de garder le secret, et voici les deux dames-enfants parties en chaise de poste sur la chaussée défoncée.

Il fait un temps abominable. Néanmoins, les paysans, les ouvriers, tout le peuple s'est porté vers la route qui traverse Bronie et vers la porte de cette ville où est installé le relais. Une foule sous la pluie, une foule aussi hargneuse qu'enthousiaste. Ces hommes et ces femmes veulent voir, eux aussi, le conquérant auquel rien n'a résisté, si ce n'est la boue de Pultusk, et ils vocifèrent, hurlent, acclament, se moquent. Tout cela sans raison, parce qu'ils sont réunis et que l'attente est longue. Aucune méchanceté, mais de la vulgarité ; et la vulgarité effraye plus que tout Marie, petite image de Greuze. Par surcroît, les chevaux ne peuvent plus avancer ; pour gagner la maison de poste, qui est toute voi-

sine, les deux femmes se décident à traverser la cohue, mais, en dépit de leurs toilettes très simples, manteau, chapeau et grand voile noirs, elles sont reconnues par le peuple qui s'amuse à bousculer un peu ces femmes du monde. Et la pluie redouble. Alors, les pauvres petites poussent des cris aigus. Un remous les entraîne ; leurs voisins ne s'occupent plus d'elles, mais de cette voiture qui vient de s'arrêter devant la maison de poste, la voiture de l'Empereur.

Marie pousse un cri plus déchirant. Crainte d'être piétinée, angoisse d'être frustrée de l'entrevue qu'elle a tellement souhaitée. Une barrière humaine la sépare de celui qui se cache au fond du coupé. Hélas ! quelqu'un a entendu le cri de Marie, s'est tourné vers elle. Duroc, l'ami, le confident de Napoléon, est descendu de la chaise de poste, et il s'avance vers cette dame qui semble requérir son aide.

La jeune cousine montre Marie défaillante :

— Par sa faute, nous sommes venues de Varsovie pour *le* voir.

— Votre nom, madame ?

— Tais-toi ! dit Marie.

Et s'adressant à l'officier général :

— Faites que je puisse l'entrevoir un seul instant.

Elle a levé les yeux, et le miracle de l'iris bleu et de la pupille dilatée se produit.

— Que vous êtes jolie ! murmure Duroc. Venez, l'Empereur vous écoutera.

Mais il faut que Duroc la soutienne. Ses jambes refusent de la porter, et ses paupières battent si vite qu'elle ne sait où elle va. Elle entend son compagnon qui annonce, respectueux et un peu gouailleur :

— Je vous présente, Sire, celle qui a bravé les dangers de la foule pour vous.

Elle tend les bras, comme si elle voulait se défendre ; et, sans apercevoir dans la pénombre du coupé le souverain qu'elle implore, elle récite ces phrases qu'elle avait préparées et dont elle se souviendra plus tard, toute sa vie presque :

— Soyez le bienvenu, mille fois le bienvenu sur notre terre. Rien de ce que nous ferons ne rendra d'une façon énergique les sentiments que nous portons à votre personne ni le plaisir que nous avons à vous voir fouler le sol de cette patrie qui vous attend pour se relever.

Mots trop sonores et d'une touchante banalité, mais celle qui les prononce est si jeune, si fragile, si blonde, avec des ombres délicates et bleues sur tout le visage... Puis, son manteau et son grand voile noirs sont mouillés par la pluie. L'Empereur attire cette gamine, caresse ces mains glacées, et les mains

de Marie deviennent brûlantes, tremblent, s'accrochent au bras du conquérant :

— Sire, sauvez-nous, nous vous aimons !

Elle n'a pas osé dire : « Je vous aime », mais elle ne s'est pas écartée de lui qui l'enveloppe d'un bras très tendre. Et il y eut alors ce qui explique l'inexplicable : les journées qui suivirent et que les historiens ne comprennent pas, il y eut, dans la pénombre du coupé, le premier baiser de Napoléon à Marie Walewska.

Cela se passa de cette façon à coup sûr brutale et pourtant rendue supportable par le mystère de la pénombre et la rapidité audacieuse de la caresse. A cette minute-là, Marie n'avait pas encore vu Napoléon, et elle ne le vit point ce jour-là, car elle se rejeta en arrière, et la voix lente, aimable mais nette de l'Empereur lui dit :

— Gardez ce bouquet, madame.

Quel bouquet ?

Ah ! oui, il lui avait mis entre les mains un bouquet. Elle tint les yeux fixés sur les fleurs. On affirme que Napoléon reprit avec bienveillance, presque avec gentillesse :

— Gardez-le comme garant de mes bonnes intentions. Nous nous reverrons à Varsovie, je l'espère, et je réclamerai un merci de votre belle bouche.

Duroc est à la portière et fait signe à son maître

qu'il est temps de partir. Marie Walewska se tait et s'éloigne, tête basse, la poitrine haletante. Duroc retrouve sa place auprès de Napoléon :

— Elle est délicieuse, cette enfant, constate l'Empereur. Une telle passion alliée à une telle naïveté !

Et comme la voiture s'ébranle, le demi-dieu se penche pour revoir la délicieuse enfant. Il agite son chapeau légendaire. La pluie qui n'a pas cessé tire le rideau sur le prologue du drame.

VI

Sur la route de Varsovie, une autre voiture se fraye difficilement un passage. Les deux dames-enfants rentrent chez elles, l'escapade est finie.

— Tu es méchante, se plaint la cousine. Pourquoi ne veux-tu pas me raconter ? Quand il t'a donné ce bouquet, il ne t'a rien dit ?

— Rien, presque rien. Je ne m'en souviens pas.

— Tu étais pâle comme une morte et puis tu as eu la fièvre. Tu prétends qu'il ne t'a rien dit et que tu ne l'as pas vu ?

— J'ai dû le voir, mais je ne me rappelle pas. C'est comme un rêve, un mauvais rêve qu'il te faudra oublier, petite cousine.

— Oh ! compte sur ma discrétion ! Du moment que tu n'as pas réussi, il vaut mieux, en effet, que l'on ignore ta démarche.

— Elle n'a pas réussi ? Qu'en sais-tu ? Il m'a

donné ces fleurs. Je les garderai toute ma vie.

— Mais il ne t'a pas fixé un rendez-vous ?

— Il n'en a pas eu le temps, sans doute.

— Tu es restée presque cinq minutes dans sa voiture et tu as complètement oublié de me présenter.

— Tu crois que je suis restée presque cinq minutes dans sa voiture ?

— Sinon davantage. Le général qui l'accompagnait souriait malicieusement... Pourquoi soupires-tu ?

— Jure-moi que tu ne parleras de cela à personne.

— C'est la dixième fois que tu exiges ce serment.

— Jure-moi que tu ne m'en parleras plus à moi-même.

— Oh ! c'est donc si grave, Marie ?

Elle ne reçut point de réponse et, miséricordieuse, respecta le silence de celle qu'elle avait admirée, et qu'elle plaignait tout à coup, sans trop savoir pourquoi.

Ni l'une ni l'autre n'ont vingt ans. La cousine n'est pas mariée, et la Walewska, bien qu'elle soit mère, n'est que l'épouse d'un trop vieux mari. Ce que devine la cousine et ce qui torture Marie, cette caresse, ce baiser qui a rapproché de la terre la mystique passion, qui a recréé l'amour que la jeune Laczinska avait éprouvé avant et pendant une mazurka

dansée en compagnie d'un officier moscovite, ce péché qu'il faut garder secret, qui donne une valeur nouvelle à leur escapade, charge de romantisme et de lourde rêverie la voiture des dames-enfants. La Pologne ? Oui, sans doute. Mais le demi-dieu gardant près de lui pendant cinq minutes une simple jeune femme aux yeux bleus, c'est beaucoup plus important. La cousine n'y tient plus :

— Marie, fais-moi des confidences. Il t'a embrassée ?

Que répondre ? Elle ment, et ce n'est plus par prudence, mais par égoïsme et précaution d'amoureuse. Elle gardera pour elle seule le souvenir du baiser criminel, adultère, unique et inouï, du baiser profond de cette bouche qu'elle ne voyait pas.

— Mais non, il ne m'a pas embrassée. Crois-tu que je le lui aurais permis ?

— Moi, je le lui aurais certainement permis.

— Tu n'es pas mariée, petite cousine. En tout cas, je n'ai pas eu à me défendre.

— Donc, tu ne l'as pas vu, il ne t'a rien dit, et il ne t'a pas embrassée ! Tu as tort, Marie, je te le répète. Tu avais préparé quelques phrases, bien insignifiantes à mon avis...

— Puisque tu veux tout savoir, je les ai prononcées et il m'a répondu sur le même ton. Ensuite, je n'ai rien trouvé à lui dire ; je suis restée stupide et

lui fort emprunté. C'est pourquoi je suis triste et déçue.

— Je ne te crois pas, non, je ne te crois pas. Veux-tu parier qu'avant une semaine tu seras appelée au Château ? Pourquoi frissonnes-tu ?

— Je frissonne parce que j'ai froid, mon manteau est encore tout mouillé.

— Tu seras appelée au Château et tu t'y rendras en cachette.

— Mais c'est très vilain ce que tu dis là.

— Tu t'y rendras en cachette et tu deviendras cette grande favorite dont tout le monde parlait avant le combat de Pultusk. Tu te rappelles que Mme Abramowicz passait en revue les dames de la meilleure société et qu'elle n'en trouvait aucune qui fût digne de tenir cet emploi.

— Tu me fatigues, petite cousine. Imagine ce que tu voudras, rêve comme il te plaira, mais laisse-moi reposer.

Et Marie s'étendit dans la voiture, et ce fut elle qui rêva, mais pas comme il lui aurait plu de rêver. Elle aurait voulu rêver qu'elle entrait au couvent pour se repentir et se réjouir de la caresse défendue. Elle n'entrait pas au couvent, elle entr'ouvrait les lèvres pour recevoir dans la pénombre le brutal baiser du conquérant, et il n'était plus question de la Pologne, mais de l'amour d'une femme pour l'amour.

VII

Dès l'arrivée de l'Empereur au Château, les autorités polonaises, qui attendaient le souverain avec inquiétude, furent introduites auprès de lui. Autant Napoléon s'était montré nerveux, irascible et loquace lors de la première entrevue, autant il fut simple, net dans ses propos, calme et presque joyeux. Etait-ce le baiser volé à cette Polonaise inconnue, était-ce la décision prise, qui rendait toute liberté d'esprit à celui qui toujours interrogea avec anxiété le destin ?

— Eh bien ! vos boues ont sauvé les Russes, il faudra attendre les gelées, dit-il au comte Potocki, beau-père de notre fameuse comtesse Potocka.

Un beau portrait de Delaroche, que l'on conserve au château royal de Varsovie, nous offre l'image de Napoléon après Iéna. Ce n'est plus le consul fiévreux, mais la gloire n'a pas encore alourdi sa victime ; l'Empereur est dans toute la force de sa chair et de son sang, dans toute la plénitude de son génie,

et, puisqu'il vient de se dominer, puisqu'il a été prudent une fois dans sa vie en ne poursuivant pas les Russes après Pultusk, il est au-dessus de lui-même ce soir où, après avoir rencontré un baiser imprévu, il parle aux grands seigneurs de Pologne. Et n'est-ce point Bourrienne qui écrit dans ses *Mémoires :* « J'ai dû regarder comme un chef-d'œuvre d'administration la manière dont l'Empereur établit à Varsovie un mode d'approvisionnement pour son armée qui manquait de tout. » Et la comtesse Potocka s'écrie : « Tous ceux qui se trouvaient au Château revinrent pénétrés d'admiration pour l'étendue et la profondeur de ce génie également propre à conquérir et à gouverner ». Mais regardons le portrait de Delaroche. Les yeux de l'Empereur sont tristes comme le pli de sa bouche. Quelle crise sentimentale traverse-t-il ? Le mari-amant de Joséphine, l'auteur des lettres d'Italie : « *Vivre dans une Joséphine, c'est vivre dans l'Elysée. Baiser à la bouche, aux yeux, sur l'épaule, au sein, partout, partout...* » (1) a vieilli sans doute, mais il ne s'est point délivré de son cœur étrangement sentimental. La plupart des historiens prétendent que l'Empereur ne subissait pas l'influence des femmes. Ils ne peuvent nier toutefois que l'amitié filiale et fraternelle n'ait gêné l'essor

(1) Lettre citée par Mme Gérard d'Houville dans *La vie amoureuse de l'Impératrice Joséphine.*

de l'aigle impérial, et l'on peut affirmer qu'au moment où Napoléon se sépara de Joséphine, au moment du divorce, il perdit par la souffrance la claire vision des êtres et des choses. Mais laissons cela. Au mois de janvier 1807, l'Empereur n'est pas encore décidé à divorcer, bien que la naissance d'un fils illégitime, le 13 décembre 1806, ait déjà mis à l'ordre du jour la question de la stérilité de l'Impératrice. Si Napoléon songe au divorce, c'est comme à une hypothèse très lointaine. Il a pardonné à Joséphine toutes ses légèretés, pour ne pas dire ses fautes, et c'est la preuve qu'il ne l'aime plus avec passion, mais simplement avec tendresse. Elle fait partie de sa vie intérieure, comme les autres êtres de sa famille. Il y a dans le cœur de Napoléon d'un côté Joséphine et les Beauharnais, de l'autre les Bonaparte. C'est un cœur fort peuplé, si j'ose écrire, un cœur aussi exceptionnel qu'était le cerveau, et un cœur d'une incroyable jeunesse. Le plus souvent, on tient à l'écart cet organe gênant ; le bruit du travail, le tumulte des scènes furieuses, le déchaînement des colères brusques, étouffent les soupirs de ce cœur charmant, empêchent d'entendre sa requête : il voudrait être aimé. Vous savez que Stendhal a dit dans *La vie de Napoléon,* en décrivant le regard de l'Empereur : « Ce regard prenait une douceur infinie quand il parlait à une femme. » Nous pouvons ajouter que

Napoléon eut ce regard d'une douceur infinie en pensant à la Polonaise inconnue de Bronie et en disant aux magnats qui l'entouraient :

— Puisque l'on ne peut se battre, je veux que l'on s'amuse.

C'était un ordre conforme à la politique du guerrier pacificateur et qui lui laissait espérer aussi qu'il retrouverait, parmi les dames de Varsovie, la femme-enfant dont les yeux à l'iris bleu, à la pupille immense, ne quittaient pas sa mémoire. Et presque immédiatement, en effet, on annonça qu'il y aurait *cercle* pour les dames, au Château.

A cette manifestation à la fois officielle et mondaine, Marie Walewska ne parut point. Mais la comtesse Potocka nous en fait le récit. Je ne m'attarderai pas à admirer la toilette de cette jeune dame qui parle avec complaisance de sa robe de velours noir, brodée à la Mathilde, d'or et de perles. Elle nous dit qu'une « fraise ouverte à la Van Dyck, des touffes de boucles légères et tous *ses* diamants accompagnaient parfaitement ce costume noble et sévère... » Elle fut charmée par les chuchotements flatteurs qui accompagnèrent son entrée dans la magnifique salle des tableaux historiques. C'est là que les dames qui devaient être présentées attendirent assez longtemps. « Tout à coup le silence fut troublé par une subite rumeur, les battants de la porte s'ou-

vrirent avec fracas, et M. de Talleyrand s'avança, prononçant à haute et intelligible voix cette magique parole qui faisait trembler le monde : *l'Empereur.* Aussitôt Napoléon apparut et s'arrêta un instant, comme pour se laisser regarder... » Le tableau n'est-il pas bien brossé ? Allons, je vais vous avouer que j'ai de l'affection tout de même pour la comtesse Potocka. Quand je pense à Marie, je m'entretiens avec cette médisante qui me parle de l'objet aimé. D'ailleurs, elle a du talent. Ecoutez l'analyse qu'elle fait de ses sentiments en face de Napoléon :

« ... Ce que l'on comprendra difficilement, c'est combien l'impression que l'on ressentait en l'apercevant pour la première fois était profonde et inattendue. Quant à moi, j'éprouvai une sorte de stupeur, une surprise muette, semblable à celle dont on est saisi à la vue de toute espèce de prodige. Il me semblait qu'il avait une auréole. La seule idée qui me vint lorsque je fus remise de ce premier éblouissement fut qu'il n'était pas possible qu'un tel être pût mourir, qu'une organisation aussi puissante, un génie aussi vaste dussent jamais s'anéantir !... Je lui accordais à part moi une *double immortalité.* »

L'expression est mystérieuse. Ne cherchons pas à l'expliquer. Elle répond en moi-même à une intraduisible émotion. Ecoutez encore cet aimable passage. L'Empereur s'adresse à la comtesse Potocka :

« Je ne saurais retrouver ce qu'il me dit, tant j'étais troublée. Ce fut probablement une de ces phrases banales qui vont à toutes les jeunes femmes. Je répondis sans doute assez gauchement, car il me regarda avec une sorte de surprise, ce qui me déconcerta encore davantage et me fit tout oublier, excepté le sourire gracieux et doux dont il accompagna le peu de mots qu'il m'adressa. »

Napoléon fit le tour de la salle, et plusieurs dames essayèrent de lui parler des patriotiques espérances que toutes mettaient en lui, mais il en parut assez mécontent, « ne répondit que par monosyllabes » et expédia ces importunes en moins d'une demi-heure.

— Que de jolies femmes ! dit-il à M. de Talleyrand assez haut pour être entendu.

Après un bienveillant salut de la main, il rentra dans ses appartements.

C'est à ce moment qu'il confia à Duroc, devant Murat et Talleyrand :

— Vous aviez raison. Elle n'est point parmi celles-là !

Comme son beau-frère et Talleyrand l'interrogeaient, Napoléon permit à Duroc de raconter l'aimable rencontre de Bronie. Quelques minutes plus tard, Murat, bavard incorrigible, avait raconté, à toutes les dames réunies dans la grande salle, que l'Empereur était épris d'une Polonaise inconnue.

VIII

Marie avait refusé, malgré les supplications d'Anastase, de se rendre au Château pour se mêler à ce *cercle* fameux. Le vieux Walewice-Walewski ignorait toujours l'escapade des deux cousines, mais, un accès de goutte le retenant au logis, il ne cessait d'épier sa trop jeune épouse.

Elle avait beaucoup changé en quelques jours. Elle, si vibrante aux nouvelles du dehors, si active dans ses démarches pour hâter l'enrôlement des camarades de son jeune frère dans l'armée naissante, si prête à confesser son amour pour le libérateur, à dire en tapant du pied que l'on n'avait pas le droit de douter de Napoléon ni de ses intentions, à plaider en chaque circonstance la cause des Français, elle était devenue silencieuse, sortait de toute chambre où se développait une discussion, recherchait la solitude, et, le front dans les mains, se regardait au miroir, triste, frémissant au moindre bruit.

Au lendemain du *cercle*, quelques-unes de ses amies, sa cousine et Mme Abramowicz, lui ont décrit la cérémonie. Elles n'ont pas le talent de Mme Potocka, et Marie les écoute par simple politesse, distraitement. Même quand la jeune cousine, qui n'était pas au *cercle* n'étant point encore mariée, lui dit à l'oreille : « Il a parlé de nous à M. de Talleyrand et au prince Murat, il a parlé d'une inconnue qu'il avait rencontrée à Bronie... », même ces paroles qui devraient lui être si douces, Marie les accueille en haussant les épaules.

Les voix mystérieuses qui parlent toujours à l'oreille des êtres promis à quelque grand destin ont appris à la Walewska que l'Empereur l'aimait. Elle n'en doute pas. Elle sait qu'il l'aime, lui, le conquérant dont elle n'a pas vu le vrai visage, elle, l'inconnue dont il n'a vu que le visage, et cela suffit à cette romantique épouvantée par l'avenir que les voix lui prédisent. Puisqu'elle sent encore sur ses lèvres ce baiser qui lui brûle la chair et le sang, lui aussi doit sentir encore, dans sa chair et son sang, le désir que Marie peut s'avouer, car elle ne donnera plus à qui que ce soit, pas même à Napoléon, un baiser comme celui-là.

— Ne parle à personne de tout ceci, petite cousine, rappelle-toi ton serment !

Si la petite cousine avait tenu la parole donnée,

les dieux auraient peut-être épargné Marie Walewska. Mais tout était écrit, et Marie ne l'ignorait point. Elle avait peur dans la solitude, devant son miroir, une peur incompréhensible, peur dans sa pureté, dans sa loyauté, dans la noblesse de son âme, peur devant ce vieillard qui se faisait l'instrument du malheur en la conjurant de le représenter dans le monde de la cour, ô ironie ! et qui avait l'air cependant d'être inquiet, lui aussi, de ce qui allait arriver demain.

La petite cousine n'a pas tenu la parole donnée. Cette inconnue, ces inconnues que recherchent Murat, Talleyrand, Duroc, même le prince Borghèse, et Poniatowski, et Potocki, et tous les grands seigneurs, ces inconnues que Napoléon a cru reconnaître en la princesse Lubomirska et l'une de ses amies, ce sont tout simplement Marie Walewska et sa petite cousine.

— Mais oui, ma chère, c'est une histoire dont il ne faut pas que vous parliez, je l'ai promis à Marie. Vous doutez encore ? Je vous donnerai une preuve : nous avions des manteaux sombres sur des toilettes très simples, de grands chapeaux enveloppés de grands voiles noirs. Renseignez-vous auprès du prince Joseph, il vous dira que les inconnues de l'Empereur avaient de grands chapeaux et de grands voiles noirs.

Ainsi se confie à Mme Abramowicz l'indiscrète cousine. Ne lui en gardons pas rancune, c'était écrit

Ne gardons pas davantage rancune au prince Joseph Poniatowski d'avoir écouté Mme Abramowicz.

— Des toilettes très simples, des manteaux et de grands chapeaux noirs ? Et vous dites que cette dame Walewska est très blonde, telle un Greuze, avec des yeux bleus ? C'est elle, évidemment. Ah ! quel service vous nous rendez !

C'est un service immense que la petite cousine paraît avoir rendu à la Pologne, et ce n'est pas sa faute, ni la faute du héros Poniatowski, ni la faute de Marie, si l'Empereur n'a pu rétablir dans ses frontières le libre et noble royaume.

Le prince Joseph est un soldat à la décision prompte. Les Colonna de Walewice-Walewski sont de vieille et grande famille, mais il importe peu : l'avenir de la patrie peut se décider dans une alcôve, et ce sera pour cette petite dame Walewska une gloire magnifique et qui purifiera tout.

— Demandez-lui quand elle pourra me recevoir, ordonne le prince à son secrétaire.

Le vieil Anastase fait répondre que Mme Walewska recevra Joseph Poniatowski à la tombée du jour. De ce rendez-vous si important, Poniatowski fait part à tous ses amis qui portent les plus beaux noms de Pologne, et il s'y rend pour enlever la

position, ardent et n'admettant pas qu'on lui résiste. Mais, dans ce salon où le vieil Anastase le laisse seul avec Marie, il se heurte au silence de cette femme ravissante qui l'écoute sans baisser les yeux et qui secoue la tête en signe de refus.

Que refuse-t-elle ? Oh ! peu de chose ! Poniatowski lui demande simplement de venir au bal que va donner, par ordre, M. de Talleyrand. Napoléon y paraîtra, et l'Empereur serait sans aucun doute très heureux de revoir la patriote passionnée qui est venue le saluer à Bronie.

Marie n'a pas marqué le coup que lui porte cette fin de phrase. C'est vraiment une dame, cette femme qui est si femme. Dans sa robe blanche, car elle ne porte plus depuis quelques jours que des robes blanches ou des robes noires, dans sa robe blanche d'une simplicité juvénile, elle a redressé sa taille très souple, et, comme si elle ne comprenait pas l'allusion à Bronie et à l'inconnue, elle a persisté dans son silencieux refus de se rendre au bal de Talleyrand. Puis, quand il faut qu'elle parle, elle donne pour excuse la santé de son mari, le deuil de la Pologne, ce deuil qu'elle porte en blanc ou en noir et qui ne lui permet pas de danser.

Poniatowski reçut la leçon sans broncher. M. Frédéric Masson croit pouvoir attribuer au prince Joseph ces paroles :

— Peut-être le ciel se servira-t-il de vous pour rétablir la patrie.

Soit, mais cela ne suffit point, et ne suffisent point les prières adressées à Marie, toujours selon M. Frédéric Masson, par les principaux représentants de la Pologne, « les hommes d'Etat dont l'autorité repose sur la considération, l'estime publique et la déférence due à leur conduite et à leurs lumières ». Vous me dites : « Pourquoi Mme Walewska recevait-elle tous ces gens-là ? » Mais c'est le vieil Anastase qui les lui amène. Il affecte de ne rien savoir de l'escapade qui fait tant de bruit. « ... Il ne voit dans cette insistance que la reconnaissance par ses pairs du rang qu'il occupe, que l'approbation publique donnée au choix qu'il a fait de cette jeune femme, hors de son monde, pour sa troisième épouse... » Il me semble que M. Frédéric Masson, auquel j'emprunte cette explication facile, simplifie trop un bien singulier caractère (1). Cet homme qui aura sous peu quatre-vingts ans a parfaitement compris que cette femme qui n'a pas vingt ans va lui échapper. Depuis quelques jours, depuis la soirée où elle est rentrée si tard, Walewice-Walewski a la certitude d'être bientôt trompé. Il connaît

(1) Je ferai le même reproche à M. Octave Aubry, auteur de *Le grand amour caché de Napoléon* (Arthème Fayard et Cie, édit.).

le cœur humain, il a déjà guetté d'autres visages qui ne le regardaient plus, d'autres bouches qui ne lui parlaient plus, d'autres tristesses brusques. Et lui qui croit toucher à la tombe, mais qui peut encore vivre de trop longs mois, il cherche autour de lui qui sera l'amant. Quand on le renseigne sur l'escapade de Bronie, il délire de joie. A tant faire que d'être trompé, mieux vaut que ce soit avec Napoléon. Il reste entendu qu'Anastase ne s'avoue point cyniquement de telles pensées. Nous ne mentons à personne autant qu'à nous-mêmes. Il se dit : « Je me sacrifierai pour la patrie. » Il ajoute ses conseils d'abord, puis ses ordres, aux supplications des notables polonais, et, quand ceux-ci sont partis, il joue le grand jeu hypocrite :

— Que peut cacher cette horreur du monde, cette timidité, Marie ? Si je n'avais pour nous deux un profond respect, je me laisserais aller à des suppositions.

Alors, la pupille se dilate davantage dans l'iris bleu, et Marie murmure :

— N'est-il donc personne pour me défendre ?

Le vieil Anastase a l'oreille dure, il entend mal, et, sur un ton furieux, commande à sa femme de répéter cette phrase chuchotée.

De nouveau, la tête blonde fait le signe du refus. Je m'attarde à cette minute où le destin fut plus

fort que le rêve de Marie. Pendant cette minute de suprême angoisse, Marie chercha un point d'appui dans ses souvenirs ; elle se tourna vers le manoir de Walewice et n'y trouva que le lit des séniles caresses. Son enfant ? Elle ne lui ferait aucun mal; et, l'aimant bien, elle n'était pas une mère exaltée. Il est très rare que l'amitié maternelle gêne les mouvements de l'amour.

— Tous, vous le voulez ! dit-elle. Tous !... J'obéirai.

Elle est vaincue. Adieu l'idée sublime, peut-être niaise mais si jolie de la femme-enfant, de la femme-poète ; elle verra la bouche qui lui a donné l'inoubliable baiser, elle sera devant le conquérant pareille à toutes les autres dames de la cour, à la merci du souverain. Tout à coup, elle s'aperçoit faisant la révérence, et une timidité nouvelle la saisit :

— Je n'ai pas été présentée puisque je n'ai pas été au *cercle*, dit-elle à son époux. J'irai au bal, mais je ne veux pas que l'on me présente officiellement.

Comprenez-vous l'importance de ces mots ? Ils établissent, entre le vieillard et la jeune femme, des rapports imprévus. Elle exige, comme si elle avait conscience de la valeur qu'elle représente, et lui, conscient de la valeur qu'elle représente en effet,

cède ainsi qu'il cédera toujours pendant les sept années qui lui restent à vivre.

— Qu'à cela ne tienne, consent-il, je préviendrai Joseph Poniatowski.

Puis il s'informe de la toilette que Marie composera pour lui faire honneur, car il se rendra au bal de Talleyrand, malgré la goutte. Il voudrait une robe somptueuse, digne de l'habit que lui-même portera, du bel habit que barre le cordon bleu de l'Aigle blanc.

— Je suis en deuil de notre patrie, répond Marie.

Et, sans se douter qu'elle attirera sur elle tous les regards par sa simplicité, elle annonce, et sa voix n'admet pas de contradiction, qu'elle mettra sa robe de satin blanc, sa robe tout unie sous une tunique de gaze.

— Je ne veux aucun bijou, nous sommes en deuil.

N'est-elle pas une vraie femme, cette jolie ? Sortant du grand rêve, elle consent à parler toilette ; mais aussitôt, par les artifices de la coquetterie, elle revient à sa naturelle noblesse. Elle ira au bal pour affirmer le deuil de la Pologne.

IX

La comtesse Potocka nous dit que ce bal chez M. de Talleyrand fut un des plus curieux auxquels il lui fut donné d'assister. L'Empereur s'y montra fort gai et même y dansa un peu, et assez gauchement, assure Mme de Rémusat. Entre deux contredanses, on vit le grand chambellan, le ministre des affaires étrangères, l'illustre Talleyrand, s'avancer avec peine jusqu'au milieu du salon, « une serviette pliée sous le bras, un plateau de vermeil à la main, et venir offrir un verre de limonade à ce même monarque qu'à part lui il traitait de parvenu. » Mme Potocka en est tout amusée... et scandalisée.

— Comment trouvez-vous que je danse, madame ? lui dit l'Empereur en s'asseyant auprès d'elle. Je pense que vous vous êtes moquée de moi.

— En vérité, Sire, lui dit-elle, pour un grand homme vous dansez parfaitement.

J'arrête ici ma citation, car Mme Potocka prétend que l'Empereur venait de danser avec Marie Walewska et nous savons que Marie ne dansa pas ce soir-là.

Quand notre amie était arrivée, elle avait fait naturellement sensation. Sa robe blanche lui allait à ravir; elle avait posé sur ses cheveux « un diadème de feuillage ». On l'installa entre deux dames qu'elle ne connaissait pas, et, tout de suite, Joseph Poniatowski vint se placer derrière elle pour lui parler bas :

— On vous a attendue avec impatience, on vous a vue arriver avec joie, on s'est fait répéter votre nom jusqu'à l'apprendre par cœur.

Et la conclusion de ce babillage est une invitation à la danse.

— Je ne danse pas, répond Marie, je n'ai nulle envie de danser.

Frédéric Masson a fort bien décrit cette scène et garantit l'authenticité de cette réponse, comme il garantit la vérité de cet amusant épisode : des officiers de l'état-major entourent la belle inconnue ; l'Empereur est jaloux de leur jeunesse et de leur grâce, il fronce les sourcils, appelle Berthier, et Louis de Périgord doit partir immédiatement pour se rendre au 6e corps d'armée, sur la Passarge ; puis c'est Bertrand qui semble un rival, on l'expédie

au quartier général du prince Jérôme, devant Breslau.

Les danses sont suspendues puisque Marie Walewska (quel nom difficile à retenir !) n'y trouve aucun agrément, et l'Empereur parcourt les salons, devenu nerveux, irritable : Marie (quel nom délicieux !) ne le regarde pas.

Elle ne veut pas le regarder. Il lui déplaît, bien qu'elle l'ait à peine aperçu. Pourquoi se laisse-t-il aduler ainsi par toutes ces femmes ? Elles sont grotesques et il est petit. Elle ne ressent point ce qu'a ressenti la comtesse Potocka. A présent, elle hait l'Empereur. Qu'est-il venu faire dans sa vie, ce Français, ce Corse qui n'a pas l'élégance des danseurs polonais, ni la souplesse slave du beau danseur d'autrefois. A la dérobée, elle lui jette un coup d'œil méchant. Non, en vérité, il ne lui plaît pas ! Ce vainqueur du monde n'a pas l'aisance d'un homme du monde. Il est trop brusque, trop impérieux, trop saccadé dans ses mouvements. Plus sa promenade autour du cercle des dames le rapproche de Marie, plus se dénoue l'enchantement créé par le baiser dans la pénombre. Ce conquérant est somme toute un prétendant à l'amour, et, en amour, jamais il ne fut heureux. Les trahisons de son épouse, l'Impératrice Joséphine, ne se comptent plus. Pourtant, il l'adore, cette femme galante. Bien qu'elle soit plus vieille que lui et qu'elle ne lui ait point donné

d'enfant, il lui demeure attaché, sinon fidèle. Les maîtresses qu'il eut, sans doute ne furent-elles que distraction à son chagrin de mari bafoué. Marie ne veut pas être une distraction. Tandis que la cour entière épie la rencontre de l'Empereur et de celle qui sera la favorite demain, la Walewska se détourne, il faut que ses voisines la poussent du coude pour qu'elle se lève quand Sa Majesté s'arrête devant elle.

Décrivant cette apparente timidité, cette attitude, décrivant Marie, Mme Potocka s'exclame : « ...délicieuse de figure et nulle d'esprit !... » Evidemment, Mme Walewska parut étrangement silencieuse quand l'Empereur, ayant cessé de lui parler à voix haute, lui adressa quelques mots à voix basse et attendit en vain une réponse. M. Frédéric Masson nous a rapporté ces deux phrases :

— Le blanc sur le blanc ne va pas, madame, dit Napoléon tout haut.

Puis, dans un murmure :

— Ce n'est pas l'accueil auquel j'avais droit de m'attendre, après...

Il s'interrompt. Elle reste immobile et se tait. Il l'observe un moment, les sourcils froncés, et s'éloigne, quitte le bal.

Aussitôt, chacun demande à sa voisine : « Que vous a-t-il dit ? » Et chacune répète à son voisin,

en appuyant sur les mots, le banal compliment qu'il a imaginé. Mais, dans chaque groupe, quand on a fini de parler de soi, on parle de la Walewska :

— Ma chère, l'Empereur a été impertinent à propos de sa toilette : « Le blanc sur le blanc ne va pas... » Que signifie ?

— Que tout cela est une comédie. Une telle familiarité prouve qu'ils sont amants et maîtresse, je m'en doutais.

— Et moi, j'en suis certaine. C'est le prince Murat qui a tout arrangé.

— Non, c'est M. de Talleyrand lui-même.

— Peu importe, on nous a donné la comédie. La preuve en est que l'Empereur lui a chuchoté, après l'impertinence, quelques mots très doux.

— Lesquels ?

— On l'ignore, mais il avait son charmant sourire.

— Je donnerais tout au monde pour savoir ce qu'il lui a chuchoté. Prince ! Prince, venez ici !

C'est au prince Joseph Poniatowski que s'adresse la médisante :

— Vous étiez tout près de Mme Walewska et de l'Empereur, prince. Racontez-nous ce que l'Empereur lui a murmuré.

— Chut ! Secret d'Etat ! sourit le prince Joseph qui semble fort heureux et guilleret.

A l'autre bout du salon, Anastase Colonna de Walewice-Walewski, la poitrine barrée du grand cordon bleu de l'Aigle blanc, rejoint sa femme et lui demande à son tour quelles sont les paroles secrètes que lui a dites l'Empereur. Une seule réponse :

— Allons-nous-en, je n'aurais pas dû venir.

— Et pourquoi ? se récrie le vieil Anastase en donnant l'ordre d'appeler ses gens.

Il est fort à l'aise dans le rôle qu'il a volontiers accepté. Son âge lui permet de regarder avec ironie les moqueurs. Il redresse sa taille, qui est demeurée assez droite, et porte haut la tête. Tous les maris qui le blâment voudraient bien être à sa place.

Dans la voiture, il est plein de prévenances pour Marie, il la félicite de son succès de beauté, mais lui recommande une toilette un peu plus recherchée, à l'avenir, quand elle aura l'honneur de rencontrer Sa Majesté, et ce sera dans peu de jours :

— On m'a prié à un dîner qui s'organise et où sera l'Empereur. J'ai accepté pour nous deux.

La voiture s'arrête devant le perron. Walewski offre le poing à sa jeune épouse et la quitte à la porte de son appartement :

— Que Dieu veille sur votre sommeil, Marie.

Hélas ! comment pourrait-elle dormir ? Voici le billet que lui remet sa femme de chambre :

« Je n'ai vu que vous, je n'ai admiré que vous, je ne désire que vous. Une réponse bien prompte pour calmer l'impatiente ardeur de

« N. »

Ce n'est plus une impertinence, c'est une injure. Marie s'adresse sévèrement à sa femme de chambre :

— Qui vous a remis cette lettre ?

Pour s'excuser, la femme de chambre avoue :

— Le prince Poniatowski, madame. Il attend la réponse dans la rue.

Aux yeux de cette domestique, le prince Joseph est le chef de la patrie, celui auquel on ne résiste pas.

— Va dire au prince qu'il n'y a pas de réponse.

Et, derrière la servante qui s'empresse, elle ferme la porte, s'enferme à double tour. Elle a bien raison : voici Poniatowski lui-même qui, bousculant la messagère, a l'audace de pénétrer, par l'escalier de service, jusqu'aux appartements de Marie.

Nous citerons encore Frédéric Masson :

« ... Le prince prie, supplie, menace, et, au risque d'un scandale, s'éternise une demi-heure contre cette porte close. Il part enfin, furieux. »

La nuit de Marie fut tragique, aussi terrible que cette nuit qui précéda l'accès de fièvre et qui suivait la soirée où Mme Laczinska battit sa fille pour la contraindre à épouser le vieil Anastase.

— Que leur ai-je fait ! soupire en joignant les mains cette femme si petite dans son immense lit.

Elle voudrait être laide pour qu'on ne la convoitât plus. Ce simulacre d'amour, ces gestes malpropres de l'amour, qu'on lui ordonne d'accomplir au nom de la patrie, comme autrefois on lui ordonnait, au nom de la famille, de se prêter aux caresses d'un septuagénaire, lui donnent la nausée et surtout lui font craindre d'être écartée à jamais des rêves d'amour, des beaux rêves qui sont sa raison d'être, qui furent sa joie d'adolescente et demeurent sa consolation. Je ne découvre chez elle aucun orgueil d'avoir été choisie par l'Empereur, aucune pensée de vanité, aucun sentiment trivial ou vilain, et je suis sûr de dire la vérité. Elle était pure comme une enfant dans son immense lit.

Tout à l'heure, elle a crié au prince Joseph :

— Non, je n'irai pas au dîner. Pas plus que je n'ai dansé au bal, je n'irai à ce dîner !

Maintenant, dans la demi-clarté qui émane de la veilleuse, tandis qu'elle récite les prières qui doivent la rapprocher de la Sainte Vierge, sa patronne, elle fait de la tête, sur l'oreiller, le signe du refus.

Pauvre gosse ! De même qu'elle fut plus séduisante dans sa simplicité, avec sa robe blanche et son diadème de feuillage, de même elle est plus excitante dans son refus et sa pureté.

Au réveil, au sortir d'un cauchemar qui lui a fait revivre en la déformant la scène de Bronie — Napoléon était comme une bête, essayait de la violer, l'écrasait — la première personne que voit Marie, c'est la servante qui ose lui tendre un nouveau billet. Mais celui-ci, Marie ne l'ouvre pas, et, le joignant au premier, elle ordonne à la domestique audacieuse de remettre l'enveloppe au porteur.

Une crise d'angoisse la jette en larmes sur l'oreiller. Qui frappe à sa porte ! Elle fait semblant de ne pas entendre, mais Anastase entre, et le vieillard semble radieux. Je suis convaincu qu'il feint d'être joyeux et s'efforce pour atteindre à une réelle grandeur.

— Levez-vous, ma chère ! Toute la noblesse de Varsovie vous attend dans nos salons.

Elle pleure bruyamment, elle voudrait que la violence de son chagrin atteignît, à défaut du cœur, l'intelligence de ce mari qui ne veut pas la défendre.

Il s'approche d'elle. Elle lui tend les bras. Il la contemple tristement :

— Ma petite Marie, murmure-t-il, combien tu seras malheureuse !

Et il appuie sur le joli front sa main ridée aux longs doigts secs.

— Ayez pitié de moi ! supplie l'enfant aux yeux rougis par les larmes.

Mais Anastase s'est déjà repris. Certes, il a pitié d'elle et pitié de lui-même, son expérience de la vie et du monde l'avertit toutefois que chacun de leurs gestes est désormais guetté par la chronique scandaleuse et sera interprété par l'Histoire.

— Habillez-vous, ordonne-t-il, et, si vous êtes souffrante, demeurez étendue sur une chaise longue dans vos appartements, mais il faut, sous peine de me faire passer pour un jaloux ridicule, que vous receviez Joseph Poniatowski et la délégation de la noblesse qu'il vous présentera.

Il s'interrompt, sourit avec mélancolie, achève :

— ...qu'il vous présentera comme à une souveraine.

— Puisque vous avez compris, gémit-elle, défendez-moi !

Il se penche pour l'embrasser sur l'épaule, et, à l'oreille :

— M'avez-vous demandé conseil quand vous fûtes à Bronie ?

Avec effort, il se relève, puis, d'assez haut, plein de dignité, un peu solennel :

— Je vous ordonne de m'obéir et j'en ai deux fois le droit, étant votre époux et un mari déjà outragé.

Durant toute cette scène, ils n'ont point parlé de la Pologne. Ce sont des êtres humains aux prises

avec les passions humaines. La Pologne attend derrière la porte. Elle n'attendra pas longtemps. Un nouveau sentiment a saisi le cœur de Marie : le dégoût de ce vieil homme à la singulière perversité, de cet abominable mari qui la met à l'étal. Par horreur de cet homme qui a gâté toute sa jeunesse, elle lui obéit en s'avilissant; elle reçoit, étendue sur une chaise longue, Joseph Poniatowski et les notables polonais; elle écoute avec résignation l'un d'eux, le plus âgé, le plus respecté, qui lui dit d'un ton sévère :

— Tout doit céder, madame, en vue de circonstances si hautes, si majeures pour toute une nation.

Elle maîtrise un sinistre éclat de rire.

Colonna de Walewice-Walewski prend la parole, il assure de l'obéissance de sa femme ses éminents compatriotes. Qu'ils se rassurent : Mme Walewska se rendra au dîner projeté afin d'y rencontrer Sa Majesté l'Empereur.

Vous vous récriez : « Cela n'est point vraisemblable ! » Je voudrais bien avoir inventé cette scène à la puissante saveur. Voyez-vous les magnats polonais, groupés autour de leur doyen et de Joseph Poniatowski, saluant très bas le mari octogénaire de la future favorite ? Ce sont les mêmes qui signeront la lettre que vous allez lire et dont Frédéric Masson

a pris la responsabilité, disant qu'il n'en avait pas changé un seul mot :

Madame, les petites causes produisent souvent de grands effets. Les femmes, en tout temps, ont eu une grande influence sur la politique du monde. L'histoire des temps les plus reculés comme celle des temps modernes nous certifie cette vérité. Tant que les passions domineront les hommes, vous serez, mesdames, une des puissances les plus redoutables.

Homme, vous auriez abandonné votre vie à la digne et juste cause de la Patrie. Femme, vous ne pouvez la servir à corps défendant, votre nature s'y oppose. Mais aussi, en revanche, il y a d'autres sacrifices que vous pouvez bien faire et que vous devez vous imposer, quand même ils vous seraient pénibles.

Croyez-vous qu'Esther se soit donnée à Assuérus par un sentiment d'amour ? L'effroi qu'il lui inspirait, jusqu'à tomber en défaillance devant son regard, n'était-il pas la preuve que la tendresse n'avait nulle part à cette union ? Elle s'est sacrifiée pour sauver sa nation et elle a eu la gloire de la sauver.

Puissions-nous en dire autant pour votre gloire et votre bonheur !

N'êtes-vous donc pas fille, mère, sœur, épouse de zélés Polonais qui, tous, forment avec nous le faisceau national, dont la force ne peut ajouter (?) que par le nombre et l'union des membres qui la composent. Mais sachez, Madame, ce qu'un homme célèbre, un saint et pieux ecclésiastique, Fénelon, en un mot, a dit : « Les hommes qui ont toute autorité en public ne peuvent, par leurs délibérations, établir aucun bien effectif si les femmes ne les aident à l'exécuter. » Ecoutez cette voix réunie à la nôtre pour jouir du bonheur de vingt millions d'hommes.

Cette lettre magnifique fut remise à Marie Walewska par une amie de Mme de Vauban, laquelle Mme de Vauban, née Puget-Barbentane, réfugiée à Varsovie depuis l'émigration, et maîtresse du prince

Joseph Poniatowski, vivant publiquement avec lui, devait donner, selon le vieil Anastase, à l'épouse de celui-ci les meilleurs conseils sur l'étiquette des cours. Nous ne savons pas le nom de l'amie qui va tenir un rôle important dans la suite de ce récit, mais je crois, tout comme Frédéric Masson, que ce fut M[me] Abramowicz dont je vous ai déjà entretenus. A y bien réfléchir, j'en suis certain. Admettez-le avec moi. M[me] Abramowicz est à peine plus âgée que Marie Walewska. Divorcée, elle n'a d'autre fortune que son joli visage, son bon caractère et son esprit. D'autre part, elle affecte le patriotisme le plus ardent. Enfin, chez M[me] de Vauban qui mène grand train, elle remplit les fonctions de dame pour accompagner, parfois de secrétaire.

— Vous vous connaissez, dit M[me] de Vauban. J'en suis fort aise.

Et elle confie l'apprentie favorite à la malicieuse Abramowicz.

Les deux jeunes femmes ne purent s'empêcher de sourire en lisant l'épître des magnats polonais. Voilà un sourire qui désarme l'âme tendue de Marie.

— Je ne suis pas Esther ! proteste-t-elle avec une petite moue.

— Et Napoléon n'est pas Assuérus et tu pourras l'aimer, affirme M[me] Abramowicz.

Elle prend dans ses bras, caresse tendrement la

femme-enfant qui a besoin d'affection et qui n'a plus d'amie depuis qu'elle s'est brouillée avec son indiscrète cousine.

— Non, je ne l'aime pas ! s'écrie-t-elle, et, tout de suite, elle se reprend : je ne pourrais pas l'aimer même si je faisais pour mon pays ce que vous exigez de moi.

Elle est fatiguée de lutter. On la maintient dans un état qui touche à la fièvre. L'habile Abramowicz ne vient-elle pas de lui lire aussi le billet qu'elle avait renvoyé à Napoléon. En voici la conclusion :

« ... *Vous m'ôtez le repos ! O donnez un peu de joie, de bonheur, à un pauvre cœur tout prêt à vous adorer. Une réponse est-elle si difficile à obtenir ? Vous m'en devez deux.*

« *N.* »

C'est un billet de collégien, et ce collégien est non seulement un grand empereur, mais le conquérant qui a donné le sublime baiser dans la pénombre de la voiture. Marie n'a pas l'esprit critique de la comtesse Potocka. Peut-être même n'est-elle pas exceptionnellement intelligente. Pourquoi serait-elle très intelligente ? L'intelligence est une bien petite chose à la surface de nous-mêmes, comme aimait à dire

notre maître Maurice Barrès. L'âme de Marie est un peu rassurée par la forme respectueuse de ce puéril billet.

— C'est à vous, chérie, que je veux obéir. Mon vieux mari m'ordonne de paraître à ce dîner, mais c'est pour vous plaire que j'irai.

Elle a trouvé ce moyen de se mentir à elle-même. Elle cédera à cette amie pour laquelle il lui semble que son cœur bat passionnément, et la chronique nous apprend que, la nuit qui précéda le célèbre dîner, la jolie Mme Abramowicz ne quitta pas la délicieuse Marie Walewska.

Voici le salon où l'on attend l'Empereur avant de passer à la salle à manger. On s'empresse autour de la Walewska que la tendresse enveloppante de Mme Abramowicz ne protège plus. Les compliments que l'on fait à Marie l'offensent de nouveau, et quand le Grand-Maréchal annonce : « *L'Empereur* », elle regarde droit, cette fois, mais comme pour défier Napoléon.

De son pas rapide, il s'approche d'elle et, très simplement, avec cette gentillesse que le maître du monde a parfois, il lui demande des nouvelles de sa santé, n'insiste pas, la quitte.

Pendant le dîner, Marie est placée à côté de Duroc. De l'autre côté de la table, Napoléon, tout en parlant aux autres convives, établit avec Duroc,

par signes, une sorte de conversation muette. Et Duroc se penche vers Mme Walewska :

— L'Empereur me demande ce qu'est devenu le bouquet de Bronie.

Cette jeune femme, qui n'a pas vingt ans et que Mme Potocka déclare nulle d'esprit, sait répondre qu'elle conserve religieusement pour son fils les fleurs que Sa Majesté lui a données.

— Permettez qu'on vous en offre de plus dignes de vous, murmure Duroc.

Frédéric Masson affirme que Marie riposta tout haut, en rougissant de honte et de colère :

— Je n'aime que les fleurs !

Tout cela est assez maladroit, de même que ce discours que l'on prête à Napoléon et qu'il aurait tenu après le repas, « au milieu de la confusion d'une sortie de table » :

— Non, non, avec des yeux si doux, si tendres, avec cette expression de bonté, on se laisse fléchir, on ne se plaît pas à torturer ou l'on est la plus coquette, la plus cruelle des femmes.

L'Empereur s'est-il servi de paroles aussi plates ? C'est possible, puisque le sublime écrivain des bulletins de la Grande Armée, le poète des lettres à Joséphine, se montra bien souvent au-dessous du médiocre dans sa correspondance amoureuse, et je ne sais rien de plus émouvant que cette humaine

médiocrité. Mais si Napoléon a prononcé des phrases banales, il y a mis un accent d'angoisse et de surprenante tristesse.

La tristesse est-elle un moyen de comédie, une arme de séduction ? Cette comédie, tous les personnages du drame vont la jouer à merveille, et de cette arme le confident, Duroc, la confidente, Mme Abramowicz, se serviront avec un rare bonheur.

Après que l'Empereur eut quitté la maison où il avait dîné, la plupart des hommes lui ayant fait escorte, y compris Walewice-Walewski, Mme de Vauban entraîna chez elle Marie Walewska.

Dans les salons de la maîtresse du prince Joseph, quelques initiés attendent. Parmi eux, plusieurs convives du dîner. Ils entourent la femme-enfant qui traverse un étrange conte de fée et que la jolie Mme Abramowicz couvre d'ardentes caresses.

— Où est mon mari ? demande tout soudain Mme Walewska.

C'est un cri de détresse. Mais où est-il, en effet, le vieil Anastase ? Nous l'ignorons, et M. Frédéric Masson, qui lui décerne gratuitement le brevet « d'honnête homme », l'ignore tout comme nous. A coup sûr, Walewice-Walewski n'assiste pas au coup de théâtre que l'on a préparé chez Mme de Vauban.

Comme par magie, les familiers de cette grande dame aux mœurs aimables disparaissent, laissant seules, dans le salon, avec le Grand-maréchal qui vient d'entrer, Mme Abramowicz et Marie à laquelle on n'a pas répondu au sujet de son époux.

Duroc s'incline profondément devant Mme Walewska qui demeure assise et garde entre ses mains les mains de son amie très douce.

— L'Empereur m'a chargé de vous remettre ce message.

Sur les genoux de Marie tombe une lettre qui n'est pas cachetée et dont Mme Abramowicz s'empare pour la lire à haute voix de crainte que l'on ne refuse d'y jeter les yeux :

« Il y a des moments où trop d'élévation pèse, et c'est ce que j'éprouve. Comment satisfaire le besoin d'un cœur épris qui voudrait s'élancer à vos pieds et qui se trouve arrêté par le poids de hautes considérations paralysant le plus vif des désirs ? Oh! si vous vouliez!... Il n'y a que vous seule qui puissiez lever les obstacles qui nous séparent. Mon ami Duroc vous en facilitera les moyens.

« Oh! venez! venez! Tous vos désirs seront remplis. Votre patrie me sera plus chère quand vous aurez pitié de mon pauvre cœur.

« N. »

Sans doute Marie n'a-t-elle point écouté cette prose sans vigueur ni flamme, mais la jolie confidente et le fidèle ami se chargent des commentaires. Le Grand-Maréchal explique la tristesse de l'Empereur. Il le montre dans la solitude de la gloire, n'ayant que le travail pour se défendre contre la mélancolie qui règne en souveraine sur cette âme illustre et méconnue. Je ne crois pas que Duroc ait été très éloquent. A coup sûr, il n'a pas convaincu Marie, et pourtant, il l'a rassurée. Elle propose son amitié, elle offre son amitié à Napoléon, elle le voudrait secourir, il ne l'effraie plus. Encore un peu et il lui ferait pitié. Quant à l'aimer, non, elle ne veut pas. Et la voici qui semble regretter de ne pouvoir expliquer à Napoléon lui-même les raisons de son refus.

— Mais tu les lui diras, Marie ! s'écrie la confidente exaltée. Accepte d'aller à ce rendez-vous qu'il réclame de toi, et tu lui parleras si doucement qu'il ne te demandera que ton affection en échange du salut de notre patrie.

Le Grand-Maréchal applaudit. Au nom de son maître, il promet que Mme Walewska n'aura rien à craindre d'un amour trop délicat pour ne pas respecter les scrupules de la vertu. Marie se tait. Brusquement, elle fond en larmes : elle se rappelle le baiser de Bronie, le baiser dont elle n'a point parlé

à sa chère et jalouse confidente. Celle-ci conseille à Duroc :

— Laissez-la et dites à l'Empereur qu'elle ira au rendez-vous.

Le Grand-Maréchal obéit, tandis que Marie proteste, s'indigne. C'est en vain. Mme de Vauban accourt. Mme Abramowicz relit la lettre de Napoléon, insiste sur les deux dernières phrases : « *Tous vos désirs seront des ordres. Votre patrie me sera plus chère quand vous aurez pitié de mon pauvre cœur.* » N'est-ce pas un engagement ?

— C'est un engagement ! répond la maîtresse du prince Joseph. Si vous suivez nos conseils, la Pologne est sauvée.

L'opinion d'une Française a du poids. Et Mme de Vauban, née Puget-Barbentane, a trop vécu à Versailles pour que l'on dédaigne ses avis quand elle parle de l'influence d'une amitié féminine sur la destinée des nations.

— Mais je ne peux pas, madame, je suis mariée.

Ah ! quelle naïveté ! Pas si naïve que cela, cette malicieuse ingénue. Elle cache sous des mots d'enfant, pas très intelligents, les plus rares subtilités d'une conscience nourrie par les rêves. Si elle ne peut pas, c'est qu'elle a aimé déjà l'Empereur et qu'elle ne l'aime plus. Il faut reconstruire cet amour.

— Elle est gentille ! se moque Mme de Vauban.

Croit-elle donc que son vieil époux n'est pas consentant ?

— Même s'il l'était, répond Marie, cela n'entraînerait pas que je le sois.

Soudain, d'une façon qui paraît incompréhensible aux deux femmes penchées vers elle, Marie cède :

— Faites de moi ce que vous voudrez.

Tout de suite, elle ajoute :

— Mais je ne veux pas rentrer chez moi cette nuit.

Et elle s'accroche au bras et à la taille de la jolie Mme Abramowicz.

Il est bien entendu que je n'invente aucun événement. Voici la seconde nuit que Marie passe en compagnie, sous la surveillance de la confidente, de Mme Abramowicz si vous le voulez bien.

Et non seulement la nuit, mais toute la journée du lendemain, on la gardera prisonnière dans le palais qu'habite Mme de Vauban. Que s'est-il passé durant ces longues heures ? J'imagine volontiers un puéril bavardage sur les lèvres de Marie. Elle a été tellement malheureuse depuis plus de trois ans, et seule, sans tendresse, sans caresses. Elle se blottit dans les bras de sa nouvelle amie ; rien d'équivoque dans son esprit, mais une chaude et innocente sensualité. Elle affirme à celle qu'elle croit connaître depuis toujours :

— Après mon mariage, j'ai compris que je

ne pourrais plus jamais aimer un autre homme.

Elle se raconte, elle dévoile son cœur, mais elle ment quand elle parle de la rencontre de Bronie. Du baiser, elle ne parle pas. Et quand la confidente divorcée s'écrie :

— Moi, j'aime l'amour !

Marie ne réplique point qu'elle l'aime, elle aussi, mais en rêve seulement, et quel rêve !

— Ah ! si j'étais à ta place ! soupire Mme Abramowicz.

Mais le petit visage de Greuze se fait mutin :

— Que ferais-tu qui soit plus habile que ma réserve ?

Un mensonge en entraîne un autre, et voici notre petite amie qui veut paraître habile devant sa compagne d'insomnie. Laissons-les s'endormir tout près l'une de l'autre et passer la longue journée, qui précède le rendez-vous, en interminables et gentilles conversations.

Que devient Walewice-Walewski ? Il prépare ses malles. Se rappelant qu'il appartient à la très haute et très noble famille Colonna, il médite d'achever les dernières années de sa vieillesse dans cette Rome éternelle où sa race naquit. Nous savons qu'il est parti pour Rome quelques jours plus tard. Ce voyage nécessite quelques préparatifs. Il en est fort occupé, tandis que sa pauvre petite femme-enfant regarde avec

une tendresse infinie et désespérée la confidente qui vient de lui dire :

— On viendra te chercher ce soir, à dix heures et demie. Toutes tes conditions sont acceptées.

L'heure sonne, puis la demi-heure. On frappe à la porte. Marie se lève comme hallucinée, accepte qu'on la coiffe d'un chapeau à grand voile. Elle s'enveloppe dans son manteau et se laisse conduire jusqu'à la voiture où l'on doit la pousser, paraît-il.

J'écris bien : « *paraît-il* », car je ne suis pas sûr que Mme Walewska soit allée à ce rendez-vous de la façon que l'on a décrite à M. Frédéric Masson. Dans tous les cas, je ne suivrai plus désormais les déductions du fameux historien de Napoléon et de sa famille. Le tête-à-tête de Marie et de l'Empereur appartient aujourd'hui à l'imagination. Fermons les yeux et regardons Marie que nous avons recréée devant vous et que nous aimons. La vérité psychologique dépasse ici la soi-disant vérité historique.

Par une porte dérobée du Château et un escalier secret, on a conduit Mme Walewska jusqu'à l'appartement du dernier roi de Pologne, jusqu'au boudoir où l'Empereur la laisse attendre quelques moments. Il travaille dans une chambre voisine, avec un secrétaire. Pour ses vacances d'amour, il s'est accordé trois heures de répit, de onze heures du soir à deux heures du matin. Ceci est rigoureusement exact.

A côté du boudoir est ménagée une alcôve. « Cette partie du Château construite sous le règne de Stanislas-Auguste porte ce cachet de perfection qui échappe aux avaries du temps... » Depuis qu'il y a des rois et qu'ils font l'amour, on trouve dans leurs appartements de mystérieux boudoirs, antichambres de silencieuses alcôves. Marie cherche des yeux, bien qu'elle s'en défende, la place où se livrera le suprême combat. Elle ne veut pas se donner. Forte du baiser reçu et de la brève volupté partagée, elle dira :

— Plus jamais, à moins que vous ne libériez la Pologne martyre.

Et ce rôle qu'elle va essayer de tenir, personne ne peut le soupçonner, ni la petite cousine indiscrète, ni l'astucieuse Mme de Vauban, ni Mme Abramowicz, ni même Walewice-Walewski, car personne ne sait que l'Empereur a frémi de désir dans l'obscurité de sa voiture au soir pluvieux de Bronie.

Cependant la misère qui va poursuivre Marie pendant huit années commence : la Walewska attend que Napoléon s'interrompe de penser. Cet homme qui a chéri le rêve plus que l'action n'a jamais eu le temps de rêver et la Walewska fut son rêve.

Cette nuit-là, elle n'était encore que son désir ou, plutôt, elle lui rappelait un désir qu'une défense inattendue avait renouvelé. Il était un peu blasé sur

la joie des baisers de belles bouches inconnues, et il s'accusait de jeunesse, en souriant, lorsqu'il écrivait ces lettres hâtives de gamin amoureux. Mais le mamelouk Roustan gratte à la porte du cabinet de travail, et la chance veut qu'il y ait à ce moment un point d'orgue dans la prodigieuse symphonie du labeur napoléonien.

« Allons faire l'amour ! » songe l'Empereur qui est volontiers brutal dans l'expression de ses pensées intimes.

Il suit le mamelouk Roustan, dont la comtesse Potocka a écrit, à propos de cette première nuit :

« On alla jusqu'à prétendre que Roustan le mamelouk avait servi de femme de chambre. »

Et, traversant le cabinet de toilette où il se fit asperger d'eau de Cologne, ainsi qu'il avait accoutumé, il entra brusquement, un peu comme un dompteur de fauves, dans le boudoir où il comptait passer trois heures agréables.

Il trouve une femme qui ne se lève pas pour l'accueillir.

— J'étais sûr que vous viendriez, dit-il.

Elle ne parle pas, ne bouge pas ; elle le regarde. La pupille se dilate dans l'iris bleu. Marie Walewska recrée en elle-même le rêve d'amour des premières nuits qui ont suivi le baiser. Son trouble est tel que la lumière de l'unique lampe lui semble

diminuée et qu'elle ne voit pas l'Empereur dans cette pénombre.

Lui est toujours le même avec toutes les femmes. Seule, Joséphine ne connut pas ces attaques directes. Trois années plus tard, l'autre Impératrice, l'archiduchesse Marie-Louise, devait en subir l'assaut foudroyant. Il marche vers la femme-enfant, et, bien qu'il soit fasciné par le regard qui se dégage de cette pupille noire ourlée d'azur, il prend Marie aux épaules. Elle n'essaie pas de se débattre, mais elle est tellement petite et fragile qu'il a peur tout à coup de briser ce jouet. Il recule, et il aperçoit deux grosses larmes de pauvre gosse, qui, maintenant, coulent sur les joues.

Une femme qui pleure a toujours eu raison, pour quelques minutes, de l'homme qui fut aussi le plus sensible des hommes. Oui, celui qui envoya sur les champs de la mort non seulement toute la jeunesse de France mais tous les peuples de l'Europe ne pouvait supporter les sanglots d'une femme. Rappelez-vous l'hôtel de la rue Chantereine et le retour d'Egypte, la faiblesse du général Bonaparte ouvrant la porte de sa chambre à l'infidèle Joséphine qui gémissait sur le seuil.

— Madame, ne pleurez pas ! dit-il, avec un peu d'irritation, à Marie qui lui répond :

— Mais je ne pleure pas.

Il lui sourit :

— Pourquoi vous en cacher ? Vos larmes sont très belles. Laissez-moi cueillir ces perles.

De nouveau, l'attaque directe, et, comme Marie le repousse cette fois, le reproche un peu grossier :

— Pourquoi ne veux-tu pas, aujourd'hui ?

Elle dit, en le regardant sans le voir :

— La lampe...

— Oh ! pourquoi ? s'exclame-t-il avec galanterie. Tu veux donc me priver de la joie de te voir ?

Elle répète :

— La lampe...

Et elle détourne son visage.

Napoléon obéit à ce caprice de femme et, dans l'obscurité du boudoir, on aperçoit, derrière une cloison mobile, la demi-clarté de l'alcôve, de même qu'à Bronie, dans l'obscurité de la voiture, on apercevrait la demi-clarté du crépuscule sous la pluie.

Alors, Marie offre ses lèvres au miraculeux baiser. Ils l'ont trop ennuyée, tous, avec leurs supplications, leurs conseils et leurs ordres ! Elle obéit à l'instinct de sa jeunesse et, quand le conquérant lui prend la bouche, elle pousse le soupir de toutes les femmes :

— Enfin !

X

Il nous faut les suivre dans l'alcôve. Nous savons, par une lettre de l'Empereur (1), que le séjour à Varsovie fut très favorable à sa santé et même à sa vigueur galante. Devant cette confession, n'hésitons pas : il fut l'amant que la pauvre épouse du vieil Anastase attendait, espérait peut-être inconsciemment, méritait à coup sûr. A l'heure du plaisir de l'amour, le maître du monde aurait perdu Marie s'il ne lui avait donné ce qu'il ne donna jamais sans doute à Joséphine, ce qu'il donnait bien rarement aux femmes : la joie complète, profonde, créatrice de la reconnaissance et des souvenirs fidèles.

Vous me dites : « Qu'en savez-vous ? » Je vous

(1) Lettre de Napoléon à son frère Joseph : « *Ma santé n'a jamais été si bonne, tellement que je suis devenu plus galant que par le passé.* »

demande de poursuivre votre lecture en me faisant confiance.

Après l'étreinte et son triomphe, Napoléon retrouva sa pensée lucide, active, dans son cerveau décongestionné, et tandis que Marie se blottit amoureusement contre la poitrine où bat à grands coups lents le cœur de son bien-aimé, voici les questions, les incessantes questions impériales qui tombent dru autour du rêve. Ces questions sont de deux ordres, sentimentales et politiques. Pourquoi Marie a-t-elle si longtemps (quatre ou cinq jours) hésité à se donner ?... « Ton mari ? Pourquoi l'as-tu épousé ?... » Elle ne l'aimait pas, c'était sur l'ordre de sa mère, afin de venir en aide à sa famille. « Il est grotesque, ton mari ! D'ailleurs, tous ces magnats polonais... » Il ne les aime guère, reconnaît leur bravoure, mais les trouve légers, frivoles et sonores. Ils n'ont point cette vertu patiente que Napoléon a toujours prisée chez les autres. Au reste, il avoue les connaître mal. « Tu me renseigneras. Il faut que tu m'aides si tu veux que je rétablisse ta patrie dans son ancienne gloire, mais ne me parle pas trop de cela, je suis accablé de soucis. Si tu m'aimes, permets-moi de me reposer près de toi... » Et il la regarde à la lueur de la veilleuse.

Marie a pleuré pendant qu'il parlait, pleuré silencieusement, sans tristesse, sans rancune et sans re-

mords, dans une grande détente de tout son être, pleuré comme on s'endort après la fatigue, et vraiment, en pleurant, elle s'est endormie.

Tout soudain, l'Empereur a pitié de cette enfant, de ce petit visage qui semble encore plus puéril et innocent quand les paupières sont baissées, de ces tendres lèvres que le souffle régulier entr'ouvre, de ces épaules fragiles si peu faites pour le poids du malheur, de ce corps qu'il vient de sentir passionné et qui s'abandonne, chaste, avec confiance, de ces mains mignonnes jointes dans un geste de prière. La pitié du vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna ? Il possédait aussi, plus que nul homme, ce sentiment-là ; il en triomphait, mais il en souffrait jusqu'à la frénésie, témoin les courses folles à la Malmaison lors du divorce ; c'est un être humain qui vit sur un plan supérieur aux autres êtres humains, mais qui partage toutes leurs émotions, toutes leurs vertus et tous leurs vices.

Il eut pitié de cette petite Polonaise aux cheveux blonds et il lui permit de dormir jusqu'à deux heures du matin, jusqu'à ce que le mamelouk Roustan vint gratter à la porte.

Pour réveiller Marie, l'Empereur l'appela par ce nom si doux. Elle ouvrit les yeux et elle dit :

— Mon Dieu, je rêve encore !

Elle se croyait dans sa chambre, après le retour

de Bronie, au sortir de l'un de ces beaux songes où se renouvelait le baiser. Avec d'infinies précautions, son amant l'entraîne à vivre. Afin de plaire à cette gamine, il redevient collégien. Mais elle s'épouvante des souvenirs trop précis de ce qu'il lui faut bien nommer sa chute. Elle se jette à bas du divan qui leur a servi de lit, elle rajuste sa toilette sans prononcer une parole et, comme ses doigts sont nerveux, maladroits, Napoléon l'aide, peut-être même appelle-t-il Roustan pour fixer une épingle. Les amants se séparent vite, ayant chacun hâte de retrouver, elle la solitude, et lui le travail.

— Je veux te voir demain, j'arrangerai cela, dit l'Empereur.

Elle ne répond pas, elle veut fuir, s'arrête sur le seuil, comme retenue par une force invisible, se tourne vers Napoléon et pose sur lui le long regard de ses pupilles ourlées d'azur.

— Je t'aime pour toujours, lui dit-elle.

Il lui jette du bout de sa belle main soignée le baiser de l'adieu ; elle s'en va en tournant la tête pour le voir encore.

Rentrée chez elle, Marie, que le Grand-Maréchal a courtoisement accompagnée et auquel elle a promis, d'un signe de tête, qu'elle irait, le lendemain, à ce nouveau dîner où de bienveillants com-

plices lui feraient rencontrer l'Empereur, Marie, gagnant en hâte sa chambre, ne trouve personne, si ce n'est l'audacieuse servante, la messagère des premiers billets. Celle-ci lui sourit, la complimente sur son visage qu'elle dit heureux, radieux même.

— Laisse-moi ! lui crie Marie. Je veux dormir, dormir, dormir !

Elle se sentait comme anéantie et ne voulait ni penser, ni parler, de crainte de mettre en fuite la divine fatigue.

Cette nuit-là, dans son sommeil, Mme Walewska fut heureuse.

XI

Le prince Joseph Poniatowski et Mme de Vauban, ainsi que Duroc et Berthier, les confidents de l'Empereur, devaient craindre le réveil de leur victime, les mouvements d'un repentir matinal, l'imprévu des réactions d'une nature primesautière. Ni les uns ni les autres ne se souciaient d'une passade, ils espéraient, voulaient une liaison durable, seule capable de créer le règne d'une favorite. Le Grand-Maréchal leur avait affirmé que l'Empereur était satisfait de sa conquête, joyeux et rajeuni. Sa Majesté avait donné l'ordre de trouver chez les joailliers de Varsovie un motif en pierres précieuses rappelant un bouquet de fleurs, le bouquet de Bronie, et il fallait que ce bijou fût de grand prix et pût être porté au corsage. Duroc avait obéi, réussi dans sa mission ; les pierres étaient magnifiques et gracieusement présentées. A cet impérial présent, Na-

poléon avait joint une lettre ; l'écrin et l'enveloppe devaient être remis à Marie Walewska avant l'heure du déjeuner et, si possible, au moment où elle ouvrirait les yeux. Il nous faut croire que ni Duroc ni les joailliers n'avaient perdu leur temps, puisque Mme Abramowicz, choisie par les complices, se trouvait au chevet de Mme Walewska quand le bonheur du sommeil prit fin.

— Toi ? Tu es venue ? Que tu es gentille !

Premières paroles de tendresse auxquelles succèdent des mots plus vrais :

— Tu es curieuse de savoir si vous avez réussi ? C'est Mme de Vauban et le prince Joseph qui t'envoient ? Je ne te dirai rien, comprends-tu, rien !

L'accent est désagréable, le petit visage s'essaie à la dureté, la crise prédite par Mme de Vauban est prête à éclater :

— Tu m'apportes un écrin et une lettre ?

— Regarde la splendeur de ce bouquet de diamants.

— C'est lui qui m'envoie cela ? Et tu t'es chargée de la commission ? Vois ce que je fais de son présent !

Le portrait de Greuze, la femme blonde qui n'est plus une femme-enfant arrache des mains de Mme Abramowicz le joyau dont la forme symbolique exaspère Marie en révolte, et le bouquet de dia-

mants, lancé avec violence, va heurter le mur et tombe à plat devant la psyché.

— Mon Dieu, que tu es jeune ! s'exclame gaiement M[me] Abramowicz. S'il t'envoyait un cadeau sans t'écrire, je te comprendrais peut-être, mais lis d'abord sa lettre avant de te fâcher ! Tiens, veux-tu que je te la lise ? Je t'ai bien lu ses autres billets.

Elle lit, et elle lit à merveille, cette confidente passionnée :

« *Marie, ma douce Marie, ma première pensée est pour toi, mon premier désir est de te revoir. Tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu me l'as promis. Sinon, l'aigle volerait vers toi ! Je te verrai à dîner, l'ami* (sans doute Duroc) *le dit. Daigne accepter ce bouquet : qu'il devienne un lien mystérieux qui établisse entre nous un rapport secret au milieu de la foule qui nous environne. Exposés aux regards de la multitude, nous pourrons nous entendre. Quand ma main pressera mon cœur, tu sauras qu'il est tout occupé de toi, et, pour répondre, tu presseras ton bouquet ! Aime-moi, ma gentille Marie, et que ta main ne quitte jamais ton bouquet !*

« *N.* »

Un émouvant silence suit la lecture. L'accent de ce billet, si différent du ton médiocre des autres

lettres adressées par l'Empereur à Mme Walewska, doit renseigner Mme Abramowicz sur ce qui s'est passé dans l'alcôve, et Marie comprend que le secret de ses amours ne sera pas gardé ; elle devine que l'on parlera bientôt du peu de durée de sa résistance (Mme Potocka nous dit que Mme Walewska ne résista pas davantage que la place d'Ulm) ; elle est affreusement torturée par l'offense de cette publicité. Eh quoi ! l'Empereur parle de langage conventionnel ? A quoi bon ? La ville entière sait ou saura dans quelques heures que pour sauver la Pologne l'épouse d'Anastase Colonna de Walewice-Walewski est devenue la favorite du grand Napoléon. Dans cette pensée si complexe, voyez le désespoir, mais aussi l'orgueil, la pudeur violée, mais aussi l'idée noble qui reprend ses droits. Marie aurait donné sa vie pour que ses amours ne fussent point publiques, mais, puisqu'elles sont publiques malgré tout, il faut tout au moins que la légende soit ennoblie par le délire patriotique.

— Oui, j'ai fait ce que vous m'avez demandé au nom de la Pologne, dit-elle à la confidente, et tu n'es pas heureuse ?

— Tu es vraiment difficile ! raille Mme Abramowicz devenue soudain jalouse. Napoléon t'aime et tu n'es pas heureuse ?

Le geste négatif, le signe de refus, le mouvement

de tête familier à Marie accompagne sa réponse :

— Non, je ne suis pas heureuse, parce que je l'aime, moi aussi. Tu diras à ceux qui t'ont envoyée près de moi, tu leur diras, en leur rendant ce bijou, que j'irai ce soir au dîner, ainsi qu'il est convenu, mais que je ne saurais porter un bouquet au corsage, ni de fleurs naturelles, ni de fleurs en diamants. C'est une parure réservée au bal. Donne-leur cette leçon. Et s'ils insistent pour que je garde ces pierres précieuses, tu peux les avertir qu'ils doivent prendre garde de m'offenser, leur maître en serait mécontent. Adieu, mon amie ! Va, fais ta commission !

Un peu fâchée d'être traitée de si haut par celle qui recevait hier encore ses consolations, Mme Abramowicz ramasse le bouquet étincelant, l'écrin, et se prépare à sortir sans une parole. Marie la regarde tristement, et puis, elle lui tend les bras :

— Ne boude pas, ne m'abandonne pas, comprends-moi ! Je ne voudrais pas que l'on sache que je me suis donnée hier, je voudrais gagner un jour. Il me demandera de le rejoindre ce soir et l'on dira que je lui ai cédé pendant ce second rendez-vous. Non... il faudra dire que je me suis évanouie et qu'il a abusé de moi. Tu vas me promettre, me jurer de tout faire pour que Mme de Vauban, le prince Joseph et les autres me croient encore vertueuse, ce soir, et soient convaincus, demain, que ce

n'est pas ma faute si je suis devenue la maîtresse de mon bien-aimé. Ecoute-moi, mon amie, écoute-moi ! Je l'aime, et, si cela m'était possible, je l'aimerais davantage privé de toute la gloire qui l'entoure. Mais cela, c'est mon secret, c'est notre secret, à Napoléon, à toi et à moi. Il faut que tous les autres croient que je me suis sacrifiée à notre chère patrie. Vois-tu, je me sacrifierais si c'était nécessaire, mais je n'ai pas eu besoin de me sacrifier. Jusque dans les bras de Napoléon, je veux servir la Pologne, mais si la Pologne n'avait pas eu besoin de moi et si lui n'avait pas été Empereur, j'aurais été bien plus contente. Embrasse-moi, chérie. Réjouis-toi de mon bonheur et aie pitié de mes chagrins.

— Ni le bonheur ni les chagrins ne durent, répondit sagement Mme Abramowicz. J'espère que notre amitié durera plus longtemps.

Après quelques baisers, elles se séparèrent.

Tout le reste de la journée, Marie Walewska fit l'apprentissage de l'horrible et fausse existence des favorites. Sa maison fut comme assiégée par les visiteurs ; elle en reçut un grand nombre, soucieuse de tenir le rôle que devaient lui attribuer plus tard ses amies, ses parentes et quelques-uns de ses biographes. Elle reçut même la visite de son mari.

Il est fort galant, quoique paternel à souhait. Il parle de la Pologne avec une grande sincérité, de

son prochain voyage à Rome avec complaisance, des vœux de bonheur qu'il forme pour son épouse et sa patrie avec émotion. Marie l'écoute sans colère, sans dégoût, mais sans amitié. Et quand il lui assure généreusement la libre disposition de la terre de Walewice, elle le remercie du bout des lèvres. La seule personne qui reçoive un mauvais accueil de Mme Walewska, c'est la petite cousine indiscrète et qui voudrait presque réclamer un salaire. Tous les autres sont étonnés de la simple aisance et de la gentillesse que garde une femme devenue en si peu de jours l'espoir et la souveraine de tous les cœurs polonais.

L'humide lumière de cet après-midi pluvieux décline. Voici le crépuscule du soir et l'angoisse qu'il apporte aux êtres trop sensibles, l'ombre qui sort de tous les angles du salon, du boudoir, de la chambre à coucher où Marie s'enferme pour se retrouver elle-même dans la solitude. Elle est ivre de fatigue, de paroles entendues et de paroles prononcées. Autrefois, les heures passaient lentement et semblaient longues quand on les traversait et si courtes dans le souvenir ; aujourd'hui, c'est le contraire, le temps a passé avec la vitesse de l'éclair, et pourtant un siècle paraît séparer d'hier Marie qui se regarde au miroir.

« Charmante, délicieuse ! répond le miroir. Le

cerne de vos paupières apporte à votre grâce un soupçon de mélancolie. Vous êtes un portrait de Greuze, avec un peu d'âme... »

Le miroir ne lui a pas dit : « Vous êtes très belle, vous avez un profil d'impératrice, vous dominerez le monde. » Marie écoute volontiers les conseils de son miroir. Elle a beaucoup de goût, cette jeune femme qui croit, malgré l'avis de Napoléon, que les toilettes blanches ou noires, les harmonies de noir et de blanc, mettent en valeur les teintes délicates de ses cheveux blonds, de son teint précieux, et diminuant peut-être l'éclat de sa santé, ajoutent un charme très simple au sourire de ses fraîches lèvres.

« Miroir, vous avez raison, je ne suis pas très belle et je n'ai pas un profil d'impératrice. Je ne tiens pas à dominer le monde et, si je dois jouer un rôle dans l'Histoire, je voudrais que ceux qui interrogeront le passé respirent mon humble parfum et m'accordent leur tendresse. Voilà tout ce que je désire : être aimée pour ma discrétion, mais être aimée, ah ! j'y tiens !... »

Avant son mariage, dans la pension où sa mère la faisait élever ; plus tard, dans la maison paternelle, à l'époque de la « fièvre inflammatoire » ; plus tard encore, après les noces tragiques, à Walewice, Marie a souffert de n'être pas suffisamment aimée. Depuis hier soir, elle connaît l'amour et, depuis

tout à l'heure, l'adoration de quiconque l'approche. Aussi vit-elle dans un rêve que troublent à peine les raisonnements qu'elle peut se faire, que surprend, hélas ! l'angoisse du crépuscule : ces diamants que son amant lui a envoyés ne marquent-ils pas la basse qualité de l'amour impérial ? Napoléon a-t-il joué Poniatowski et tous les seigneurs polonais qui ont provoqué le déshonneur d'une de leurs compatriotes ? A cette question, Marie trouvera la réponse dans les façons d'être de l'Empereur, ce soir-même, au second dîner que les complices ont organisé pour elle, et surtout dans les caresses de son bien-aimé, cette seconde nuit de leurs épousailles... Quelle robe va-t-elle mettre pour qu'il l'aime comme elle veut être aimée ? La plus simple, la robe du bal, à peine modifiée, en satin blanc, avec le voile, pas un bijou et le diadème de feuillage sur les cheveux blonds.

Le miroir dissipe l'angoisse et reflète une moue mutine. Cette femme, qui garde à son amant la reconnaissance de la volupté qu'elle a éprouvée, se souvient tout à coup de la volupté donnée, et la voici certaine d'être, devant lui, plus jolie que toutes les autres.

Puisqu'elle ne peut ni ne veut devenir impératrice, puisqu'elle ne souhaite pas dominer le monde et n'est point inquiète de sa puissance de femme sur son amant, pourquoi ne se rendrait-elle

pas à ce dîner, le cœur apaisé, l'âme hardie ?

Et c'est ainsi qu'elle se présente, un peu en retard, malgré l'étiquette. Déjà, l'Empereur est arrivé. Chacun a remarqué son visage maussade et l'on chuchote, grâce aux bons offices de Mme Abramowicz, que Mme Walewska s'est refusée, en dépit de tout ce que l'on attendait d'elle, et qu'elle a renvoyé l'admirable bijou que lui offrait son illustre poursuivant (1). Les convives sont peu nombreux ; ils entourent Marie, puis s'écartent. Napoléon s'approche d'elle; il a le regard des mauvais jours, cet air méchant, sournois, hargneux qui a trop souvent écarté de lui les dévouements. Va-t-il faire une scène publique à la cruelle qui le bafoue ? On s'y attend. On se trompe. Il passe devant elle et la salue à peine, entre dans la salle à manger, gagne sa place, s'assied.

Mme Walewska a de nouveau pour voisin de table le Grand-Maréchal, et c'est lui qui fait à Marie, mais à voix basse, la scène que devait provoquer le renvoi des bijoux.

— Vous l'avez offensé en n'acceptant pas ce langage secret qu'il vous proposait avec une ingénuité à laquelle il ne nous a pas habitués.

— Mais je n'ai pas refusé le langage secret,

(1) Mme la comtesse Potocka parle, elle aussi, dans ses *Mémoires*, des bijoux renvoyés à Napoléon.

laisse échapper Marie, je n'ai refusé que les diamants.

Elle a fait tête à l'orage menaçant ; elle est restée impassible, les yeux immobiles, sans baisser le regard. C'est vraiment une dame, et tout le monde, autour de cette table, l'admire de jouer avec une telle élégance une suprême partie. Même ceux qui ne croyaient point véridiques les affirmations de Mme Abramowicz, concernant le premier rendez-vous, se prennent à penser que cette petite femme blonde a bien été capable de donner plus de prix au présent d'elle-même en le retardant. Tout à coup, ils voient, ces observateurs habiles, la Walewska appuyer la main à la place où doit battre son cœur et où devait se trouver le bouquet en fleurs de diamants. Le geste est accompagné d'un regard qui trouve le regard de Napoléon, et la main impériale, blanche, soignée, imite le geste de Marie, tandis que le visage de l'Empereur se détend, s'illumine, rayonne.

Inoubliable minute ! La querelle d'amoureux se termine dans un serment muet que leurs yeux échangent. Duroc n'a plus besoin de traduire le mystérieux langage. Tous les convives le comprennent, eux aussi, et ce n'est plus la puissance du conquérant qu'ils envient, mais sa prodigieuse jeunesse qui lui permet d'aimer et d'être aimé ainsi. Ils se sou-

viennent de tout ce qui, en cet homme, appartient déjà à l'Histoire : ils pensent à la jeunesse pauvre du petit officier corse, au premier succès devant Toulon, aux journées de Vendémiaire, quand le « petit » général Bonaparte écrasa dans Paris les sections insurgées, le « petit chat botté » le nommait Joséphine ; ils pensent aux immortelles campagnes d'Italie, à ces jeunes victoires que la conduite de cette Joséphine devenue M[me] Bonaparte rendit moins joyeuses aux yeux de son mari trompé ; ils pensent à l'expédition d'Egypte, et les officiers de l'Empereur se rappellent M[me] Fourès, que l'on nommait *Bellilote*, en déformant son nom de jeune fille qui était Bellisle et sous lequel elle avait été apprentie modiste à Carcassonne. Toute l'armée d'Egypte l'avait connue et traitée en favorite du grand chef qui se promenait avec elle en calèche et forçait son beau-fils, Eugène de Beauharnais, à galoper à la portière. Le général l'avait quittée, comme il avait abandonné son armée, quand l'ambition, la gloire, le destin, l'avaient rappelé en France. L'homme qui souriait, comme un adolescent, à sa maîtresse qui n'avait pas vingt ans, était l'homme du 18 brumaire, le fossoyeur du honteux Directoire et le sauveur de la France, le premier Consul, le Consul à vie après la paix d'Amiens, le réformateur des lois civiles, financières, des rapports de l'Eglise avec

l'Etat, le farouche assassin du duc d'Enghien ; c'est l'empereur et roi, l'Empereur ! Et c'est encore celui que la calomnie accuse d'avoir aimé et Pauline Borghèse, sa sœur à la beauté divine, et sa belle-fille et belle-sœur, Hortense de Beauharnais, épouse du pauvre Louis Bonaparte, roi de Hollande. Quelques-uns prétendent, en effet, que Napoléon-Charles, fils d'Hortense, n'est pas le fils de Louis, mais le fils de l'Empereur. Ce serait pour cette raison criminelle que le vainqueur d'Austerlitz aurait donné toute son affection à cet enfant et serait sur le point de le désigner comme héritier de la couronne impériale. Les convives qui sont assis autour de la table où grandit et se fortifie l'amour de Mme Walewska, ces convives avertis de la chronique des cours européennes n'ignorent point que la question de la succession au trône préoccupe plus que tout autre l'époux de Joséphine, et M. de Talleyrand leur a peut-être raconté qu'un mois auparavant, le 13 décembre 1806, Eléonore Denuelle, âgée de vingt ans, avait accouché d'un enfant mâle « né de père inconnu, auquel on a donné le nom de Léon ». Le père inconnu n'est autre que l'Empereur. Il n'est donc point stérile, comme le laissait entendre le clan des Beauharnais. Que n'a-t-il un fils légitime ! Peut-être ces fureurs guerrières seraient-elles apaisées ? Il est probable que certains seigneurs polonais

à l'esprit chimérique aient songé à l'éventualité d'une grossesse heureuse de leur compatriote, mais je n'en trouve aucune trace dans les Mémoires du temps, bien que la soirée dont je parle se situe au début de janvier 1807, entre la naissance de Léon et la mort (5 mai 1807) de Napoléon-Charles à l'âge de quatre ans et sept mois.

Je ferme les yeux et vois Marie à cette table quasi nuptiale. Le miroir avait raison : un portrait de Greuze avec un peu plus d'âme, avec plus de mystère dans les profondeurs bordées d'azur de l'immense pupille. Elle ne quitte pas des yeux son amant. Adieu, la pudeur, le respect des convenances, tout ce qu'elle doit au nom de Walewice-Walewski ; elle n'a plus qu'un devoir : plaire à son amant qui est par hasard le maître du monde, l'aider en bonne et vertueuse compagne. L'épouse du vieil Anastase a trouvé enfin le compagnon de sa vie. Tandis que les valets achèvent leur silencieux service, Napoléon, ainsi qu'il a accoutumé d'agir, de penser, de vivre, se dédouble. Je ne veux pas savoir s'il eut vraiment de grandes crises nerveuses à forme morbide. L'épilepsie et le génie ont des points de contact souvent décrits dont l'un des plus nets est le dédoublement de l'individu. L'Empereur peut entretenir ses voisins de la jeune armée polonaise, de l'uniforme qu'il compte donner aux trois

légions qui seront sous les ordres de Poniatowski, de la date à laquelle il pourra remettre à ces troupes d'élite leurs aigles et leurs drapeaux ; il peut écouter Poniatowski qui lui raconte qu'un ancien usage ordonne aux grands dignitaires polonais de planter un clou dans la hampe des étendards avant de les confier aux régiments ; il peut répondre en manifestant l'espoir que les clous seront plantés avant la reprise de la campagne contre les Prussiens et les Russes (1); il examine les qualités et les défauts du gouvernement provisoire, puis de la royauté élective, et ne se fâche point quand un flatteur lui affirme que la Pologne recevrait volontiers un roi de ses mains. Peu s'en faut qu'il ne parle de son beau-frère Murat et de ce grand fou de Jérôme, son frère puîné. Il peut même se taire quand il serait dangereux de dire un mot. Mais l'homme sensible est aussi actif que l'homme d'Etat, et, même si vous trouvez puéril le langage muet de la belle main soignée, admirez le regard de Napoléon. Il ne peut rester immobile comme le regard de Marie, il faut qu'il accompagne le discours; cependant, tout à coup, il revient vers la bien-aimée, et toutes les femmes du dîner, qui suivent le regard de l'Empereur, frémissent aux frontières de la passion qu'il exprime. Les historiens s'accordent — une

(1) La cérémonie n'eut lieu que le 3 mai 1807, à Varsovie, après la victoire d'Eylau, avant la victoire de Friedland.

fois n'est pas coutume — à reconnaître que l'on ne supportait pas l'éclat du regard napoléonien. Marie n'y voulait pas résister. Prête à lui obéir, elle s'offre à son ardeur, veut être réchauffée par lui, accepte les promesses de bonheur qu'il lui fait, appelle de ses vœux la fin du repas, la fin de la soirée, l'heure où ils se retrouveront dans le boudoir, au seuil de la secrète alcôve. Elle aussi se dédouble, elle écoute le prince Joseph, Talleyrand, Berthier, et Murat qui zézaie; les mots de Pologne, de royaume, frappent ses oreilles. Oui, parfaitement ! c'est pour le royaume, c'est pour la Pologne !... Il faut que tous en soient convaincus. Elle-même accepte cette idée, s'en réjouit, s'en exalte... Ah ! finisse ce dîner, finisse cette soirée ! Et qu'il la prenne dans ses bras ! On dira qu'elle s'est évanouie et ce ne sera pas vrai, du moins pas de peur, seulement de plaisir.

La soirée est finie, Napoléon s'est retiré. Duroc protège Mme Walewska contre les importuns qui veulent lui faire leur cour. Il l'entraîne dans un salon où l'on n'ose pas les suivre et, là, veut plaider encore la cause de son maître. Marie le laisse entasser les arguments romantiques, décrire la tristesse, la solitude, les désespoirs de Napoléon. Après quelques minutes, elle interrompt le Grand-Maréchal :

— A quelle heure vous a-t-il dit que je devais venir ?

Duroc, un peu surpris de cette facilité, indique l'heure où il doit conduire Mme Walewska au Château. Marie sourit :

— C'est dans quelques instants, dit-elle. Je suis prête.

Et la nuit d'amour...

Vous pouvez l'imaginer, à présent, et il vaut mieux que chacun de vous l'imagine.

XII

Les résultats de cette seconde nuit ou, plutôt, de ce second rendez-vous, car les amants durent se quitter bien avant le jour, furent pour Marie, non seulement la chair et le sang de Napoléon définitivement conquis, mais le gain de son amitié et de son respect, et, pour l'Empereur, non seulement la reconnaissance sensuelle de sa maîtresse, mais l'amitié aussi de Mme Walewska, et son estime. Que le mot estime ne vous étonne pas. On peut admirer et n'estimer point. Si l'on estime qui l'on admire, on est plus à l'aise pour vivre dans le bonheur. Et il fallait à tout prix que Marie fût heureuse et à l'aise pour traverser l'époque difficile de ses débuts dans la vie politique.

Examinons la situation qui lui est faite. Le domicile conjugal lui reste ouvert, mais le vieil époux l'a déserté. Anastase est définitivement parti pour

Rome. Toutefois, les sœurs de ce mari magnifique, Mme la princesse Jablonowska et Mme la comtesse Birginska, sont chargées de le représenter dans les salons de son épouse. Il ne faut pas que l'on dise jaloux et ridicule le noble seigneur Colonna de Walewice-Walewski. Nul n'y songe. Il a ce que nous appellerions aujourd'hui une excellente presse, qu'il partage avec Marie. On répète à qui mieux mieux la version de la chute, de l'évanouissement, l'émouvante histoire que raconte, en se défendant de sourire, la jolie Mme Abramowicz. Un frère de Mme Walewska apparaît dans ce tableau, mais il n'est pas au premier plan. Cet officier tire quelques bénéfices purement militaires de la faveur impériale. Mme Potocka veut que de lieutenant il ait passé colonel. Colonel dans les légions de Poniatowski, c'est fort probable. C'est un jeune homme charmant qui fit preuve de beaucoup de discrétion pendant les années suivantes, et nous le retrouverons à l'île d'Elbe, plus fidèle dans le malheur qu'ambitieux aux heures de triomphe.

Tous ces Polonais ont du caractère et de l'orgueil, et, par conséquent, un goût très particulier pour les beaux gestes et l'honneur. Leurs mœurs, un peu orientales quand il s'agit de femmes, sont influencées par la morale de Versailles et la littérature française. La gloire de notre langage que les

rois de France ont portée si haut est encore à son apogée, malgré la Révolution ; il n'est pas un Polonais, comme il n'est pas un Russe, qui appartienne à la noblesse, au monde, et ne parle pas français. On garde à Varsovie les élégances de l'ancien régime, et si les princes et les ducs créés par Napoléon étonnent parce qu'ils sont leurs propres ancêtres, on leur est tout à fait reconnaissant d'avoir porté un si rude coup à la désastreuse égalité républicaine. Toutes les vertus et le dévergondage gracieux de la chevalerie n'ont pas cessé de fleurir sur les bords pourtant si boueux de la morne Vistule. N'est-ce point la comtesse Potocka qui donne un ruban au bel officier français qu'elle aime d'un cœur très pur, et ce ruban n'a-t-il pas protégé le jeune héros ?

On pourrait écrire tout un livre sur la cour de Napoléon en Pologne, sur les festins, fêtes et galas qui précédèrent le départ de l'Empereur pour l'armée, le 5 février 1807, avant la bataille d'Eylau. On y verrait, autour de la table de jeu où ne s'assoient que des privilégiés et jamais Mme Walewska qui déclina constamment cet honneur, on y verrait, debout selon l'étiquette, l'avantageux Murat à propos duquel on colporte une agréable anecdote. Voulant imiter son impérial beau-frère, le grand-duc de Berg avait sollicité les faveurs d'une Polonaise qui

n'était autre que la comtesse Potocka. Econduit par celle-ci, il ne lui en gardait pas rancune, mais lui disait à chaque nouvelle rencontre :

— *Madame Alessandre ! vous n'êtes pas ambitieuse, vous n'aimez pas les princes !*

On y verrait aussi l'autre beau-frère, le petit Borghèse qui, tout en portant les galons de colonel, n'avait point d'histoire militaire, puis le cousin de l'Empereur, le jeune et brillant Ornano, ancien aide de camp du premier mari de la belle Pauline Borghèse, colonel à vingt-trois ans du 25e dragons, après de magnifiques actions d'éclat accomplies à Austerlitz et à Iéna. Et l'on verrait surtout Talleyrand et Maret, duc de Bassano. Ces deux ministres sont en rapports constants avec le prince Joseph et le gouvernement provisoire, comme avec le corps diplomatique, les envoyés spéciaux, les agents secrets, les petits princes allemands qui viennent faire le pied de grue pendant la partie de l'Empereur.

« Il y avait entre autres l'héritier présomptif du royaume de Bavière, qui baisait respectueusement la main de Napoléon toutes les fois qu'il pouvait s'en *emparer* ; mais il avait l'audace d'être amoureux de Mme Walewska ! Napoléon ne s'inquiétait nullement de cette rivalité. On dit même qu'il s'en amusait. Le prince horriblement disgracié était, de plus, sourd et bègue ! »

Jamais Napoléon ne s'est montré à tous ceux qui l'entourent plus libre d'esprit, plus gai, plus enjoué. Il demande à Mme Potocka, au moment où l'on tirait les cartes :

— Combien jouons-nous ?

— Mais, Sire, quelques villes, quelques provinces, quelques royaumes, répond la moqueuse comtesse.

— Et si je venais à perdre ? dit l'Empereur en riant.

— Votre Majesté est en fonds, elle daignera peut-être payer pour moi.

Voilà le ton des conversations, mais si quelque musique italienne se fait entendre, l'Empereur ayant à sa suite un « orchestre complet dirigé par le fameux compositeur Paër », Napoléon oubliait tous les soucis que lui donnaient la lointaine Angleterre, la Prusse et la Russie, pour regarder tendrement, affectueusement, Mme Walewska toujours présente. « L'harmonie paraissait avoir une grande puissance sur ses qualités morales. » La comtesse Potocka a bien noté ce trait caractéristique de l'incessante nervosité de l'Empereur. Il remplace l'exaltation des pensées par l'exaltation que provoquent en lui les ondes sonores ; les sentiments s'opposent aux idées, les enveloppent, les rendent moins exigeantes et moins criardes, et ce phénomène de polarisation oriente toutes les cellules

du génial cerveau vers cette douce image du plus paisible des amours, vers Marie aux yeux bleus, aux cheveux blonds, au tranquille sourire.

Paisibles amours et tranquille sourire... C'est une lune de miel à la clarté comme tamisée. Aucune ombre ne donne du relief à ces journées, à ces nuits, qui passent trop vite ; aucune querelle n'amène le bonheur violent des réconciliations. A peine l'Empereur marque-t-il quelque déplaisir quand il croit reconnaître, dans une parole ou dans un billet de Marie, l'influence des dames polonaises qui entourent la favorite, l'influence de Mme Abramowicz par exemple. « *Ecrivez-moi comme vous voudrez, mais je ne veux pas de tiers dans mes relations avec vous* », aurait dit l'Empereur à Mme Walewska, si l'on en croit Frédéric Masson. Rappelons-nous que Mme Abramowicz tient auprès de Mme de Vauban l'emploi de dame pour accompagner et que Mme de Vauban est la maîtresse du prince Joseph Poniatowski. Voilà le canal par lequel le gouvernement provisoire prétend atteindre Napoléon dans son intimité. La douce Marie ne refuse pas de plaider aux heures d'alcôve la cause sacrée de sa patrie. Fort heureusement pour l'amoureuse enfant, elle n'est point très éloquente et s'embrouille dans ses raisonnements. Si elle était moins naïve, elle serait moins aimée. Si elle contredisait l'Empereur, il ne la pren-

drait plus pour confidente, et, si par hasard il avait été obligé de lui donner raison sur quelque point, il l'aurait écartée de sa vie. Il n'avait pas le temps de discuter avec les autres. La discussion intérieure, peut-être inconsciente, lui paraissait seule féconde. Il avait dit une fois pour toutes à sa chère maîtresse :

— Je ferai tout ce que je pourrai pour ta patrie, je te le promets.

Les autres réponses qu'on lui attribue ne sont que le développement de cette phrase, et si l'on prétend que je diminue le rôle de Marie Walewska, on se trompe. Mon amie aurait-elle eu toute l'intelligence de Mme Potocka, elle n'aurait point donné à l'Empereur les moyens de recréer le royaume de Pologne ni d'insuffler aux magnats polonais l'esprit politique dont ils étaient totalement dépourvus. Au lieu d'expliquer gentiment à Marie : « *...de trop grandes distances nous séparent : ce que je puis établir aujourd'hui peut être détruit demain. Mes premiers devoirs sont pour la France. Je ne puis faire couler le sang français pour une cause étrangère à ses intérêts et armer mon peuple pour courir à votre secours chaque fois qu'il serait nécessaire...* » il aurait brutalement rompu une liaison qui aurait gêné, par la fatigue et l'agacement, le travail intérieur dont je viens de parler. Au contraire, étant bien certain

qu'elle se taira au premier baiser, il l'interroge volontiers sur la vie privée des dames et des seigneurs qu'il rencontre au Château. Il faut que Marie lui réponde avec cette netteté qu'il exige de ses interlocuteurs. Elle essaie de peindre ses compatriotes tels qu'ils sont, avec trop d'indulgence cependant, trop de pureté; elle ne voit le mal nulle part, puisqu'elle est heureuse, et Napoléon le voit partout à cause de l'inquiétude qui est la marque du génie. Il dit : « Ah ! ces Polonais ! » et son accent paraît dédaigneux à Marie ; elle s'irrite, mais comme une gosse qui veut jouer à l'héroïne et à laquelle il suffit de donner une petite tape sur la joue :

— Ma bonne Marie, tu es digne d'être Spartiate et d'avoir une patrie !

Puis l'on parle littérature. Napoléon veut que sa maîtresse lise le *Comte de Comminges*, le roman de Mme de Tencin ; il adore ce livre très médiocre autant qu'il déteste l'œuvre de Mme de Staël, dont le roman *Corinne* va paraître et occupe tous les beaux esprits de Paris. Un autre soir, dans l'une des trêves indispensables à ces amants passionnés, Napoléon, tout en caressant le joli sein de Marie, lui cherche querelle à propos de ses toilettes ; il trouve qu'elle s'habille mal et prétend être bon juge. « Dès le Consulat, lorsqu'il s'agissait d'envoyer des présents de mode à quelque souveraine, c'est lui qui les choisis-

sait. » Il n'aime pas les robes de couleurs éteintes, qu'elles soient blanches, grises ou noires. S'il n'avait pas été corrigé par l'exemple de Joséphine, la femme peut-être la plus élégante qui ait jamais existé, l'Empereur aurait eu sans doute fort mauvais goût. Marie ne céda point et continua longtemps à s'habiller le plus simplement du monde. Elle y était d'ailleurs engagée par la modicité de ses ressources. Nous croyons savoir qu'elle n'accepta aucun présent de l'Empereur avant d'avoir vécu près de lui à son quartier général. Or, la terre de Walewice, dont le vieil Anastase lui avait généreusement laissé la jouissance et les revenus, n'était guère importante et d'un entretien assez coûteux. Tout poussait donc Marie à garder cette apparence et ce train de vie modestes qui la défendirent contre l'envie et la haine. Même les Polonaises qui lui avaient reproché de tomber aussi vite que la forteresse d'Ulm se sentirent fières de son désintéressement. Si elles avaient osé, elles auraient dit :

— Nous sommes toutes comme cela !

A Paris, Joséphine ne manifeste aucun mécontentement de la nouvelle liaison de son inconstant époux. Ah ! si elle savait que les plus intimes amis de Napoléon devaient dire plus tard qu'il avait aimé deux femmes dans toute sa vie : elle-même et Mme Walewska, la nonchalante Créole se serait un

peu agitée. Elle n'attache pas d'importance aux renseignements qu'on lui envoie de Varsovie. Encore un peu et elle s'écrierait :

— Tant mieux ! Au moins, c'est une personne de qualité.

D'une qualité rare ! A l'époque où se construisirent les plus immenses fortunes, alors que tous les proches de l'Empereur exigeaient de lui au moins un duché, à défaut d'un royaume, elle lui demandait... Quoi ?... La Pologne ? A ses moments perdus, mais à chaque heure du jour, elle lui demandait timidement de l'aimer.

Bientôt le maître du monde ne peut se passer de l'encens qui se dégage de cette constante prière, et comme il lui faut partir pour l'armée (le 5 février 1807), il veut que Marie le rejoigne à son quartier général d'Osterode.

Voici une nouvelle crise de conscience, peut-être la plus grave, à coup sûr la plus douloureuse. Depuis l'entrevue de Bronie (1er janvier 1807) jusqu'à cette première semaine de février, Marie a été comme secourue dans sa détresse par la fièvre. Le départ de l'Empereur pour l'armée permet à sa maîtresse de réfléchir. Comment pourrait-elle ne point penser qu'elle est déshonorée et qu'elle doit trouver en son amour pour la patrie la suprême excuse qui lui permettra de ne point évoquer devant la

Sainte Vierge les plaisirs de l'humain et sensuel amour ? Pendant la solitude des premières journées de séparation, la version que Mme Abramowicz a répandue dans la société de Varsovie devient presque la vérité dans la mémoire de Mme Walewska. Elle aime Napoléon, oui, elle l'aime de toute son âme, mais elle ne se serait jamais donnée s'il n'avait été à la fois brutal et tout-puissant ; elle lui a cédé parce qu'il pouvait rétablir le royaume de Pologne et qu'il ne savait pas comprendre les chastes joies de l'amitié qu'elle lui proposait. Ne souriez pas des maladroits sophismes d'une très jeune femme qui ne veut pas rougir en se regardant dans son miroir ni renoncer à la prière, à l'absolution, même à l'admiration du prêtre auquel elle se confesse. Et je dis que le prêtre lui-même, naturel ennemi de l'église orthodoxe, ordonne à sa pénitente de rejoindre, au quartier général de l'armée, l'Empereur qui va combattre les Russes schismatiques et les Prussiens hérétiques.

Elle part, et Mme Potocka nous raconte qu'elle fut conduite par le colonel Laczinski, « le frère de la belle, devenu subitement colonel de lieutenant qu'il était. » Et pourquoi pas ? Elle est devenue l'ambassadrice de la Pologne auprès de l'Empereur. Le jeune officier est très fier de sa sœur, et nous ne nous étonnerons pas qu'il escorte sa voiture aux stores soigneusement baissés.

On parla beaucoup à Varsovie de ce voyage sentimental. Nous devons à Mme Potocka quelques détails sur l'installation de Marie au quartier général. Mme Potocka tenait ces renseignements de Mme Abramowicz qu'elle nomme simplement une amie indiscrète de Mme Walewska :

« L'Empereur lui avait fait préparer un cabinet tout à côté de sa chambre. Excepté les courts intervalles où Napoléon et Mme Walewska causaient ensemble, cette dernière passait son temps dans la tristesse (?) et la solitude. Elle ne voyait absolument personne. Le prince de Neuchâtel fut le seul qui l'aperçut une fois au moment où elle s'esquivait du cabinet de Napoléon, avec lequel elle avait déjeuné.

« En remarquant deux tasses sur le plateau, Berthier se permit de sourire.

« — Qu'est-ce ? fit Napoléon, de l'air d'un homme qui va dire : *Mêlez-vous de ce qui vous regarde.*

« Lorsqu'il arrivait que Mme Walewska ne fût pas prête au moment du déjeuner, elle criait à Napoléon de ne pas entrer, et il lui donnait son chocolat sans oser regarder dans la chambre, et n'entr'ouvrait la porte que juste autant qu'il fallait pour passer le plateau. »

Je ne partage point l'opinion de l'amie indiscrète

et de Mme Potocka ; je crois au contraire, comme M. Frédéric Masson, que Marie est satisfaite de cette vie de recluse bien plus que de la vie brillante, agitée et mondaine qu'elle avait à Varsovie. Sa seule distraction est sans doute la parade, regardée par les jalousies à demi closes. Nulle société, nul plaisir, nulle coquetterie, ne viennent troubler le rêve intérieur de la favorite. Mais si elle est encore amoureuse, elle a pris de l'autorité en face du maître du monde ; les dernières lignes de la description que nous fait d'elle Mme Potocka nous le prouvent. Lui, l'Empereur, paraît plus heureux, d'un simple bonheur, qu'on ne le vit jamais. Il faut citer, de M. Frédéric Masson, ce remarquable passage :

« Aussi réalise-t-elle (Marie) pour lui le type de la femme tel qu'il a cru la trouver en Joséphine : la femme douce, complaisante, attentive, timide (?), qui n'a point de désirs, ni même, à ce qu'il semble, de volonté, qui est toute à lui, qui ne vit que pour lui, et qui, si elle attend de lui une grâce, c'est une grâce à ce point colossale, à ce point impersonnelle, qu'il est déjà d'une âme singulièrement haute d'en concevoir la chimère, et que l'espérer d'un homme c'est égaler presque cet homme à un dieu. »

Vous avez bien compris que la grâce colossale était le rétablissement du royaume de Pologne.

Certes, ils en parlèrent plus souvent qu'à Varsovie. Au milieu de la victorieuse et formidable armée, Marie ne peut douter que tout soit possible à son amant. Notons avec soin ce double sentiment de la jeune femme : l'autorité dans les relations intimes de la vie amoureuse (témoignage de l'amie indiscrète) et l'admiration la plus docile, une stricte obéissance, pour tout ce qui concerne la vie extérieure de ce couple singulier. Ainsi, dès que les hostilités commencent, Napoléon fait partir sa maîtresse, et Mme Walewska s'en retourne comme elle est venue. Le colonel Laczinski ramène à Walewice la petite sœur qui avait quitté ce domaine moins de trois mois auparavant pour courir aux nouvelles.

Devant le décor de son enfance, Marie peut affirmer sans mentir à quiconque l'approche :

— La Pologne est sauvée.

L'Empereur ne lui a-t-il pas dit, quelques jours avant de la renvoyer, à la suite de son persistant refus d'accepter des présents, en particulier des châles que l'ambassadeur de Perse avait prié Napoléon d'offrir à Joséphine :

— Vos hommes sont braves et dévoués, et les femmes jolies et désintéressées. Cela fait une belle nation. Je vous promets tôt ou tard de rétablir la Pologne... Ah ! ah ! ce cadeau-là, vous l'accepteriez sans faire de façons !... Mais attendez, il faut

de la patience, on ne fait pas de politique comme on gagne des batailles, cela n'est pas aussi facile et demande plus de temps (1).

Trop souvent, hélas ! Marie dut se rappeler cette phrase prophétique : « *On ne fait pas de politique comme on gagne des batailles* », car Eylau est une bataille gagnée et Friedland une immense victoire. Mais que devient la Pologne à Tilsitt, le 25 juin, quand Napoléon et Alexandre, l'empereur d'Occident et l'empereur d'Orient se rencontrent sur un radeau pour y faire la paix en se partageant le monde ?

Printemps de 1807, printemps d'ivresse et d'angoisse ! Dans la chapelle de Walewice, Marie prie sa patronne de protéger son amant contre les balles et les boulets de l'ennemi, puis le « *Te Deum* » éclate après chaque combat, et celle qui est redevenue dans sa chasteté la femme-enfant rit au plaisir de la popularité et de la gloire. Les paysans et les grands seigneurs ont pour elle la même dévotion, et si Napoléon garda toute sa vie le souvenir du soleil d'Austerlitz, Marie pourra garder toute sa vie le souvenir du printemps de Friedland. Elle n'a quitté Walewice que pour assister, le 3 mai, à la cérémonie de la remise des drapeaux aux trois légions

(1) *Mémoires de la comtesse Potocka* (Plon-Nourrit, édit.).

du prince Joseph, et comme le prince voulait que les dames, elles aussi, plantassent chacune un clou dans la hampe des étendards, Marie fit en pleurant le geste symbolique.

Oui, en pleurant : son frère n'est-il pas à l'armée et les jeunes amis de son frère ? Elle n'est pas habituée à être mêlée de si près aux horreurs abominables des batailles. Tout ce sang qui va couler, elle peut, elle veut croire cependant qu'il rendra libre la terre polonaise. Et quand elle apprend, quelques jours plus tard, la mort de Napoléon-Charles (5 mai 1807), de cet enfant que l'Empereur aimait au point d'en avoir longuement parlé à son amie, elle écrit naïvement au guerrier implacable une lettre pour le consoler. Mais lui va sa route, emporté par le divin mouvement de son génie, et momentanément insensible à tout ce qui n'est pas son génie ; tel il fut quand il laissa en Egypte ses frères d'armes et revint en France chercher un trône...

Ce trône, le voilà bien solide, n'est-ce pas ? Dans la petite ville de Tilsitt, non seulement le charmant, le séduisant Alexandre, tsar de toutes les Russies, mais la reine Louise de Prusse, la belle souveraine qui « sembla vouloir se mettre à genoux », mais le roi de Prusse lui-même, avouent modestement que « pour chercher à résister à Napoléon, il faut ne pas le connaître ».

Au banquet royal, la reine quitta le deuil et reprit le diadème et la pourpre. L'Empereur la conduisit à table et la plaça à sa droite.

« Joignant à beaucoup d'esprit l'habitude de se mêler des affaires les plus importantes, elle entreprit de se rendre favorable celui qui tenait en sa main le sort de la Prusse... Au moment des adieux, Napoléon, fasciné par les manières insinuantes d'Alexandre, — qu'il appelait le plus beau et le plus fin des Grecs, — et par la beauté *repentante* de la reine, lui fit don de la Silésie, effaçant d'*un trait* de plume l'article du traité par lequel cette province se trouvait déjà séparée de la Prusse. »

Lorsque Mme Walewska apprit l'anecdote, connut la surprenante libéralité, elle éclata en sanglots. Ce que l'Empereur donnait à une implacable ennemie, il le refusait à sa chère maîtresse. Il n'avait pas rétabli le royaume de Pologne, mais créé l'inutile duché de Varsovie.

Elle est si cruellement atteinte dans son cœur, son orgueil, voire sa vanité, qu'elle annonce à Napoléon, et sur un ton dédaigneux, presque méprisant, son projet de se retirer en quelque monastère. Alors, ô miracle du dédoublement ! la personne sensible de l'Empereur prend la place de la personne géniale. Il n'avait point souffert de la mort de Na-

poléon-Charles. Mme de Rémusat rapporte même ce dialogue :

— Vous oubliez qu'il est arrivé un malheur dans votre famille et que vous devez paraître un peu triste, aurait dit Talleyrand.

— Je ne m'amuse pas à penser aux morts, aurait répondu Napoléon.

Devant Mme Walewska qui le menace de rupture, il se met à souffrir, et de la mort de cet enfant, et du prodigieux égoïsme de toute sa famille, et de Joséphine qui n'est plus féconde et l'accuse de stérilité, et de la solitude enfin où il tombera, lui, le géant, si la petite Polonaise aux cheveux blonds, à la pupille dilatée dans l'iris bleu, l'abandonne.

Il ne ment pas. Simplement, les cellules de son cerveau ont changé de pôle. Combien il est plus émouvant ainsi que dans les cérémonies officielles ! Assis sur le bord d'une chaise, les coudes aux genoux, la tête dans les mains, il se tait, à bout d'éloquence, et trouve dans un soupir profond la péroraison la meilleure.

Marie a pitié.

Comment n'aimerais-je pas à la folie cette petite Polonaise qui a pitié de mon Empereur ?

XIII

Désormais, la pitié sera le parfum de cet amour. Par pitié, Marie a promis de rejoindre Napoléon à Paris. Elle ne se hâte pas de tenir sa promesse. Elle passe l'été, l'automne et le commencement de l'hiver, à Walewice et à Varsovie. Le vieil Anastase n'est point revenu en Pologne. Il a été fort bien accueilli à la cour de Rome et je ne crois pas qu'il ait demandé au Saint-Père l'annulation de son mariage pour raison d'Etat. Simplement, il chauffe au soleil d'Italie son grand corps que l'âge n'a pas courbé. Il laisse sa femme en repos, reçoit de ses nouvelles par la princesse Jablonowska et la comtesse Birginska, lui trouve dans ses pensées secrètes mille excuses et la plaint à son tour.

On peut la plaindre. Son lointain amant lui écrit des lettres trop brèves, trop sèches, et Mme Abramowicz, la confidente s'en étonne. On commence

à beaucoup parler des possibilités du divorce impérial.

— Pourquoi ne t'épouserait-il pas, Marie ? propose la jolie Mme Abramowicz. Cela vaudrait mieux pour la Pologne que s'il demande la main d'une grande-duchesse de Russie.

— Il aurait tort de divorcer, répond Mme Walewska. Ce qui a été noué sur la terre ne peut plus être dénoué que dans le ciel.

En prononçant ces paroles — et elle les a prononcées, — Marie songe à sa propre situation de femme mariée autant qu'à celle de l'Empereur (1).

Toutefois, elle ne peut s'empêcher d'entendre les bruits qui courent vite sur les grands chemins d'Europe. La querelle des Beauharnais et des Bonaparte ne fait que grandir autour du divorce probable après la scène de Fontainebleau (2). Eugène de Beauharnais est vice-roi d'Italie; bien plus, il est héritier présomptif à la couronne d'Italie et ceci a été proclamé solennellement à Milan devant les trois collèges de la nation. Quant à Hortense, elle

(1) Elle n'épousa, en effet, le colonel comte d'Ornano (1815) qu'après la mort d'Anastase Colonna de Walewice-Walewski (1814).

(2) Peut-être Mme Walewska a-t-elle entendu parler également des infidélités de l'Empereur, de sa liaison avec Mme Gazzani (août à octobre 1807), de son aventure avec une parente des Beauharnais, une très jolie femme, Mme de B... Cependant Marie n'est pas jalouse.

est reine de Hollande, et ce titre, qu'elle tient de son mariage avec Louis Bonaparte, est reconnu par l'empereur Alexandre, comme est reconnu à Joseph le titre de roi de Naples, à Jérôme le titre de roi de Westphalie, à Caroline et à son mari Murat les titres de grande-duchesse et de grand-duc de Berg. Ce sont les résultats du traité de Tilsitt. Ils devraient satisfaire et les Beauharnais et les Bonaparte. Les uns et les autres sont insatiables, et Marie est épouvantée par la double famille de son amant. Il lui faudra la connaître, cette famille, lors du voyage à Paris. L'Empereur, qui traverse l'Italie, annonce à sa maîtresse qu'il sera de retour en France dans les premiers jours de janvier (1808), et soudain le ton de ses billets change, devient plus tendre, plus mélancolique et plus pressant. Marie doit le rejoindre : « *J'ai besoin de toi* ». Tous ceux qui entourent l'Empereur paraissent à Napoléon des rapaces acharnés au festin de sa gloire, des ennemis presque, oui, même Joséphine sur laquelle Fouché, partisan du divorce, renverse la boîte à ordures des renseignements de police. Car Napoléon ne peut plus éviter de parler de Joséphine à Marie. « *J'ai besoin de toi...* » Il supplie, il rappelle les jours heureux de leur vie quasi conjugale, à Osterode; il affirme que tout sera prêt pour recevoir Marie. L'ami (le Grand-Maréchal) se chargera de lui trouver un

logement digne d'elle, et Napoléon a déjà prévenu sa sœur préférée, Pauline Borghèse, de l'arrivée certaine de Mme Walewska.

Cette volonté de revoir une maîtresse après plus de six mois d'absence n'a pas encore troublé Napoléon. Ce n'est pas un nouveau coup de désir. Les lettres à Joséphine sont tout imprégnées de sensualité, les lettres à Marie sont puériles, comme était puéril et romantique le grand cœur aux lents battements. Il se sert enfin de l'argument décisif : « *Tu as promis.* » C'est vrai, elle a promis. Elle tiendra sa promesse. Voici le jour anniversaire de la rencontre de Bronie... Allons, il faut obéir à la destinée. En route !

XIV

La route que suivra Marie est pareille à ces chemins construits au flanc des rivages les plus escarpés de la Méditerranée. L'obscurité des longs tunnels qui traversent le rocher alterne avec la lumière des corniches resplendissantes. L'un de ces longs tunnels où la vie est si morne que ni l'Histoire ni la chronique n'en ont gardé le souvenir nous conduit de l'arrivée de Mme Walewska à Paris, en 1808, à cette maison de Schoenbrunn, près du palais impérial d'Autriche, où la tendre amie de Napoléon une fois de plus vainqueur s'aperçoit qu'elle est enceinte, en 1809, au début de l'automne.

Voici donc une certitude : l'Empereur n'a pas délaissé sa maîtresse, son *épouse polonaise*, en dépit des angoisses sans cesse accrues de sa gloire sans cesse grandissante. Pourtant, nous ne trouvons aucune trace du passage de Mme Walewska à la cour,

son nom ne figure pas sur les listes des *entrées particulières,* et ce n'est pas avant la fin de 1810 que les ambassadeurs étrangers et les espions s'occupent d'elle.

Ils auraient pu lui prêter attention dès son arrivée en France. En effet, pendant les trois mois que Napoléon passe à Paris, au début de 1808, pendant ces tragiques semaines dont les agitations vont préparer définitivement l'Empereur au divorce, il est certain que l'amour renaissant pour Joséphine est combattu par l'amour persistant pour la femme-enfant. Nous avons vu Marie trop religieuse pour admettre que ce qui a été noué sur la terre puisse être dénoué ailleurs que dans le ciel. Sans doute a-t-elle gardé la même conviction. Mais lorsque l'Empereur, « nerveux au point d'en être vraiment malade, d'en avoir de terribles crises d'estomac », déprimé à l'issue des grandes scènes pathétiques qu'il fait à Joséphine, « pleurant sur elle et sur lui-même, sanglotant qu'il ne peut la quitter », se retrouve dans l'atmosphère paisible que l'épouse polonaise a su créer autour d'elle, oui, l'épouse polonaise, la véritable épouse du rêve de cet empereur chimérique, l'Homme s'aperçoit que l'autre, l'Impératrice, ne lui est pas indispensable. Même pendant le voyage de Bayonne, tandis que se noue la vilaine comédie espagnole, ensuite, pendant le

voyage à travers les provinces du Midi et de l'Ouest, « pendant ces quatre mois (d'avril à août) où l'Empereur a vécu uniquement avec Joséphine et ne lui fait qu'une courte infidélité avec M[lle] Guillebeau », Napoléon peut redevenir puéril, et c'est sa façon d'être amoureux, en jouant avec la femme qui n'est plus jeune et que les enfantillages vieillissent encore, il retrouvera Marie et la pénombre de sa tendresse, la reposante obscurité de son amie. Il se dira :

— Ah ! si je l'avais épousée !...

Et ne pensant jamais à l'épouser, il songera de nouveau au divorce pour en épouser une autre.

Elle continue à le plaindre, à le consoler, à le gronder, à lui obéir. Cette femme-enfant a pour l'Empereur ce que toutes les femmes ont pour leur amant : un sentiment maternel. Pourquoi n'est-elle pas jalouse ? Tout simplement parce qu'elle s'est trop reproché d'avoir pris à Joséphine son mari. Quand elle se regarde au miroir, elle se voit comme une maîtresse qui trompe et non pas comme une femme trompée. Je vous jure qu'elle a dit plus d'une fois à l'Empereur véhément :

— Apaise-toi, mon pauvre petit !

Et c'est à ces heures-là qu'elle lui parle encore de la Pologne. Il promet, il est à ce moment de sa vie où il fait mille promesses qu'il ne pourra tenir. Il dit à Joséphine :

— Je ne peux pas te quitter.

Et, sans la trahison de Talleyrand, il aurait peut-être obtenu d'Alexandre, lors de l'entrevue d'Erfurt, la main d'une des grandes-duchesses de Russie.

A Erfurt, l'Empereur est joué. Rappelons-nous la phrase : « On ne fait pas de politique comme on gagne des batailles. Cela n'est pas aussi facile... » Les intrigues politiques eurent toujours raison de Napoléon. Les négociations avec Alexandre n'aboutissent à rien, et il faut que le dieu des batailles retourne aux frontières d'Espagne pour y trouver l'insurrection nationale contre laquelle s'usera jusqu'à la fin son génie. Le Titan ne halette pas encore, mais, déjà, il commence à engraisser. Mauvais signe. Cela ne l'empêche pas de mater les complots que sa propre famille trame à Paris.

— Ah ! les misérables ! dit-il à Marie. Ils escomptaient ma mort.

Mais elle lui caresse le front :

— Repose-toi, mon pauvre petit.

Elle le plaint de toute son âme et peut facilement être son alliée, puisque c'est l'Autriche maintenant qui reprend les armes et que la course folle de l'Empereur va le conduire une fois de plus à Vienne, après la victoire inouïe.

Un matin, à Schoenbrunn, Marie a dit à son amant :

— Je vais te donner encore un souci, mon pauvre petit. Je suis enceinte.

Elle est sur le point de pleurer, mais elle a tellement pleuré depuis deux ans que les larmes ne montent pas vite à ses yeux toujours candides. Ce nouveau déshonneur qu'elle accepte transporte de joie Napoléon qui craignait, malgré Wagram, que son étoile fût pâlie et qui la voit briller d'un plus vif éclat, puisqu'il peut encore être père, comme en 1806, puisque Joséphine bientôt répudiée, il épousera la fille de l'un de ces souverains qui sans trêve le combattent, et l'ayant violée presque il aura, d'une archiduchesse d'Autriche, le fils qui assurera la durée de sa dynastie.

— Je te remercie, Marie, ma douce colombe !

N'est-il pas ivre de sa puissance ? La dépense nerveuse a été trop forte, pendant les années qui ont précédé le divorce, les années d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de Wagram. Les deux personnages de cet homme, le sensible et le génial, ne sont plus aussi nettement séparés l'un de l'autre ; ils se rejoignent, se mêlent et s'entravent. La confusion gagne peu à peu les centres supérieurs de ce cerveau magnifique.

— N'aie aucune inquiétude, Marie, je n'abandonnerai jamais ni ton enfant ni toi.

Alors, comme après Tilsitt, comme si souvent,

elle éclate en sanglots. Elle lit dans la pensée de l'Empereur les promptes déductions qui la condamnent. Napoléon n'est pas effrayé par ce fardeau de honte qu'il impose à sa maîtresse. Elle est épouvantée, parce qu'elle pouvait bien se sacrifier elle-même, mais ne se reconnaît pas le droit de sacrifier la créature qui va naître. Sans doute n'a-t-elle point été une mère admirable pour l'enfant du vieil Anastase. Cette première faute ajoute un remords à son inquiétude. Elle n'a pas de fortune. Toutes les dépenses qu'elle fait sont largement payées par Duroc, sur l'ordre de l'Empereur, mais si l'Empereur venait à disparaître ?... Car, elle aussi est hantée par l'atroce peur qui tient tout l'Empire.

Napoléon tranquillisa son amie, moins par les engagements qu'il prit que par l'amour qu'il lui prouva, et j'entends : l'amour sensuel. Ce fut la dernière flambée de cet incendie que le désir avait allumé à Bronie, le 1er janvier 1807.

J'insiste sur la sensualité de cet amour par ailleurs un peu bourgeois. Evidemment, l'Empereur a aimé avec plus de frénésie Joséphine qui restait insensible à son ardeur, mais ne s'est-il pas, d'après son propre aveu, montré plus galant que d'habitude à Varsovie ? Et sous ses caresses, Marie, épouse d'un vieillard, a vibré pour la première fois. Vous m'objectez qu'elle était déjà mère ? Une femme peut devenir

mère sans avoir éprouvé aucun sensuel plaisir. Ou Marie Walewska est une grande mystique sensuelle, ou je ne comprends rien à sa vie. Elle quitte Schoenbrunn, plus amoureuse, plus voluptueusement reconnaissante et plus tendre que jamais. La Pologne ? Eh bien ! Marie y retourne faire ses couches, avec l'ironique permission d'Anastase Colonna Walewski.

Il faut noter que, « de Schoenbrunn même, l'Empereur ordonne à l'architecte de Fontainebleau qu'on ferme la communication entre l'appartement de Joséphine et son appartement ». Obéit-il à une requête de Marie, pour la première fois jalouse ? On ne sait pas. La femme-enfant est enceinte, nerveuse plus qu'à l'ordinaire, un peu différente d'elle-même.

Le 15 décembre, une « Assemblée de famille » est convoquée à Paris, dans les salons du palais. Par la Salle des Maréchaux, la famille impériale pénètre jusque dans la Salle du Trône où s'entassent les rois, les reines, les princesses, les princes d'Empire, les grands officiers du conseil privé, les dames de l'Impératrice et les dames d'honneur des princesses. Bientôt, s'ouvre pour la famille impériale la porte du grand cabinet de l'Empereur, et quand l'Archichancelier et le secrétaire d'Etat Regnauld ont été introduits à leur tour, Napoléon, devant Joséphine que soutiennent seuls de leur affection son fils, le prince Eugène, et sa fille, la reine Hortense,

annonce sa volonté de dissoudre le mariage qui l'unit à une épouse stérile :

« *Dieu sait combien une pareille résolution a coûté à mon cœur! Mais il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de mon courage, lorsqu'il m'est démontré qu'il est utile au bien de la France. J'ai besoin d'ajouter que, loin d'avoir jamais eu à me plaindre, je n'ai au contraire qu'à me louer de l'attachement et de la tendresse de ma bien-aimée épouse : elle a embelli quinze ans de ma vie ; le souvenir en restera toujours gravé dans mon cœur. Elle a été couronnée de ma main ; je veux qu'elle conserve les rangs et le titre d'Impératrice couronnée, mais surtout qu'elle ne doute jamais de mes sentiments et qu'elle me tienne toujours pour son meilleur et son plus cher ami.* »

Au manoir de Walewice, Marie Walewska lit ces phrases et s'évanouit. Elle est au cinquième mois de sa grossesse.

XV

Tandis que Joséphine ayant quitté les Tuileries arrive à la Malmaison et, entre deux crises de sanglots, appuie le front à la fenêtre, regarde tomber l'incessante pluie de décembre 1809, Marie Walewska contemple les plaines polonaises, si mélancoliques sous le ciel bas, et la pluie aussi qui enveloppe de la même désolation les rives de la Vistule et la vallée de la Seine. Le désespoir de l'Impératrice répudiée n'a pas une saveur plus amère que l'angoisse de la maîtresse qui attend un enfant et ne sera jamais épousée. Toutes les deux, elles pleurent, victimes, non pas du génie de Napoléon, mais de sa faiblesse. S'il avait chassé Joséphine comme elle l'avait mérité cent fois, la Créole aurait eu la ressource de le haïr, tandis qu'il la jette en bas du trône et lui jure qu'il l'adore. S'il avait fait dire à Marie, comme jadis à toutes les femmes honorées

par ses baisers, qu'elle devait être reconnaissante à l'Empereur des dédommagements qu'il offrait, s'il l'avait traitée en fille, la Polonaise aurait eu la ressource de penser à quelque vengeance ou de mourir ; il lui écrit qu'il est malheureux, que tout se ligue contre lui et qu'il a besoin d'elle, de son affection, de sa fidèle amitié. Pendant ce temps, il négocie avec l'Autriche, avec M. de Metternich, les arrangements secrets, ou soi-disant secrets, par lesquels l'empereur livre à « *l'infâme usurpateur* » l'archiduchesse Marie-Louise, « la première princesse d'Europe ».

Notre chère et médisante comtesse Potocka, qui se trouve à Vienne, affirme qu'à l'arrivée du maréchal Berthier (1), toutes les dames réunies dans les salons d'une autre Polonaise, la comtesse Lanckoronska, eurent des attaques de nerfs, « les plus sensibles affirmant que la jeune princesse en mourrait et qu'on ne verrait pas consommer une telle profanation. D'autres prétendaient que Napoléon deviendrait fou de joie... » Le 11 mars 1810, en l'église des Augustins, à Vienne, fut célébré le mariage religieux, l'archiduc Charles représentant l'empereur des Français, roi d'Italie.

En vérité, Napoléon en devint presque fou de

(1) On sait que le prince de Neuchâtel avait reçu la mission de demander la main de Marie-Louise.

joie. Je vous répète que les deux personnages, le sensible et le génial, se sont amalgamés et que l'alliage ne vaut pas ce que valait chacun des éléments qui le composent. La puérilité de l'amoureux nous paraissait émouvante, la puérilité de ce conquérant qui se réjouit de trouver dans les portraits de Marie-Louise « la lèvre autrichienne », qui pose sur son cœur la *pantoufle* que lui apporte Anatole de Montesquiou, gêne ses plus passionnés admirateurs, ainsi que surprennent et déconcertent cette impatience de gosse, la hâte et la violence de ce « parvenu » qui ne peut attendre Marie-Louise à Compiègne, monte en chaise de poste avec son beau-frère Murat et, toujours sous une pluie battante, la pluie de Bronie, s'en va à la rencontre de cette nouvelle Impératrice qu'il ne connaît pas encore et que lui amène sa sœur Caroline, la joint à Courcelles, se jette tout trempé dans la voiture, et... Oui, comme à Bronie !

Paris, la cour et la ville, et bientôt toutes les cours et toutes les capitales d'Europe, sourient au détail de cette soldatesque frénésie. Dès l'arrivée à Compiègne, Napoléon a conduit Marie-Louise « dans son petit appartement de l'intérieur » et le lendemain, après avoir déjeuné au chevet de l'Impératrice, il déclare à l'un de ses généraux : « Mon cher, épousez une Allemande. Ce sont les meilleures femmes du monde, douces, naïves et fraîches comme

des roses ». A ceux qui s'étonnent de sa hâte, il riposte : « Henri IV en a fait de même ! » Il ne désarme point les railleurs, ne convainc pas ses vrais amis qui regrettent comme nous son manque de dignité. Et combien dut être affligée, offensée, désillusionnée surtout Marie Walewska. Napoléon lui gâtait, par l'aventure de Courcelles, tout ce qui lui restait de bonheur : le souvenir du baiser dans l'ombre de la voiture qui ramenait à Varsovie le demi-dieu inconnu.

Il faut rapprocher les dates. Le mariage civil de Napoléon eut lieu à Saint-Cloud, le dimanche 1er avril 1810 ; le mariage religieux, le lundi 2 avril, à la chapelle des Tuileries. C'est le 4 mai 1810 que Marie accouche, à Walewice. Avant d'être mère, elle a donc su tout le burlesque grandiose qui devrait l'écarter à jamais du père de son enfant.

« Les Français, gâtés par la grâce de Joséphine et d'ailleurs peu satisfaits de cette alliance, écrit Mme Potocka, restaient froids et impassibles. Il n'y eut nul enthousiasme et fort peu d'acclamations. »

Et, plus loin :

« Les illuminations et les feux d'artifice se prolongèrent fort avant dans la nuit. Le vin jaillit des fontaines, on jeta à pleines mains l'or et les médailles, — tout fut somptueux et magnifique, mais il n'y eut ni joie ni franche gaieté. »

A cette époque, on prétendait que Napoléon se serait écrié en rentrant aux Tuilleries :

— J'ai tellement gâté les Parisiens par l'imprévu, que si j'épousais la Madone ils n'en seraient pas surpris.

Ils ne sont pas surpris, ils admirent moins leur Empereur. Et Marie ne peut plus l'admirer. L'angoisse au goût si amer fait place d'abord à une sorte de stupéfaction. Eh quoi ! le demi-dieu est à ce point enivré de bonheur parce qu'une fille des Habsbourg est entrée dans son lit ? Comme les amies viennoises de Mme Potocka, l'épouse du vieil Anastase Colonna de Walewice-Walewski découvre soudain que la mésalliance de l'archiduchesse Marie-Louise est en effet singulière. Napoléon n'est donc pas supérieur en toutes choses à tous les êtres ? Par la race, par le sang, il est inférieur à l'empereur d'Autriche, même au tsar de toutes les Russies, même au vieil Anastase Colonna de Walewice-Walewski. Marie savait bien qu'il avait des heures de dépression atroce, des heures où il était comme un enfant, mais c'était la rançon d'une surhumaine fatigue. Quant à ses mœurs, à ses façons d'être avec les femmes, elle avait dû les accepter, et il les justifiait en se disant au-dessus de toute morale. Aux yeux de Marie, il avait été, soit le Titan écrasé qui méritait plus de pitié que tous les hommes, soit

l'aigle vorace qui planait au-dessus de tous les hommes. Chaque sentiment qu'il provoquait, amour ou pitié, admiration ou haine, semblait plus grand à cause de la grandeur inouïe de son objet. Mais ces derniers jours de la grossesse, alors que va naître le fils de Napoléon (elle a toujours dit que ce serait un fils), Marie se surprend à juger sévèrement la vie amoureuse de Bonaparte. Puis, quand l'enfant est né, et c'est un fils, quand Alexandre-Florian-Joseph Colonna Walewski voit la lumière du jour au manoir de Walewice, les sentiments de sa mère évoluent, paraissent moins nobles, comme si l'abaissement moral de l'Empereur avait une répercussion profonde dans l'âme de Marie. Ah ! il peut bien se saouler de sa nouvelle conquête et employer tous les moyens, même ces enfantillages que connaissent à merveille Joséphine et Marie Walewska, pour triompher des répulsions et s'assurer l'amour de son Autrichienne, il peut la supplier de venir partager sa chambre : « *Louise, couche chez moi !* » et ne point se fâcher quand elle répond : « *Il y fait trop chaud* », il peut se nourrir d'orgueil et parler à tous de son étoile jamais plus brillante : l'Impératrice n'est-elle pas enceinte ? il peut feindre de croire qu'il va donner à tous les peuples la paix napoléonienne, égale à la paix romaine, il a perdu le pouvoir d'exalter le cœur des peuples et le cœur de la

femme qui l'a le plus aimé : Marie Walewska.

Pareille aux reines et aux rois de la famille impériale, aux grands dignitaires, aux maréchaux et aux ministres de l'Empire, aux souverains et aux princes alliés de l'Empereur, l'épouse polonaise songe à tirer quelques avantages personnels d'un triomphe qui a cessé de l'éblouir. Il lui faudrait d'abord rentrer à Paris, revoir Napoléon qui ne lui a plus écrit, mais lui a fait savoir par Duroc qu'il ne l'oubliait pas. Elle reçoit le conseil de se rendre aux eaux de Spa avec la princesse Jablonowska, sa belle-sœur. Elle obéit, et voici une anecdote que nous rapporte M. Frédéric Masson :

« ... A Spa, un jeune Anglais, M. S..., s'est permis une plaisanterie d'un goût au moins contestable à l'égard de la princesse Jablonowska. La princesse, au retour, l'invite à les accompagner, elle et Mme Walewska, au Musée d'artillerie. Dans la salle des armures, la société s'arrête devant l'armure de Jeanne d'Arc, et, pendant que M. S... la considère, l'héroïne étend les bras, saisit le jeune Anglais et le presse contre son cœur. Il se débat, il étouffe, il demande grâce ; mais ce n'est que sur l'ordre de Mme Walewska que Jeanne d'Arc lui rend la liberté. N'est-ce point là — surtout quand on sait la jalousie de Napoléon pour ses musées — une preuve certaine de puissance ? »

Cette histoire tragi-comique me paraît navrante. Elle prouve peut-être la puissance de Mme Walewska ; elle crée une atmosphère bien étonnante, assez frivole, voire assez vulgaire, autour de notre héroïne et de sa belle-sœur. Nous sommes fort loin des grandes années de l'amour que nous étudions. Patience ! nous retrouverons aux heures du désastre l'âme ardente, très noble dans ses exaltations, de la dame de Walewice.

Revenue à Paris à la fin de l'année 1810, Marie habite, avec son fils qui atteint l'âge de six mois, « un joli hôtel dans la Chaussée d'Antin, d'abord rue du Houssaie, n° 2, puis rue de la Victoire, 48. » Elle reçoit de l'Empereur une pension de cent vingt mille francs par an, et le Grand-Maréchal, « l'ami » Duroc, a l'ordre de satisfaire tous ses désirs. Gérard fait son portrait et pour le voir tout Paris court chez le peintre, nous dit la comtesse Potocka. Son médecin n'est autre que Corvisart. S'il lui plaît d'aller à la campagne, elle se rendra à Mons-sur-Orge, au Château de Brétigny, propriété de la duchesse de Richelieu, et qui a été loué par l'une de ses belles-sœurs. Elle ne semble point malheureuse, ne souffre ni d'ambition ni de jalousie, n'éprouve ni honte ni plaisir de sa situation exceptionnelle, vit largement mais bourgeoisement, évitant tout scandale, inquiète des médisances, soucieuse

de ne pas provoquer la colère méchante de cette Marie-Louise qui accepte d'un cœur moins léger que Joséphine et Mme Waleska les multiples amitiés amoureuses de son formidable époux.

Jusqu'en 1812, le rôle de Mme Walewska paraît être d'une femme qui a pris son parti de sa baroque destinée et tient à rester une dame de qualité tout en étant la maîtresse favorite d'un empereur extravagant. A son impérial maître, elle est reconnaissante de chaque bienfait ; elle accepte, pour l'enfant qu'il lui a donné, un titre de comte d'Empire. Le vieil Anastase Colonna de Walewski dut avoir le plus ironique de ses sourires en apprenant la faveur réservée à son nom. Il ne prévoyait pas la magnifique carrière que devait fournir le comte Alexandre-Florian-Joseph Colonna Walewski, fils de Napoléon (1), et l'eût-il prévue qu'il aurait sans doute trouvé un peu médiocre l'apanage que l'empereur des Français réservait à son bâtard. Les rois de France avaient plus de générosité.

Cependant, Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération suisse, etc., etc., signe au Palais de Saint-Cloud, le 5 mai 1812,

(1) On sait la singulière fortune du comte Walewski, qui fut ambassadeur de France à Londres, en 1852, président du Corps Législatif, ministre de Napoléon III, etc., etc...

le fameux acte, « unique en son genre », dit M. Frédéric Masson, et qui « rappelle par certaines de ses clauses les dispositions prises par Louis XIV à l'égard des Légitimés », l'acte créant en faveur de l'enfant de Mme Walewska un majorat formé par des biens faisant partie du domaine privé et situés dans le royaume de Naples. Il s'agissait de soixante-neuf fermes ou parcelles de terre dont les loyers formaient un revenu annuel de cent soixante-neuf mille cinq cent seize francs soixante centimes. Jusqu'à la majorité du petit comte Walewski, Marie avait la jouissance de tous les biens. A partir de cette majorité, elle recevrait une pension annuelle et viagère de cinquante mille francs, pension qui continuerait à lui être versée si Alexandre-Florian-Joseph venait à décéder sans postérité mâle, alors que si le majorat faisait retour au domaine privé Mme Walewska conservait « jusqu'à son décès la pleine et entière jouissance des revenus et des fruits des biens » le composant.

On peut imaginer que Mme Laczinska, cette respectable dame qui avait vendu sa fille Marie au vieil Anastase, se déclare satisfaite. Pourtant l'affaire n'était pas admirable. Ces fermes napolitaines « provenaient des biens réservés par l'Empereur lors de l'accession de Murat au trône de Naples », et que deviendrait la couronne de Murat si la guerre à nou-

veau menaçante n'était pas favorable au grand Napoléon ?

Cette légère inquiétude ne résiste pas aux folles espérances qui soulèvent la Pologne, à la nouvelle que l'empereur d'Occident va conduire tous les peuples sur lesquels il règne à l'assaut de toutes les Russies et de leur Tsar, l'empereur d'Orient. Une sorte d'ivresse s'empare de la nation polonaise. La joie et l'héroïsme sont dans tous les cœurs. Pourquoi Marie demeure-t-elle à Paris ? Plus exactement : pourquoi s'attarde-t-elle au Château de Brétigny, à Mons-sur-Orge ? Sa belle-sœur, la princesse Jablonowska, lui montre des lettres qu'elle a reçues de Varsovie et qui disent que l'Empereur a pris l'engagement de rétablir la Pologne dans son intégrité. Est-ce vrai ? Fera-t-il cela ? On interroge Marie. Elle doit savoir. Pourquoi ne part-elle pas ? Un jour, chez la princesse Jablonowska arrive l'ancien dictateur polonais Kosciusko, et lui qui vit dans la retraite « s'approche de la maîtresse de la maison, et sans rien dire dénoue l'écharpe » aux couleurs nationales que chaque dame portait à son bras et « qu'il presse sur son cœur ». Marie ne peut résister à des appels si passionnés, elle quitte Paris, la France, et la voici de retour sur la terre bien-aimée dont elle a voulu acheter la liberté au prix même de sa vie, elle en est persuadée à présent.

XVI

« Ayant à ménager Marie-Louise, fort jalouse, dit-on, Mme Walewska sut au milieu de Paris faire douter des rapports secrets qu'elle avait conservés avec l'Empereur. »

Qui parle ainsi ? C'est encore Mme la comtesse Potocka, et cependant, au cours du même chapitre de ses *Mémoires*, elle raconte la réception que fit à Marie l'ambassadeur de France à Varsovie, Mgr l'archevêque de Malines :

« Pendant les quelques jours que la belle passa à Varsovie, Monseigneur regarda comme de son *devoir* de la traiter comme un fac-similé d'impératrice. Elle eut le pas sur toutes les dames. Aux dîners d'apparat elle fut toujours servie la *première*, occupa la place d'honneur et reçut tous les hommages ainsi que toutes les marques de respect !... Ce qui choqua visiblement les douairières et donna de

l'humeur à leurs maris, tandis que les jeunes femmes, peu soucieuses de l'étiquette, riaient sans se gêner de l'amoureuse extase avec laquelle Mgr l'archevêque lorgnait le joli bras et la main blanche et potelée de la petite comtesse... Elle s'était prodigieusement formée pendant son séjour en France ; elle y avait pris un *aplomb modeste*, difficile à soutenir dans la position équivoque où elle se trouvait. »

Ne vous ai-je pas dit, au début de ce récit, que les historiens détruisaient par leurs contradictions la vie de leurs personnages ? La comtesse Potocka, contemporaine de Marie, écrit l'histoire de telle sorte qu'elle se contredit, car, si la liaison de Mme Walewska et de l'Empereur, et l'affectueuse et persistante tendresse de celui-ci, n'avaient pas été connues de tous, comment l'archevêque de Malines aurait-il accordé une telle importance à cette petite Polonaise qui n'appartenait point par sa naissance aux plus nobles familles du pays ? Mme Potocka commet une lourde erreur, et nous allons le lui prouver. L'acte par lequel est créé le majorat d'Alexandre-Florian-Joseph est daté du 5 mai 1812 et fut rendu public à cette date. On y vit même « une avance marquée aux gentilshommes polonais » dont l'Empereur voulait exciter le dévouement. Or, Mme Potocka écrit que Marie arriva à Varsovie dans « *le courant de l'été* » 1812.

Il vaut donc mieux imaginer ce que fut le retour de Mme Walewska dans la capitale toute pavoisée. Le duché de Varsovie avait été annexé au royaume de Saxe. Un vieux roi et une vieille reine ne gênaient point le président du Conseil ni les sept ministres nationaux et laissaient en vérité toute la puissance au résident de France, « véritable proconsul qui exerçait un pouvoir presque sans limite ». Cette administration avait permis au patriotisme, à ce que nous appellerions aujourd'hui l'irrédentisme polonais, de se développer, malgré les pertes subies par les légions de Poniatowski, et de reconstituer la nouvelle armée que l'intrépide prince Joseph allait entraîner à d'héroïques combats. On sait, d'autre part, que l'Empereur put entrer librement à Wilna. Il s'y arrêta quelques jours, organisa le gouvernement provisoire de la Lithuanie, puis marcha sur Smolensk, et le premier bulletin important de la Grande-Armée annonça la prise de cette ville qui se trouve aux confins de l'ancienne Pologne. A l'assaut fut tué le général polonais Grabowski, au moment où il s'élançait le *premier*, à la tête de sa brigade, sur les remparts. Nous ignorons la date exacte de l'arrivée de Mme Walewska à Varsovie, mais nous voyons très bien la « petite comtesse » participer à la fièvre qui suivit l'entrée de Napoléon à Wilna et la dangereuse victoire de Smolensk.

Sans doute Marie a-t-elle un peu engraissé, bien qu'elle n'ait pas vingt-cinq ans. Que Mgr l'archevêque regarde amoureusement un joli bras, une main blanche et potelée, cela ne nous étonne guère et même nous ravit. Notre amie n'a donc pas été trop malheureuse à Paris, malgré les difficultés de sa « position équivoque », et nous sommes fort heureux qu'elle ait pris cet « aplomb modeste » dont Mme Potocka nous paraît jalouse. Nous nous rappelons la première supplique adressée à Mme Walewska par les plus grands seigneurs polonais qui réclamaient d'elle qu'elle fît par patriotisme exactement ce qu'elle avait fait, qu'elle devînt exactement ce qu'elle était devenue. N'a-t-elle pas droit à leur reconnaissance ? N'a-t-elle pas forcé, par la seule gentillesse de sa constante présence, son impérial amant à se souvenir des promesses de naguère ?

Il ne faut point croire cependant que Napoléon ait dû subir l'influence de sa confidente. Je nomme ainsi Marie, car il est certain qu'elle reçut, rue de la Victoire, la confidence des angoisses qui tenaillaient l'Empereur. Oui, même en 1811, au moment où la naissance du roi de Rome paraît avoir porté la puissance napoléonienne à son apogée, tandis que Joséphine n'attend plus les visites de l'ingrat époux qui l'a répudiée, même sous le règne jaloux de Marie-Louise, l'amant de Mme Walewska, l'homme

fiévreux, douloureux, qui veut qu'on le plaigne et qu'on le console, montre chaque jour à la très fidèle Polonaise un visage effrayé par le vertige... Elle seule a entendu l'aveu de ses terreurs. Plus tard, après la défaite, il dira : « *Je n'ignorais pas les périls...* » Mais, lorsqu'il prépare la croisade de l'Occident contre l'Orient, lorsqu'il lui faut rassembler tous les peuples, il trouve la force de paraître tellement calme et confiant qu'on le dit halluciné par la contemplation de son étoile. Lui qui avait déclaré à Marie : « *Ta patrie est trop loin. Si je recrée le libre royaume de Pologne, je ne pourrais le secourir...* », il lui faut aller plus loin encore, s'enfoncer dans les steppes, atteindre Moscou, la ville sainte, et peut-être faudra-t-il aller plus loin, toujours plus loin, jusqu'à l'abîme.

— Tu comprends, ma douce colombe, tu comprends, il le faut.

Devant elle, il a toujours été poète. Il avoue que l'Orient constamment l'attira. Parfois, il délire. C'est un homme fatigué que la graisse peu à peu envahit. De magnifiques lueurs traversent sa pensée toujours aussi rapide, mais plus chaotique, des clartés géniales. Il répète devant Marie :

— Il le faut. Jamais ils ne m'accorderont la paix. Ce sont les guerres de la Révolution qui continuent, bien que je traîne à ma suite un cortège

de rois et de princes, et l'empereur d'Autriche. S'ils me voyaient immobile, ils se précipiteraient sur moi. Ils comprennent combien je les méprise et ne croient pas que je devine combien ils me haïssent. Personne ne m'aime. Marie-Louise ? Je ne crois pas. Ma mère ? Moins peut-être qu'elle n'aime ses autres enfants. Joséphine ? Depuis que nous sommes séparés, elle regrette ; mais elle n'a jamais pu m'aimer, et ce n'est pas maintenant... Mes frères et mes sœurs ? Attends que je tombe pour les voir à la curée. L'étrange Lucien ? Oui, sans doute, mais il ne me sacrifiera pas son orgueil. Ma jolie Pauline ? En effet, Paulette m'aime bien. Et toi, ma colombe ? Ecoute, je n'ai confiance qu'en toi.

Le souvenir de ces paroles souvent incohérentes, toujours désabusées, hante Marie que l'enthousiasme de sa nation entoure d'honneurs presque souverains, mais que l'impertinence des aristocratiques salons de Varsovie blesse parfois dans sa dignité. Voyez comme la traite Mme Potocka. On chuchote que Mme Walewska n'est venue à Varsovie que dans l'espoir d'être appelée au quartier général de l'Empereur. Parce qu'elle n'y est point mandée, on ricane. Toutefois, personne, aucune femme, aucun pamphlétaire ne l'accuse d'avoir été infidèle à Napoléon, ni même d'avoir été légère ou frivole. L'arme préférée de l'envie n'est pas dirigée contre

cette créature délicieuse, plus jolie qu'elle ne le fut jamais, un portrait de Greuze avec une âme maintenant très lourde. Elle inspire le respect. On la raille d'être trop vertueuse et pas assez intelligente pour avoir su tirer parti de la chance qui lui a donné un fils né des œuvres de l'Empereur. Toute humiliation qui lui sera faite est motif de réjouissance. On ne peut l'avilir par de bas soupçons. Et cela est singulier, et cela est presque unique dans l'Histoire. Songez qu'en 1807, elle était « la favorite », qu'en 1809, avant le divorce, elle pouvait, déjà enceinte, avoir des espérances inouïes, et qu'en 1812 elle n'est plus qu'une amie sentimentale, une vieille liaison qui se prolonge. Peut-être a-t-elle remarqué, dès cette époque, le jeune colonel Ornano, et lui l'aime silencieusement. Cousin de l'Empereur, il est son « soldat », et Marie a dû lui sourire. Il est jeune, beau, ardent... Aucun chroniqueur ne fait une allusion méchante à l'amitié de ces deux êtres qui devaient s'unir plus tard. Mme Walewska a traversé les salons, les capitales et les provinces de l'Empire sans être atteinte par la calomnie.

Il lui suffit d'être blessée par l'impertinence des douairières, gênée par l'excès d'égards que lui témoigne avec affectation l'ambassadeur de France, elle quitte Varsovie peu après la prise de Smolensk

et se retire à Walewice, au début de l'automne 1812.

Dans la salle du manoir qui la vit danser la mazurka, elle promène son cœur fatigué, son cœur inquiet, son cœur désespéré. Nous prouverons bientôt, par le simple raisonnement, que l'Empereur lui envoya des courriers et que les magnifiques bulletins de la Grande Armée ne furent pas seuls à lui apprendre la gloire et la tragédie de la bataille de Borodino, la Moskova, l'entrée à Moscou livrée par les autorités russes à l'incendie et au pillage, puis la tragédie sans gloire de l'abominable retraite. Et voici les vents hurleurs de l'arrière automne, les rafales lourdes de neige qui battent les fenêtres de Walewice. Hélas ! la bourrasque s'apaise et ce n'est plus que la neige qui tombe inlassablement de l'inexorable ciel. Marie et son fils regardent s'étendre le suaire qui, dépassant la steppe russe, recouvre la terre polonaise, et, peu à peu, écrase toutes les espérances de la libre et fière nation vaincue elle aussi, comme Napoléon, par l'hiver.

Mme Walewska secoue la tête avec mélancolie. Ce n'est pas seulement l'hiver qui a vaincu l'époux trop humble de Marie-Louise, c'est l'implacable dieu des armées dont Napoléon éprouve le courroux. Pourquoi a-t-il répudié Joséphine ? Ce qui a été noué sur la terre ne peut plus être dénoué que dans

le ciel. Napoléon a violé la loi divine, et Marie sait bien que, depuis le divorce et malgré la naissance du Roi de Rome, l'Empereur, son amant, est condamné. Comment pourrait-elle ignorer qu'il est descendu, puisqu'elle-même, son reflet, est descendue. Il lui a imposé l'Autrichienne, il n'a pas craint de lui demander cela en pleurant sur lui-même, et elle a accepté tout à la fois cette honte et son salaire. Dans l'horrible désastre qui met en deuil les peuples, elle ne peut voir, étant femme, étant amoureuse, que les mouvements et les péripéties de son amour. La Pologne ne sera jamais délivrée, c'est l'orgueilleux amour de Marie qui saigne. L'invincible Empereur est vaincu, c'est pour la personne de Napoléon, c'est pour son amant si facilement découragé, pour son puéril et plaintif amant que tremble Marie quand les courriers tardent à lui parvenir. Et c'est l'Autrichienne qui est responsable. Il a toujours eu peur de ne pas être assez grand pour mériter, non seulement l'admiration d'une archiduchesse, mais la bienveillance qu'elle eut de lui faire un fils. Bien souvent, elle a osé l'humilier dans leur vie intime qui n'a jamais été heureuse. Mme Walewska en connaît tous les détails. L'autre soir encore, si Napoléon n'a pas fait venir au quartier général son amie, sa seule amie, c'est par crainte de rendre jalouse Sa Majesté l'Impératrice. Il ne prit point de telles précautions

pour éviter à Joséphine et à Mme Walewska de souffrir. Il a mérité le châtiment de Dieu.

Dans la nuit du 8 au 9 décembre, un courrier réveilla les gens du manoir de Walewice. On remit à Marie une lettre. Elle annonçait la prochaine arrivée de l'Empereur. Peu de phrases, mais si tristes ! Il veut se reposer près de celle qui connaît son calvaire. Rien n'est perdu, seulement il a besoin de repos, d'une nuit tranquille dans les bras de son amie. Devant elle, il pourra pleurer son armée et son rêve détruits. Alors, Marie tout soudain l'adore à nouveau. Dans son désarroi, il a pensé à la rejoindre. Il l'aime, elle n'en peut douter. Qu'importe le désastre ? Elle est heureuse !

Dans toutes les cheminées de Walewice, on allume des feux immenses. Au dehors, le thermomètre est descendu à plus de vingt degrés au-dessous de zéro. Ah ! qu'il doit gémir, le pauvre bien-aimé qui est si frileux ! Elle raconte à son fils — il ne saurait comprendre, il n'a pas encore trois ans — qu'il faudra être très gentil et très tendre avec son papa qui va venir et qui a du chagrin.

Nuit et matinée d'anxieuse attente, plus cruelles que toutes les autres nuits et journées où Marie a vainement attendu, et, depuis cinq ans, elles furent innombrables...

A midi, un autre courrier apporte une autre lettre

de l'Empereur, une lettre hâtive et toute pleine de mensonges. Il ne viendra pas, il a peur qu'on l'accuse d'avoir abandonné son armée pour aller se réjouir dans les bras de sa maîtresse. Marie déchire lentement les deux billets, celui qui annonçait l'arrivée et le dernier. Elle a l'habitude de déchirer les lettres de Napoléon. Par pitié, par mépris ? Les deux sentiments se rejoignent. Elle ne veut pas que l'on profite quelque jour de la confiance que son pauvre amant lui a témoignée, mais c'est son pauvre amant qu'elle protège, celui qu'elle n'admire plus, le menteur. S'il ne vient pas à Walewice, c'est qu'il craint d'offenser Marie-Louise. Que n'ose-t-il dire la vérité !

— Je partirai demain pour Varsovie, annonce à ses gens Marie qui a lu aussi le post-scriptum du billet, l'ordre qui lui est donné de rentrer en France.

En effet, il ne faut pas que les Russes ou les Autrichiens — ces derniers vont trahir, ce n'est point douteux — s'emparent de Mme Walewska, l'épouse polonaise de Napoléon.

La preuve de cette visite manquée, nous la trouvons encore dans les *Mémoires* de Mme Potocka :

« En passant par Lowicz, Napoléon voulut se détourner de son chemin pour aller voir Mme Walewska qui vivait solitaire dans son château... M. de Caulaincourt, auquel l'Empereur confia son projet,

s'opposa très vivement à cette fantaisie d'amoureux ; il eut le courage d'en représenter toute l'*inconvenance* et d'appuyer sur l'effet qu'une pareille légèreté produirait sur l'Impératrice, ainsi que sur tous ceux qui ne pardonneraient pas à Napoléon d'avoir songé à ses amours au moment où il venait d'abandonner son armée en déroute. Le colonel Wonsowicz, témoin de cette petite scène qui avait eu lieu en berline, n'étant pas tenu au secret, me la raconta de la façon la plus piquante. »

Or, l'Empereur ayant pensé à se rendre auprès de Marie devait à coup sûr connaître le lieu de sa résidence et y envoyer les courriers dont nous avons parlé plus haut.

Par l'un d'eux, Mme Walewska avait sans doute appris l'héroïque conduite du comte d'Ornano à l'arrière-garde de l'armée, à la bataille de Malo-Jaroslawetz, et reçu la fausse nouvelle de sa mort au champ d'honneur, à Krasnoé. Peut-être la jeune femme en éprouva-t-elle un très violent chagrin. Mais cette douleur fut vite dissipée. Ornano était vivant quoique gravement blessé, et Marie n'avait le loisir ni de plaindre les blessés, ni de pleurer les morts. Il lui fallait quitter Varsovie que Napoléon avait traversé le 10 décembre, que le prince Poniatowski et les débris de ses beaux régiments devaient bientôt abandonner en se retirant sur Cracovie, pour

obéir aux ordres reçus (fin janvier 1813). Dans les rues et les palais, on savait qu'il en serait ainsi et que le feld-maréchal autrichien auquel la ville serait confiée la livrerait sans tarder à l'avant-garde russe du général Czaplic. Déjà, ce général, Polonais de naissance mais tout dévoué à l'empereur Alexandre, inondait la capitale de proclamations pleines de séduisantes promesses. Quelques-uns des ministres dirigés par le comte Zamoyski étaient entrés en relations avec les émissaires du Tsar. Celui-ci avait persuadé à toute une partie de la noblesse qu'il rendrait à la Pologne, déçue par Napoléon, « sa primitive existence », et l'opinion des salons paraissait ébranlée si le peuple et l'armée, la plus saine partie de la nation demeurait fidèle, comme l'admirable prince Joseph, aux aigles de Napoléon.

Mme Walewska ne s'arrêta point à Cracovie. Elle se rendit le plus vite possible, traversant l'Allemagne et la France, à Paris, rue de la Victoire, et quand elle fut dans cet hôtel qui l'avait abritée durant le triomphe de l'Empire, dans sa maison très harmonieuse à sa beauté, douce et qu'elle aimait, la petite comtesse aux mains potelées demanda tendrement à son enfant qui ne la comprenait pas, au fils de son amant malheureux, au fils de l'Empereur :

— Qu'allons-nous devenir ?

XVII

Ce que devint Marie Walewska pendant les mois surprenants du printemps 1813 ? Elle espéra, comme toute la France, et, comme elle, reprit courage, confiance, désir de vivre, d'être heureuse, de s'amuser. Tandis que la seconde Grande Armée se rassemble et se dirige vers les champs de bataille allemands, il faut que la capitale de l'immense empire et la cour impériale soient dignes du maître qui a retrouvé sa foi en le destin. Chez Leroy, Marie commande deux *grands habits :* l'un est une robe de velours noir avec chérusque en tulle lamé d'or fin, l'autre un grand habit en tulle blanc avec chérusque et toque à plumes. Nous empruntons ces détails à M. Frédéric Masson. Nous savions qu'elle possédait des robes fort élégantes, robes en levantine lilas, en tulle blanc garni en roses effeuillées et appliquées, en taffetas ombré bleu et blanc, en tulle bleu garni de

bruyères et de marguerites blanches, mais, jusqu'en 1813, elle n'a point de robe de cour. Il est donc presque certain qu'elle parut à la cour impériale, puisqu'elle a commandé deux grands habits.

Nous sommes curieux et nous nous demandons pourquoi elle s'y résolut. En a-t-elle reçu l'ordre ou a-t-elle voulu s'y montrer dans l'intérêt de son fils? Il nous semble que cette dernière hypothèse doit être choisie. Bien que nous soyons épris de Marie Walewska, nous ne saurions l'admirer sans la comprendre. Je vous dis que c'est une femme qui a secrètement peur de l'avenir. Non seulement elle veut prendre une place à la cour, mais, tout à coup, elle accepte, sur « les invitations réitérées de Joséphine », oui, vous entendez : elle accepte de se rendre à la Malmaison.

Dans le beau poème en prose de Mme Gérard d'Houville : *La Vie amoureuse de l'Impératrice Joséphine,* nous avons lu avec une inoubliable émotion la scène où l'Empereur, accompagné par Mme de Montesquiou, présente à Joséphine, en 1812, sur la terrasse de Bagatelle, cet enfant blond, ce bébé joufflu, qui est le fils de Marie-Louise et le roi de Rome. C'est à la Malmaison, au printemps 1813, que Marie présente à Joséphine l'autre fils de Napoléon, un enfant de trois ans, le comte Alexandre-Florian-Joseph de Walewice-Walewski. Il semble

que l'Impératrice répudiée veuille se déchirer le cœur. N'en croyez rien. Tout simplement, elle ne veut pas se laisser oublier. Avec la même inconscience et la même grâce, elle recevra, un peu avant de mourir, l'hommage de l'empereur Alexandre, vainqueur de Napoléon, en ce même jardin où elle accueille, le sourire aux lèvres, avec juste les paroles qu'il faut, l'épouse polonaise qui n'a pas été répudiée, elle, et qui n'a pas trompé, pas encore trompé l'aigle qui l'a emportée, elle tout aussi fragile que le colibri des Iles. Le colibri est mort en 1814, à cinquante et un ans, ayant pris froid à l'une des fêtes que l'on donnait aux Russes, aux Autrichiens et aux Prussiens triomphants, et où Joséphine ne craignait pas de paraître. Mme Walewska n'avait pas trente ans quand elle mourut, en 1817, et je la montrerai désespérée.

Pourquoi mon amie a-t-elle été à la Malmaison ? Ah ! je lui en garde rancune ! Je devine que ces deux femmes, la vieille et la jeune, se sentaient unies par la même haine, mais ce sentiment si violent que leur inspirait Marie-Louise l'Autrichienne n'aurait pas dû conduire Mme Walewska dans la maison de celle qui avait été la vicomtesse de Beauharnais. Du nom de cette dernière retentit la chronique scandaleuse de l'Empire, et je vous ai dit que ni la calomnie, ni la médisance, n'avaient effleuré Marie.

Enfin, il faut l'avouer : elle se rendit à la Malmaison, écouta toute tremblante le babillage de celle qui ne fut jamais intimidée, laissa cette femme, dont elle avait cru prendre le mari (et quels remords !) caresser l'enfant qui, par sa faute, aurait été privé de nom si le vieil Anastase ne lui avait permis de porter le sien, demeura bien gauche et sotte devant son ancienne rivale et ne sut que défendre l'Empereur quand Joséphine l'accusa de folie. C'était un soir de printemps, les arbres fruitiers avaient encore leur parure, les fleurs des dessous de bois persistaient à éclairer les mousses. Quand le soleil se coucha dans un ciel qui ne faisait point prévoir la tempête, Marie reprit le chemin de la ville sans avoir prononcé une seule des paroles qu'elle aurait pu dire à Joséphine, victime, comme elle, de la toute-puissante raison d'Etat.

C'est la raison d'Etat que Marie appelle devant le tribunal de sa conscience pour excuser son amant — et pour se justifier aussi. Il ne s'agit plus de l'amour à la fois mystique et sensuel qui enveloppa de brûlante poésie l'aventure de Bronie, les premières rencontres, les premières caresses, la chute. En moins de sept années, Napoléon a tellement vieilli que la docile et vibrante maîtresse de naguère a perdu le désir de ses baisers, de son étreinte brutale, de sa force qui se hâte ici comme ailleurs. Il

est gras, il est lourd, et, quand il devient puéril, on a envie de rire... ou de pleurer. Il ne s'agit pas davantage de la patrie polonaise. Tout comme l'empereur Napoléon, l'empereur Alexandre a promis de rétablir l'ancien royaume ; la noblesse est divisée ; et Marie ne jugerait-elle pas sévèrement l'honnête Polonaise qui se livrerait au Tsar dans le vain espoir que la parole moscovite serait tenue, grâce à elle ? Ni la passion ni le goût héroïque du sacrifice, ni l'amour ni le patriotisme, Marie ne les invoque. Elle écoute la plainte des peuples que la guerre a décimés, et, durant le début de l'été 1813, elle s'absout de toutes fautes, puisqu'elle n'est qu'une pauvre femme qui tient son emploi, bien malgré elle, dans cette tragédie.

Elle ne pense pas, ne veut pas penser ni réfléchir. La lutte est engagée, « ce grand combat, ce combat à outrance, toute l'Europe contre un seul homme !... » Le frère de Marie et les amis du colonel Laczinski vont une fois de plus courir à la mort pour obéir au père d'Alexandre-Florian-Joseph. Elle joue avec cet enfant, elle lui murmure les chansons de son pays. Parfois, elle le saisit dans ses bras et se livre au désespoir. Mais cela dure peu. « Il semble qu'elle se répande davantage dans le monde. » Pendant quelques jours, elle a eu le plaisir de voir le comte d'Ornano qui vient de recevoir une

double récompense : l'Empereur lui a confié l'emploi de colonel des Dragons de la Garde, puis, de la Garde encore, le commandement de toute la cavalerie, et il n'a pas trente ans ! Il est d'une incroyable bravoure, il n'a jamais eu peur de la mort et il adore la vie. Tout comme l'Empereur autrefois, il croit en son étoile. Marie vient de s'apercevoir qu'il est très beau.

A peine a-t-il rejoint l'armée qu'il mène cette sublime cavalerie aux charges magnifiques de Dresde et de Bautzen. Ce sont des victoires, et le jeune héros en triomphe. Or, Napoléon vient de gravement offenser, d'humilier plutôt, Joséphine et Mme Walewska. Lui qui s'est toujours montré jaloux de son autorité, il la partage avec Marie-Louise; il établit l'Autrichienne, solennellement, régente de l'Empire. Eh bien ! Mme Walewska commence à aimer le comte d'Ornano.

Mais à peine sent-elle naître dans son cœur ce trop naturel sentiment qu'elle veut le détruire au nom de l'idéal qui l'a gardée pure, et, de même qu'elle a renoncé au beau danseur moscovite, elle ne se permet pas d'être heureuse. Par repentir d'une faute qu'elle n'a point commise, par réaction de son âme très noble, elle cherche un refuge dans les souvenirs de Varsovie et son grand amour pour l'Empereur. Elle rallume le foyer d'une passion qui s'éteignait.

Passion ? Le mot est exact : amour douloureux. Elle ne peut abandonner Napoléon, le vaincu de Leipsick.

En même temps que lui parviennent les nouvelles de la bataille géante, tandis qu'elle est rassurée sur le sort du comte d'Ornano, elle apprend la mort héroïque du prince Poniatowski. C'était à Delitz ; l'Empereur avait donné l'ordre, le 19 octobre, au prince Joseph, qu'il venait de nommer maréchal, de couvrir la retraite.

— Sire, il ne me reste que bien peu de monde, répliqua Poniatowski, ne dissimulant qu'avec peine la douleur qu'il venait d'éprouver en voyant tomber, la veille, les trois quarts de ses soldats.

— Peu importe ! Sept mille Polonais sous vos ordres valent un corps d'armée.

— Sire, nous sommes tous prêts à nous faire tuer.

Et il ne mentait pas. Après l'explosion du pont de Leipsick, Poniatowski peut craindre d'être prisonnier ; il s'y refuse bien que l'empereur Alexandre lui ait récemment fait offrir la couronne royale de Pologne ; un instant, il regarde les flots de l'Elster, prodigieusement gonflés par les pluies d'automne ; il ne sait pas nager, et, blessé, porte le bras en écharpe ; il crie :

— Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à Dieu que je le remets.

Se jetant dans la rivière, il meurt, splendide, comme il a vécu.

Quelle leçon pour Marie Walewska ! Peut-être le prince Joseph s'est-il trompé, comme elle s'est trompée elle-même, en confiant à Napoléon invincible les destinées de la Pologne, mais une erreur commise vous engage plus qu'une action habile : le prince Poniatowski a payé de sa vie sa confiance en l'Empereur. Oui, quelle leçon de mortel enthousiasme pour cette femme si prompte aux exaltations ! L'amour naissant est comprimé dans l'inconscient où il fera son chemin. A la surface de la conscience et même dans les mystérieuses chambres du sommeil et des rêves, il n'est plus que le douloureux et presque tragique amour de cette toute petite femme blonde pour le grand Empereur qui tombe.

XVIII

Dans les yeux bleus du charmant visage que Greuze aurait pris pour modèle, l'immense pupille dilatée contemple l'effondrement. « Après toutes les gloires, c'étaient tous les désastres. La France de Napoléon, cette France qui avait compté cent trente départements, dont le département du Léman, chef-lieu Genève, le département de Rome, chef-lieu Rome, le département du Zuiderzée, chef-lieu Amsterdam, le département des Bouches-de-l'Elbe, chef-lieu Hambourg, et qui avait eu pour tributaires l'Italie, le royaume de Naples, l'Illyrie, l'Espagne et la Confédération du Rhin, c'est-à-dire : les duchés de Berg, de Hesse, de Bade, le Wurtemberg, la Bavière, la Westphalie, la Saxe et la moitié de la Pologne, la France, son vaste empire démembré et ses armées partout repoussées, voyait l'ennemi, — l'Europe entière, — à l'est, au pied des Vosges et du Jura, au sud, en

deça des Pyrénées » (1). On se bat sur le sol de la patrie. Mme Walewska n'a plus qu'une patrie. A l'opposé d'un certain nombre de ses compatriotes qui souhaitaient voir la Pologne délivrée, même par l'empereur Alexandre, elle se refuse à prier Dieu qu'il en soit ainsi, elle prie uniquement pour la France, elle est devenue française. Cette fidélité à la nation choisie, élue, et à son chef est tout à fait indépendante de la sincère tendresse et de la vibrante pitié qui rapprochent Marie de Napoléon. Nous avons vu mourir Poniatowski. Nous lirons bientôt la lettre très simple et superbe que le général Krazinski écrivit à l'Empereur, le 4 avril 1814, lors des trahisons de Fontainebleau. La haine de la laideur et de la bassesse, le goût exclusif et véhément de la beauté, un sens très net des sacrifices qu'exige d'eux-mêmes l'exaspération de leur orgueil, telles sont les vertus des Polonais de Napoléon. Ils ont et garderont une place dans l'Histoire. Et, parmi ces guerriers, ces chevaliers sans peur et sans reproche, Marie Walewska apporte le parfum d'une timide élégance dans les façons qu'elle a d'être sublime. Ce n'est pas « l'aplomb modeste » qu'il faut dire en parlant d'elle, c'est grandeur modeste d'une âme exquise.

(1) Henry Houssaye, *1814* (Perrin et Cie, édit.).

Cette constance et cette grâce reçoivent leur récompense. Celui qu'elle aime devient plus grand qu'il n'a jamais été. C'est la campagne de France, l'immortelle campagne de 1814. Le 25 janvier, à quatre heures du matin, l'Empereur a quitté Paris pour rejoindre l'armée. Le 23 janvier, il avait confié l'Impératrice et le Roi de Rome à la garde nationale et au peuple ; et le 24, il avait embrassé Mme Walewska et son fils. Mais le 27, le combat de Saint-Dizier et, le 29, le combat de Brienne, mais la défaite de la Rothière et la retraite, font passer la capitale par des alternatives épuisantes de joie et de désespoir. Ne dit-on pas que le roi Joseph, l'Impératrice, les ministres, vont suivre l'exemple de la princesse de Neufchâtel et des duchesses de Rovigo et de Montebello qui sont déjà parties... « Au faubourg Saint-Germain, on précisait le jour de l'arrivée des Alliés. Ce devait être le 11 février, le 12 au plus tard. » Quelle panique ! On perd la tête, la rente est tombée à quarante-sept francs soixante-quinze. Près des barrières, on entend crier :

— Les cosaques arrivent ! Fermez les boutiques !

Cette frénésie dura toute une semaine, cependant que l'Empereur préparait l'admirable manœuvre qui se termina par la victoire de Champaubert et trou-

vait le temps d'écrire à son trésorier général, M. de la Bouillerie :

« *J'ai reçu votre lettre relativement au jeune Walewska. Je vous laisse carte blanche. Faites ce qui est convenable, mais faites de suite. Ce qui m'intéresse, c'est surtout l'enfant, et la mère après.*

« *N.* »

« *Nogent, le 8 février.* »

Il s'agissait d'établir un nouveau majorat de cinquante mille livres de rente par l'immobilisation d'actions sur les Canaux et d'une inscription sur le Grand livre en faveur d'Alexandre-Florian-Joseph. Napoléon craignait que Murat, dont l'étrange conduite l'avait si profondément offensé, ne confisquât les terres du majorat napolitain. Evidemment ce billet de l'Empereur — et je le reproduis tel que le cite Frédéric Masson, avec cette faute singulière : « *le jeune Walewska* », tandis qu'il faudrait : le jeune Walewski — n'exprime pas des sentiments très affectueux pour Marie : « *Ce qui m'intéresse, c'est surtout l'enfant, et la mère après.* » Mais il n'a pas été rédigé pour être mis sous les yeux de Mme Walewska, et, devant ses inférieurs, Napoléon a toujours pris soin de ne paraître ni trop

épris de ses maîtresses, ni trop faible devant elles... D'autre part, même dans le testament de Sainte-Hélène, alors que Marie était morte depuis plusieurs années, Napoléon s'est intéressé au sort du jeune Walewski, ordonnant que son fils Alexandre-Florian-Joseph « *soit attiré au service de la France, dans l'armée.* » Ce grand anxieux qu'était l'Empereur avait tellement souffert de la stérilité de sa première union et voulu donner la preuve qu'il était fécond, avait si longtemps attendu les enfants refusés par la destinée, que son esprit et son cœur appartinrent au Roi de Rome tout entiers, et un peu à Walewski.

Marie connut les ordres donnés au trésorier général et ce fut le jour même où elle lisait le bulletin de Champaubert, où elle écoutait ses amis lui raconter la scène qui s'était déroulée dans la cour des Tuileries, lorsque le roi Joseph avait annoncé la victoire aux six mille grenadiers et chasseurs de la garde parisienne. La foule avait rompu le cordon des troupes pour envahir les vestibules du palais, et, tandis qu'elle hurlait : « Vive l'Empereur ! » le canon des Invalides, « muet depuis si longtemps », donnait de la voix comme jadis quand toute l'Europe coalisée n'arrivait point à le faire taire.

Certains historiens prétendent que Marie ne fut pas mise au courant de ce projet de nouveau majorat.

Cela n'est guère probable. Si désintéréssée qu'elle fût, elle devait se préoccuper de l'avenir, non pas pour elle, mais pour son enfant. Je trouve plus beau de croire, et je crois, qu'elle pleura, bouleversée par l'émotion la plus noble, en apprenant que le demi-dieu, car Napoléon était redevenu un demi-dieu pour elle comme pour toute la France, avait pensé à son épouse polonaise au moment d'aborder l'ennemi. Voilà qui grandit ces amants impériaux.

Après Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Vauchamps, Nangis, Montereau, Troyes, les victoires aux victoires succèdent. Dès le 16 février, les colonnes de prisonniers russes et prussiens traversent Paris, défilent sur les boulevards. La foule crie sans arrêt : « Vive l'Empereur ! » Hélas ! elle crie aussi : « Vive Marie-Louise ! » Mais la haine de Mme Walewska contre l'Autrichienne, et le mot haine paraît trop dur, trop lourd, la rancune de Mme Walewska est emportée par les vagues toujours plus hautes de l'enthousiasme renouvelé. Le 19 février, Soissons, que tenaient les Russes de Winzingerode, fut réoccupé par le maréchal Mortier; mais le 3 mars, le général de brigade Moreau, dont « l'insigne faiblesse eut les conséquences d'une trahison », livra la place aux ennemis; et dès lors, malgré les dures journées de Laon, le retour offensif sur l'Aube, la bataille d'Ar-

cis, les combats de Fère-Champenoise, et Vitry, et Saint-Dizier, les dernières victoires, Paris se sent menacé.

La fin de février et tout le mois de mars 1814 ont conduit, jour après jour, Mme Walewska vers les sommets de la tragédie. Ce n'est plus l'empereur un peu ridicule devant les stupides Autrichiens, l'empereur devenu trop gras et vieilli, que Marie doit aimer, et ce n'est plus pour la France qu'elle prie, c'est pour le jeune conquérant des batailles d'Italie, d'Austerlitz et d'Iéna, d'Eylau et de Friedland, c'est pour son cher amant des grandes heures d'Osterode, que Marie s'agenouille, suppliant le dieu des armées. Sans doute, le 30 mars, quand Paris fut réveillé à quatre heures du matin par les roulements du tambour, Marie eut-elle peur en entendant battre la générale qui annonçait l'attaque de la capitale par les ennemis. Il est probable que le comte d'Ornano « chargé du commandement général des troupes de la Garde qui se trouvaient à Paris » essaya de rassurer Mme Walewska, et peut-être est-ce lui qui lui conseilla de se rendre près de Fontainebleau et lui remit le laissez-passer indispensable. S'ils se rencontrèrent à ce moment, quel regard ils durent échanger ! Elle le vit très beau, noble et fidèle ; il la vit plus jolie dans sa faiblesse et sa crainte, mais noble et fidèle, elle aussi. Ah !

je crois bien que leurs mains se serrèrent plus qu'il ne fallait et que, possédés par le même amour pour l'Empereur, ils sentirent ce jour-là qu'ils s'aimaient.

XIX

Fontainebleau. Une chambre du palais. Est-ce un salon ? Est-ce un boudoir ? On ne voit pas les murs. Une lampe éclaire mal le fauteuil où Marie est assise, la table où elle a posé les coudes, le petit visage soutenu et encadré par les mains potelées.

Depuis plus d'une heure, Marie attend que Napoléon puisse la recevoir. Est-ce le quatre ou le cinq avril ? Elle ne sait plus, c'est une nuit d'agonie. Le duc de Raguse a trahi. Par la faute de ce Marmont que l'Empereur aimait, l'Empereur est à la merci des Alliés qui vont pénétrer dans Paris sans coup férir. Et tous les maréchaux ont abandonné leur Empereur ; il n'a pas trouvé un ami pour le défendre contre l'arrogante violence du brave des braves, du rouquin, de ce pauvre Ney aussi stupide dans la vie que sublime devant la mort. Pas un ami ! Ah ! il avait raison quand il gémissait dans

les bras de Marie, pleurait sur son affreuse solitude, obscur malheur de ce rayonnant destin !

Tout à coup la porte s'ouvre. Un jeune officier polonais entre dans la chambre. C'est un aide de camp du général Krazinski. Il vient chercher la réponse à la lettre que son chef a envoyée le jour même à l'Empereur, et de cette lettre il tient à la main une copie qu'il montre à Mme Walewska :

« *Sire, des maréchaux vous trahissent. Les Polonais ne vous trahiront jamais. Tout peut changer, mais non leur attachement. Notre vie est nécessaire à votre sûreté. Je quitte mon cantonnement sans ordre pour me rallier près de vous et vous former des bataillons impénétrables.* »

Krazinski n'a pas reçu de réponse, et son aide de camp cherche Napoléon dans le palais mal gardé.

— Il est là, dit Marie en montrant une porte, mais il travaille, ne le dérangez pas.

Autrefois, il ne fallait à aucun prix le déranger quand il travaillait. Même sa chère maîtresse n'en avait pas le droit. Bien souvent, elle avait attendu des heures et des heures, comme cette nuit-là.

— Ayez patience, dit-elle à son jeune compatriote en lui souriant doucement.

Et, comme il veut parler de l'ingratitude abomi-

nable des maréchaux, elle l'interrompt, lui ordonne de baisser la voix, le renvoie en lui offrant sa main à baiser.

— Dites-lui, comtesse, que les Polonais...

— Je lui dirai que nous ne savons pas trahir, Adieu !

Quand il est parti, elle reprend sa place dans le fauteuil, les coudes sur la table et la tête dans les mains. Si cette porte s'ouvre et si Napoléon vient vers Marie et lui murmure : « Ma douce colombe !... » quelles paroles lui faudra-t-il dire pour le consoler ? Que peut-elle lui donner qu'elle ne lui ait donné déjà ? Quelques-uns prétendent qu'il sera exilé. Elle veut le suivre dans son exil. On dit qu'il sera roi de l'île d'Elbe. C'est une île de la Méditerranée, toute petite. Est-ce qu'il permettra à Marie de l'y rejoindre ? Que fera l'Autrichienne ? Et ce pauvre petit Roi de Rome ?... Si la porte s'ouvre, Marie dira simplement :

— Je t'aime ! Pardonne-moi d'être venue. Je ne t'ai jamais aimé autant que cette nuit.

Mais la porte ne s'est pas ouverte. Cette nuit-là, l'amant de Mme Walewska a voulu mourir. Il n'y a point réussi. Sauvé et déçu, malade, accablé, ne se retrouvant lui-même que pour écrire les admirables proclamations que l'on sait, il oublie qu'une femme l'attend derrière la porte, une femme qu'il

a passionnément aimée et qu'il n'aime plus. Il n'aime que Marie-Louise, parce qu'il sent confusément que Marie-Louise lui échappe avec l'Empire. A-t-il oublié Marie Walewska ou a-t-il craint de la recevoir, de donner quelque prétexte à la jalousie de l'Impératrice ? Nous croyons qu'il avait oublié l'épouse polonaise comme il avait oublié de répondre au général polonais.

Quand l'aube éclaira les frondaisons de la forêt, Marie n'osa prolonger sa garde. Elle avait l'habitude de s'en aller avant le jour. On vit dans la cour du château s'éloigner une voiture aux volets clos.

Une heure plus tard, l'Empereur fit demander ce qu'elle était devenue, apprit son départ, et murmura seulement :

— La pauvre femme, elle se croira oubliée !

XX

Voici un des plus émouvants billets que Napoléon ait écrit. Il est adressé à Mme Walewska et daté du 16 avril 1814 :

« *Marie, j'ai reçu votre lettre du 15. Les sentiments qui vous animent me touchent vivement. Ils sont dignes de votre belle âme et de la bonté de votre cœur. Lorsque vous aurez arrangé vos affaires, si vous allez aux eaux de Lucques ou de Pise, je vous verrai avec un grand et vif intérêt ainsi que votre fils pour qui mes sentiments seront toujours invariables. Portez-vous bien, n'ayez point de chagrin, pensez à moi avec plaisir et ne doutez jamais de moi.*

« *N.* »

Il a perdu son Empire, il ne garde qu'une couronne de comédie; il est chassé de France et va régner sur l'île d'Elbe; il ignore si l'Autrichienne et le

Roi de Rome l'y rejoindront ; soldat, il est vaincu ; homme, il est abandonné, et il a le courage surhumain et l'élégance suprême de réclamer que l'on pense à lui avec plaisir, sans avoir de chagrin !...

Jusqu'à Fontainebleau, peut-être manquait-il à sa grandeur le sceau d'une souffrance à sa taille. Depuis que la trahison de ses frères d'armes lui a brûlé le cœur, il dépasse par les puissantes réactions de son caractère tous les héros de l'Histoire ; et l'on dirait que, dès son arrivée à Porto-Ferrajo, et bien avant même, quand il subit les outrages de l'ingrate populace, lorsqu'il prit pour la première fois la route de l'exil, alors qu'il pouvait croire cependant cet exil définitif, il préparait son âme à l'épopée des épopées, aux Cent-Jours légendaires.

C'est de lui qu'il faut parler si l'on veut parler maintenant de Marie Walewska. Le témoignage de la comtesse Potocka vient étayer le court récit de M. Frédéric Masson. La fidélité au malheur ennoblit notre amie ; la « petite comtesse » connut et refléta les souffrances de l'Empereur. Peut-elle être gaie, penser à lui avec plaisir, quand elle sait ce que l'on chuchote dans les salons de toutes les capitales d'Europe ?... On raconte qu'il ne pense qu'à l'Autrichienne et à son fils, qu'il les voudrait avoir près de lui dans son royaume de l'île d'Elbe. Et l'on dit encore que Marie-Louise avait été prête

d'abord à le rejoindre et qu'elle aurait habité volontiers les appartements préparés pour elle dans les tristes palais de Porto-Longone et de Porto-Ferrajo, mais qu'elle n'y pense plus à présent, depuis que le séduisant Albert Adam de Neipperg a reçu de M. de Talleyrand, et peut-être de l'empereur d'Autriche, la mission de consoler l'ex-impératrice des Français. Mme Walewska a su, pour comble d'infortune, que Napoléon avait envoyé à Parme, pour servir de garde d'honneur à l'Autrichienne si elle consentait à se rendre dans cette ville, un détachement de ses Chevau-légers polonais !... Et tout cela, cette souffrance humaine que provoque chez son amant l'abandon d'une autre femme, ce désespoir du père de son enfant qui est privé de la présence d'un fils légitime, tout ce qui devrait la détacher de l'Empereur et lui servirait d'excuse si elle ne lui avait pas été fidèle, ne l'empêche point d'écrire à son bien-aimé qu'elle désire le voir et qu'elle se rendra à l'île d'Elbe s'il l'y autorise.

L'un de ses frères a porté la lettre, le 4 août, et c'est lui qui transmet la réponse à Marie. L'Empereur daigne recevoir Mme Walewska et son fils, mais il exige que le voyage et l'entretien demeurent secrets ; et Marie traduit l'affreuse pensée : « Il ne veut pas offenser l'autre, exciter sa jalousie, lui donner un prétexte de rupture. » C'est toujours

la même chose, il faudra se cacher, attendre sans doute, être reçue quelques moments dans la demi-obscurité et s'en aller avant le jour...

Pourtant, elle accepte. Que peut-elle espérer de son amant ? Rien, puisqu'il n'est plus obéi, puisque le second majorat n'a pas été créé et que les terres du premier sont entre les mains de Murat qui est encore roi de Naples. Veut-elle une lettre de recommandation pour celui-ci ? Elle doit en effet lui rendre visite. Je ne le crois pas. Elle a connu Murat en 1807, à Varsovie, et, fort bien renseignée, saurait toute seule plaider sa cause devant ce vaniteux qui n'a pas le cœur mauvais. Veut-elle de l'argent ? Elle reçut, après son voyage et pour la dédommager de ses frais, « un bon au porteur de 61.000 francs sur le trésorier de l'Empereur ». C'était une somme importante, évidemment ; mais je suis persuadé qu'elle l'accepta pour ne point humilier Napoléon qu'elle savait soucieux de cacher sa gêne et auquel d'ailleurs on n'ignore pas qu'elle offrit tous ses bijoux, geste spontané, inutile et charmant, qui appartient aussi à Pauline, princesse Borghèse.

Non, Mme Walewska, que toutes les chroniques de l'époque montrent désintéressée, ne s'est point résolue à ce voyage, qui fait sa gloire aujourd'hui, poussée par d'assez louches calculs !... Elle s'est

approchée de l'Empereur, dans la nuit du 1er septembre 1814, avec l'intention fermement arrêtée de lui proposer de ne plus le quitter. Aucun document officiel ne prouve que j'aie raison. Mais si je n'ai point raison, pourquoi se fait-elle accompagner, non seulement de son fils, mais de Mlle Laczinska, sa sœur, et du colonel Laczinski ? Elle n'aurait besoin d'eux, en vérité, que si elle voulait exiger de son amant une réparation des torts qu'il lui a causés ; mais alors ce voyage serait abominable, et tout ce que nous avons dit, tout ce que les historiens et les chroniqueurs ont dit de Mme Walewska, s'écroulerait.

C'est toute une famille polonaise qui vient dire au vaincu : « Nous ne vous abandonnons pas, gardez-nous près de vous... » Ils ne peuvent imaginer le retour de Napoléon en France. Même si l'un des frères de Marie a servi ou doit servir plus tard d'agent de liaison entre l'Empereur et ceux que mécontente le retour de Louis XVIII, l'état des esprits, au mois d'août 1814, ne permet pas encore d'imaginer l'inimaginable entreprise de 1815. Vers l'homme irrémédiablement tombé se hâtent les Laczinski encadrant le fils de Napoléon, le comte Alexandre-Florian-Joseph Colonna Walewski, âgé de quatre ans et quelques mois. La nuit est close, comme l'avait prévu Marie, et les rideaux sont baissés, de la voiture aux portières de laquelle galopent le

colonel Laczinski et M[lle] Laczinska. Depuis le 20 août, et nous sommes au 1[er] septembre, Napoléon s'est installé, fuyant Porto-Ferrajo et la chaleur, à l'Ermitage de la Madonna de Marciana. « C'est dans une forêt de châtaigniers centenaires, près d'une chapelle bien bâtie, une maison faite d'un rez-de-chaussée composé de quatre petites pièces. Les ermites sont installés dans la cave. Pour la suite, bien peu nombreuse, on a dressé, sous les châtaigniers, une tente de grandes dimensions, près d'une source qui se perd dans un tapis de mousse fraîche tout embaumée de muguet, d'héliotrope, de violettes, de toutes les fleurs sauvages. » Avant d'arriver à cette forêt que les rayons d'un admirable clair de lune traversent, Marie Walewska est récompensée de sa hardiesse : l'Empereur est venu à la rencontre de ses hôtes ; il les attend à Procchio où la voiture sera laissée, les chemins devenant impraticables.

Près de son amant, Marie chevauche. Quelles paroles ont-ils échangées avant leur dernière nuit d'amour ? Si mes lecteurs m'ont suivi, ils comprendront que je n'essaie point d'inventer ce dialogue. Nous reproduirons simplement cette petite phrase qui a été entendue :

— Madame, voilà mon palais, dit-il à Marie en lui montrant l'Ermitage.

Nous savons que les deux dames eurent à leur disposition les quatre petites pièces qui composaient la maison et que lui-même se réfugia sous la tente où étaient censés dormir ses valets de chambre. Sans doute n'y passa-t-il point la nuit, à moins que ce soit Marie qui ait quitté la maison. Avant le jour, un orage éclata, précédé et suivi d'un grand vent qu'une grande pluie abattit. L'Empereur réveille Marchand, l'un de ses valets de chambre, lui déclare qu'il n'a pas dormi, et apprend de cet homme qui bâille l'arrivée du docteur Foureau venu de Porto-Ferrajo à la nouvelle que Marie-Louise et le Roi de Rome avaient débarqué et s'étaient rendus à l'Ermitage.

— Hélas ! soupire Napoléon.

Mais il veut être gai, et tout soudain s'amuse, dans les dessous de bois où joue le soleil victorieux des nuées, avec l'enfant de sa maîtresse, avec son fils, son bâtard, avec un enfant, et voilà tout... Il le prend sur ses genoux, puis il fait chercher le docteur Foureau :

— Eh bien ! comment le trouvez-vous ?

— Mais, Sire, je trouve le roi bien grandi.

Napoléon se prit à rire de la bévue, mais s'arrêta brusquement parce que Marie avait entendu la réponse du médecin et se détournait.

Cette courte scène, quel symbole ! Est-ce donc

pour entendre parler du Roi de Rome que Marie s'est exposée, a exposé sa famille à l'ironie et au scandale ?

Tout de suite Napoléon s'est repris. Il ne faut pas que ceux qui l'entourent soupçonnent la tristesse de cet amour fini. Pendant toute la nuit, Marie a supplié son amant de consentir à ce qu'elle se sacrifiât. Si elle ne peut se sacrifier pour lui, quelle raison aura-t-elle de vivre ? Pendant toute la nuit, il lui a répondu que sa générosité était émouvante mais folle ; et dans les bras de cette femme qui lui apportait sa destinée, il n'a cherché et trouvé qu'un médiocre plaisir. Même les grandes joies de la passion abandonnent cet homme dépouillé. Son seul amour, son seul regret appartiennent à la puissance, et c'est vers Marie-Louise et le Roi de Rome qu'il se tourne, négligeant Marie Walewska et Alexandre-Florian-Joseph Walewski.

A Mlle Laczinska, sa sœur, qui sort de la maison, Marie dit :

— Nous partons ce soir.

Paroles tragiques. Les deux femmes s'embrassent longuement. Marie n'a pas vingt-sept ans et paraît plus jeune. Les témoins de cette journée qui aurait pu être si belle nous disent que Mlle Laczinska était charmante, blonde, « une tête d'ange ». Ils racontent encore que le jeune Walewski, né en 1810,

tandis que le Roi de Rome est né en 1811, ressemblait au portrait qu'avait fait de l'enfant impérial le peintre Isabey. Alexandre Walewski a de beaux traits, des « cheveux blonds bouclés répandus avec profusion sur ses épaules ». Quant à Marie, elle demeure ravissante, exquise, mais le regard de ses yeux aux pupilles dilatées semble demander, comme le regard de la petite princesse dans le roman de Tolstoï, *La guerre et la paix :*

— Pourquoi m'avez-vous fait cela ?

Cependant il faut bien atteindre le soir. Mme Walewska ne doit sortir des dessous de bois qu'à la nuit close. L'Empereur a décidé qu'elle se cacherait. Est-il assez naïf pour croire qu'il n'est pas entouré d'espions et que tous les salons d'Europe ne vont pas retentir du récit de cette visite ? Mais en 1807, à Osterode, n'a-t-il pas cru et déclaré que le séjour de la jolie Polonaise n'avait été connu de personne ? C'est la dernière trace de la puérilité amoureuse de Napoléon, et le voici d'ailleurs qui remplace celle-ci par la puérilité paternelle. Toute cette journée, il joue avec son bâtard, avec cet enfant qu'il fait dîner à sa table et auquel il raconte qu'étant petit il se montrait volontaire et très diable, qu'il battait Joseph pour le forcer à faire ses devoirs, et qu'un jour *Madame* lui a donné le fouet, ainsi qu'à sa sœur Pauline, parce qu'ils s'étaient moqués de

leur grand'mère. Marie écoute ce bavardage. Parfois, elle étouffe un soupir. Au cours d'une promenade qu'ils font dans la forêt, elle essaie à nouveau d'offrir tout ce qu'elle possède, sa vie, ses bijoux. L'Empereur ne répond que par un haussement d'épaules et, quand on est revenu à la maison, il fait préparer le bon au porteur de 61.000 francs et le signe. A ce moment précis, le cœur de Marie cesse de lui appartenir, et, pour se venger sans doute d'un geste qui l'offense, elle ose parler à Napoléon de Joséphine morte depuis trois mois (le 29 mai 1814, à la Malmaison). L'Empereur fronce les sourcils. Il n'a point porté le deuil de la femme qu'il a le plus aimée. Sa mort, il l'a apprise par un journal qu'on lui a envoyé d'Italie ; il en a été bouleversé, mais ne veut pas qu'on le sache. Il ne faut pas que l'Impératrice prenne prétexte de sa douleur pour lui reprocher de n'avoir jamais chéri que la Beauharnais. Le premier mariage a été dissous ; le second seul compte, est indissoluble. Le temps des romantiques amours est passé.

— Pauvre Joséphine !... murmure Napoléon.

— Pauvre Marie !... murmure Mme Walewska.

Les derniers rayons du soleil sont rouges sous les châtaigniers.

— Embrasse-moi ! supplie Marie.

Et c'est le dernier baiser, triste et sans saveur.

La nuit se referme au-dessus de la forêt. Le colonel Laczinski, Mlle Laczinska, Marie et Napoléon montent à cheval ; un officier d'ordonnance se charge du bâtard, et l'on s'en va sur les sentiers dangereux jusqu'à Procchio et jusqu'à la plage.

— Que regardez-vous au loin, Marie ?

— Ce qui aurait pu être et n'a pas été, répond-elle.

— Vous aurez eu la meilleure part, dit-il à voix basse, et, reprenant les conseils de sa lettre : Ne soyez pas triste et pensez à moi avec plaisir.

Alors, elle éclate de rire, un rire étrange, comme si elle se moquait d'elle-même, de Napoléon, de toute leur aventure. Mais Napoléon hait l'ironie et, soulevant dans ses bras son bâtard, il dit assez haut pour que tous l'entendent :

— Adieu, cher enfant de mon cœur !

Longtemps, il écoute le bruit des rames, puis il s'éloigne avec son officier d'ordonnance. Il ne remonte pas à l'Ermitage, mais se rend auprès de Madame Mère qui est installée à Marciana et, tout le long de la route, il parle avec une extrême volubilité, ce qui est un signe chez lui de détresse nerveuse, des nouvelles que lui ont données, sur l'état des esprits en France, le colonel Laczinski et Mlle Laczinska.

XXI

Dans l'un de ses ouvrages, M. Frédéric Masson prétend que la présence de Mlle Laczinska à l'île d'Elbe écarte toute idée de rapprochement intime entre Marie et l'Empereur. C'est assez plaisant, car enfin la famille des Laczinski était au courant, certes ! de la liaison de Mme Walewska, tout comme le vieil Anastase qui venait de mourir, et cette jeune fille qui accompagnait sa sœur dans une touchante visite à un amant malheureux devait bien se douter qu'il lui faudrait dormir la nuit et fermer les yeux le jour. Je suis certain qu'il y eut un « rapprochement intime » et que Marie quitta l'île d'Elbe avec l'amertume de n'avoir pas été comprise. La comtesse Potocka écrit à propos de ce voyage : « *L'amie dévouée au malheur se vit éloignée par considération pour l'épouse infidèle* ». La plupart des contemporains ont partagé cette opinion. D'ailleurs, les sentiments de Marie après cette visite ne sont pas dou-

teux : elle ne s'occupe plus que de ses affaires personnelles et de la fortune de son enfant ; elle arrive à Naples au moment où, par décret du 15 septembre, le roi Joachim-Napoléon a confisqué toutes les dotations constituées par son beau-frère et le gouvernement français ; elle plaide sa cause avec tant d'éloquence et d'habileté qu'elle obtient, le 30 novembre, « une dotation nouvelle aux mêmes conditions que l'Empereur avait posées ». Son séjour en Italie se prolonge jusqu'à la fin du mois de mars 1815, et si elle vainc toutes les difficultés pour rentrer à Paris peu après le retour triomphal de Napoléon, c'est que le général comte d'Ornano qui, sous la première Restauration et bien qu'il fût le cousin des Bonaparte, avait « recherché » le commandement du Corps Royal des Dragons, a suivi comme toute l'armée, comme toute la Garde, les aigles impériales dans leur vol épique.

Pendant les extraordinaires journées qui précédèrent la victoire de Ligny et le désastre de Waterloo, les cœurs napoléoniens, et j'entends désigner ainsi les cœurs qu'avait possédés, ne fût-ce qu'un jour, le prodigieux héros, retrouvèrent les grands battements de la passion. On vivait dans l'irréel. L'enthousiasme, qui ne connaît pas ou bouleverse les lois humaines, portait à son plus haut point de tension la force nerveuse des individus et de la

foule. Seuls échappaient à cette destruction de la raison les mornes politiciens qui préparaient la défaite en ne croyant pas à la victoire, et ils vivaient, eux aussi, dans l'absurde, puisqu'ils creusaient la tombe de l'Empire libéral qu'ils prétendaient servir. Baignée dans une telle atmosphère, l'âme polonaise vit d'une vie qui lui semble naturelle, et Marie Walewska peut aimer tout à la fois l'Empereur, qui n'est plus un homme pour elle, et ce magnifique cavalier, le comte d'Ornano, qui n'est pas son amant. Quand ils rejoignent l'armée, la passion s'exaspère, nourrie par la crainte. Je vous ai dit que Marie était une mystique sensuelle. Le mysticisme et la sensualité se séparent dans son inconscient. Mystique, elle prie pour Napoléon. Sensuelle, elle conjure sa patronne de protéger le bel Ornano. La prière mystique n'est pas exaucée. C'est le 20 juin que la nouvelle de la bataille de Waterloo arrive à Paris, et c'est le 21 que le Conseil des princes, des ministres et des hauts dignitaires se réunit à l'Elysée, autour de Napoléon vaincu, mais non pas découragé. Nul n'ignore l'histoire de cette journée tragique, l'ingratitude des politiciens plus cynique, sinon plus cruelle, que n'avait été l'ingratitude des frères d'armes, à Fontainebleau, la fidélité du peuple de Paris, de cette foule énorme qui s'amassait dans l'avenue Marigny, entourant le jardin

de l'Elysée — il avait pour clôture « un saut de loup et un petit mur très bas, en partie écroulé » — et criant : « Vive l'Empereur !... Des armes ! des armes !... » On connaît la réponse de Napoléon à son frère Lucien : « *Suis-je plus qu'un homme pour ramener une Chambre égarée à l'union qui seule peut nous sauver ? ou suis-je un misérable chef de parti pour allumer la guerre civile ? Non ! jamais ! En brumaire, nous avons pu tirer l'épée pour le bien de la France. Pour le bien de la France, nous devons aujourd'hui jeter cette épée loin de nous. Essayez de ramener les Chambres. Je puis tout avec elles. Sans elles, je pourrais beaucoup pour mon intérêt, mais je ne pourrais pas sauver la patrie. Allez, et je vous défends en sortant de haranguer ce peuple qui me demande des armes. Je tenterai tout pour la France; je ne veux rien tenter pour moi.* » Dans ce même jardin que battent les acclamations, Napoléon reçoit Benjamin Constant, son pire ennemi, et Benjamin Constant note avec anxiété « ces manifestations d'un enthousiasme en quelque sorte sauvage », puis dans les salons de l'Elysée, tandis que ne cessent point les clameurs, il reçoit, pendant quelques minutes, Mme Walewska et d'autres nobles femmes accourues. Il les éblouit par sa grandeur. Marie se prosterne. Il la relève gentiment. Elle croit l'entendre lui répéter : « *N'ayez pas de chagrin, pensez*

à moi avec plaisir. » Mais le 22 juin, tout est accompli. Malgré les conseils de Lucien, Napoléon abdique. Et le 24 juin, alors que depuis vingt-quatre heures le traître Fouché est devenu le tout-puissant président de la Commission du gouvernement, Napoléon, las d'entendre gémir la colère de la foule qui acclame à présent Napoléon II et réclame toujours des armes, dit à sa belle-fille Hortense :

— Je veux me retirer à la Malmaison. C'est à vous. Voulez-vous m'y donner l'hospitalité ? (1)

Peut-être ne pensait-il pas retrouver là-bas le fantôme de Joséphine ; mais, dès qu'il fut entré dans la maison de son plus grand amour, il eut pour compagnon de ses promenades, de ses méditations, de ses insomnies, le souvenir de la femme à laquelle il lui avait toujours fallu pardonner et à laquelle il pardonnait encore d'avoir reçu si aimablement, avant de mourir, ses pires ennemis, les souverains alliés. Il a dit à Hortense, en s'arrêtant devant un massif de rosiers en pleine floraison : « *Cette pauvre Joséphine ! je ne puis m'accoutumer à habiter ici sans elle. Il me semble toujours la voir sortir d'une allée et cueillir une de ces fleurs qu'elle aimait tant... C'était bien la femme la plus remplie de grâce que j'aie jamais vue !* » Et quand Mme Walewska a ob-

(1) Henry Houssaye, *1815* (Perrin et Cie, édit.).

tenu d'être reçue à la Malmaison (c'est un piquet de Dragons de la Garde, les anciens soldats du comte d'Ornano, qui sont de service auprès de l'Empereur), quand Marie suit dans le parc, vers les « futaies d'ormes, d'acacias et de hêtres », son amant qu'elle voudrait convaincre enfin qu'il lui doit aide et protection et ne peut l'aider et la protéger qu'en acceptant l'ultime sacrifice déjà offert à l'île d'Elbe et proposé de nouveau, avec quelle exaltation ! quand cette femme qui pleure lui crie : « Il faut que je vive près de vous, quoi qu'il vous soit réservé, dans n'importe quel pays où vous irez... Si je vous abandonne, que deviendrai-je ! » il la traite en femme nerveuse, bien dévouée, certes ! mais dont les propos enflammés ne traduisent pas exactement la pensée ; il ne la prend pas au sérieux, et soudain, à elle aussi, par une naturelle association d'idées, il parle de Joséphine, « la femme la plus remplie de grâce » qu'il ait jamais vue.

— Elle est morte, elle est heureuse, répond Marie.

— Vous vivrez et vous serez heureuse ! riposte l'Empereur.

Elle fait le signe du refus, elle secoue désespérément la tête, ses beaux yeux se remplissent de larmes. Napoléon lui montre les fleurs de Joséphine, et, comme attiré par le fantôme, continue à

marcher sur l'allée, tandis que Marie reste immobile, puis, tournant le dos, oubliant l'étiquette, s'enfuit... L'Autrichienne l'a chassée de la vie de Napoléon. La Créole lui dispute la mémoire de l'Empereur et son fantôme y triomphe. Que lui reste-il?... L'esprit se révolte, lui souffle à l'oreille : « Toute la vie que tu as devant toi ! » Et, dans les antichambres du palais, elle rencontre le général d'Ornano qui est venu voir son cousin et ses anciens soldats.

— Vous êtes tout émue, madame ! Que vous a dit l'Empereur ?

Il faut qu'elle ait un confident de sa misère. Elle prend les mains d'Ornano et avoue :

— Il m'a parlé de Joséphine... C'est trop affreux, je ne peux pas !

Quelques jours plus tard, le 29 juin, Napoléon quittait la Malmaison; le 30 juin, les Prussiens attaquaient Paris qui capitula le 3 juillet. Marie avait quitté la ville, craignant toujours de tomber aux mains des Alliés. Quant au comte d'Ornano, il devait bientôt être porté sur les listes d'exil, malgré ses démarches, ses offres de service, son attitude très humble devant les Bourbons revenus.

Ailleurs que sur les champs de bataille, le général d'Ornano a le caractère plus souple que noble. Comte de l'Empire le 22 novembre 1808, pair de France sous Louis-Philippe, il fut Grand Chance-

lier de la Légion d'honneur, gouverneur des Invalides et maréchal de France sous Napoléon III. Glorieuse carrière ! Elle semblait interrompue en 1815 et au début de 1816. Le gouvernement de Louis XVIII gardait rancune au cousin de Napoléon et refusait de lui accorder la grâce qu'il ne cessait de solliciter. Ce brillant général, qui n'a guère plus de trente ans, ronge son frein dans l'inaction. Il s'est réfugié en Belgique, comme Mme Walewska. C'est là qu'ils ont appris, à la fin de juillet, le départ de Napoléon pour Sainte-Hélène. Le fantôme de Joséphine est à bord du *Bellérophon*. Marie-Louise est dans les bras de Neipperg. Mme Walewska n'est plus jalouse de l'Empereur, elle est jalouse du bonheur de ses rivales. Elle seule, doit-elle souffrir sans repos ni compensations, toujours victime de cette noblesse que chacun accorde à son cœur ? Si Napoléon avait voulu, elle l'aurait accompagné à Sainte-Hélène, tout au moins imagine-t-elle qu'elle aurait cédé à ses prières ; mais il l'a repoussée à l'île d'Elbe, offensée à la Malmaison, Marie est libre, se sent délivrée, et, sur les lèvres du bel Ornano, donne au bonheur le premier baiser.

Elle voulut être épousée, puisqu'elle était veuve depuis près de deux ans. Ornano y consentit volontiers. On peut croire que Marie lui plaisait. N'avait-elle pas, en 1807, rendu l'Empereur *plus galant*

qu'il n'avait accoutumé ? D'autre part, elle avait une réputation incomparable d'honnêteté et de fidélité. Enfin, les terres du majorat n'étaient peut-être pas toutes saisies, ou si elles l'étaient on obtiendrait qu'elles fussent restituées au fils illégitime de Napoléon. L'affaire était aimable et bonne. Le général d'Ornano la conclut avec plaisir.

Il fut épouvanté, après le mariage, qui eut lieu à Liége, au lendemain de ce mariage, par un sentiment tout nouveau pour lui : la jalousie. Il ne pouvait supporter l'idée d'avoir pris la succession de l'Empereur. Plus les baisers de Marie étaient passionnés, plus elle se montrait voluptueuse et ardente, plus elle lui criait son amour de l'amour et de toutes les joies, plus il se rappelait qu'elle avait été, non pas même l'épouse, mais la maîtresse de l'Empereur. Ce fut lui qui introduisit sottement le souvenir de Napoléon à leur foyer. Cette niaiserie eut de tragiques conséquences.

Au mois d'octobre 1816, Marie s'aperçoit qu'elle est enceinte. En même temps, sa nature sensuelle, vite rassasiée, ne trouve plus dans les caresses le secours qu'il lui faudrait pour vaincre sa nature mystique. Un jour, elle dit à son mari qui parle de Sainte-Hélène :

— Tais-toi ! Tu ne comprends donc pas que tu me déchires ?...

Dès lors, c'est fini. Le mari peut s'imposer la discipline du silence, une immensité le sépare de son épouse, l'immensité de l'Océan, cette immensité qui entoure le rocher de Sainte-Hélène où n'habite plus le fantôme de Joséphine — car l'on sait que l'Empereur, après très peu de mois, s'est pris à médire de la vicomtesse de Beauharnais, — où vit, dans le silence et la gloire, l'homme mystérieux du baiser de Bronie.

— A quoi penses-tu ? demande Ornano.

— A ce qui aurait pu être et n'a pas été, répond-elle, comme elle a répondu à Napoléon.

Il grogne, s'en va, fait claquer la porte. Comme il est vulgaire ! Tous ses gestes déplaisent à Marie. Elle appelle l'enfant du prisonnier des empereurs et des rois, serre dans ses bras le petit Alexandre qui lui semble avoir déjà le profil de Napoléon; et pour l'autre enfant qu'elle porte dans son ventre, elle n'a pas de tendresse. Pourquoi l'a-t-elle fait ?

Le 9 juin 1817, elle est délivrée ; mais sa mélancolie, sa langueur augmente après l'accouchement. Quand le général d'Ornano lui apprend qu'il a grand espoir d'être rayé des listes d'exil, elle ne manifeste aucune gaieté. Il lui parle de l'hôtel de la rue de la Victoire où ils pourront s'installer, elle répond :

— Oui, comme tu voudras.

La semaine suivante, elle dit :

— J'ai peur de rentrer rue de la Victoire. Nous pourrions aller ailleurs si tu es rappelé.

Mais il se fâche. Il faut se conduire dans la vie comme sur un champ de bataille, courir sus aux fantômes comme l'on marche à l'ennemi, détruire ou être détruit, tuer ou être tué, c'est la seule règle du jeu qu'il ait toujours respectée. On s'installera rue de la Victoire, c'est un ordre.

— Détruire ou être détruit, tuer ou être tué... murmure-t-elle.

A la fin de l'automne, on reçoit le même jour des nouvelles de Sainte-Hélène et de Paris. D'après une confidence faite à Marie par quelque ami de la famille impériale, le mariage du général d'Ornano a singulièrement troublé Napoléon qui « avait toujours conservé une tendresse extrême à Mme Waleswka... » Tandis que d'une autre source, une autre amie déclare que l'Empereur est heureux de ce mariage qui assure l'avenir d'une femme qu'il respecte autant qu'il l'aime. Peu importe ce qu'a dit l'amant lointain. Il a parlé d'elle, il a pensé à elle ; elle n'est plus à lui, elle l'a trompé. Elle ne vaut pas mieux que l'Autrichienne, elle vaut moins que Joséphine qui, du moins, ne trahissait pas un vaincu.

« Alors, comment vais-je vivre ? » se demande-t-elle.

Le plus simple est de ne pas vivre, et cette femme-enfant a toujours été simple. La destinée a été tumultueuse autour d'elle, mais son cœur n'a jamais été en désordre. Elle ne peut mettre une partie de son cœur ici, l'autre partie là, et puis tout mélanger. Non, elle ne veut pas. Ou elle aime Napoléon, ou elle aime son mari. Ce n'est pas son mari qu'elle aime. Par conséquent, il vaut mieux mourir. Elle est très fatiguée. Rien n'a réussi : la Pologne n'est pas délivrée, et Napoléon n'est pas heureux. Elle voulait d'abord que la Pologne fût délivrée, ensuite que Napoléon fût heureux. Dans ce petit hôtel trop rempli de souvenirs, elle a essayé de le rendre heureux, de le consoler, de lui prouver qu'il n'était pas seul au monde; et maintenant, il est seul là-bas; tous l'ont abandonné, trahi, tous, même elle qui sanglote. Le rejoindre, traverser les mers ? Ah ! elle voudrait !... Mais, vivante, elle ne saurait pas traverser les mers. Il faut qu'elle meure pour aller remplacer, là-bas, le fantôme de Joséphine.

Et, pour la première fois dans sa triste vie, Mme Walewska réussit : elle mourut le 15 décembre 1817. Elle n'avait pas trente ans.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 7-1928.

MARIE WALEWSKA

SKA

Prix net : francs